# **PURE**

# TABLE DES MATIÈRES

PARTIE I - Conditionnement d'un parasite.	p. 5
PARTIE II - Intérêt de la domestication.	p. 17
PARTIE III - Hyper-attachementp. 87	
PARTIE VI - Une fin	p. 136

# Le 1er Janvier 2011.

J'ai tué vingt personnes.

Le sang a jailli des narines, roulé en fleuve nourri.

Des masques de clown. Un charnier ridicule.

Je ne suis pas un monstre. Je suis une œuvre majeure.

# PARTIE 1:

# CONDITIONNEMENT D'UN PARASITE

#### Le 23 octobre 2006.

J'ai quinze ans.

Maman t'a choisi pour mon anniversaire journal.

Noir, imitation cuir. Matelassé pour la touche couture.

Ta clé dorée pendouille sur le côté.

Te laisser prendre la poussière journal...

J'aime mieux que tu nécroses d'ennui. Que tu te désagrèges dans le vide. Ton destin est de mourir les pages noircies, déchirées, cornées.

Oublie la postérité. Je ne suis pas Anne Frank.

Tu ne seras pas un témoignage historique.

Mon ghetto est entré dans les mentalités.

Oublie l'évanescence. Je ne suis pas une jeune fille en fleur.

Tu ne seras pas un journal à la vanille.

Je n'ai pas accès à cela.

Donc toi non plus.

#### Le 25 Octobre 2006.

J'ai choisi un nom pour toi journal. Georges.

Comme le chien de Janis Joplin.

Cher Georges,

Je m'appelle Tania Mercier. Je suis en seconde au lycée Notre-Dame. J'habite Chenôve dans la banlieue de Dijon. Tour Magellan. Quatorzième étage. Pallier D. Appartement 22.

Je suis grosse.

Ce soir, mes parents somnolent devant un film français. Un type allume une cigarette. Fait rouler dans sa gorge une lampée de cheval blanc. Jamais entendu parler. Ça a l'air meilleur que la villageoise de papa. Il ère dans son loft, ambiance industrielle. Gris, blanc, béton ciré. Le mec médite sur sa vie. Il a le temps. Il sait qu'il bouffera demain. Pas de facture en retard. Zéro découvert. Pas même une petite mise en demeure qui traînerait dans un tiroir.

On ne vit pas dans un loft parisien. Mon béton n'est pas ciré. Il pue la pisse.

Tous les matins, je me gave avant de partir pour l'école. Je mastique. J'avale. J'ingère. Mes sucs gastriques dégradent. Mes enzymes synthétisent.

Je marche vers l'arrêt de bus, mon taux de glycémie autour du cou. Hagarde. Moribonde. Titubante. Je m'anesthésie. Je me shoote à la graille. Je peux pas dire que j'aime ça. Ni avant. Ni après. Ni même pendant. Mais je le fais. J'en ai besoin. Jusqu'à l'hystérie.

#### Le 28 Octobre 2006.

Mon Georges,

Le mercredi après-midi, c'est du caramel mou. On peut l'avaler tout rond ou le laisser fondre. Je suçotte le mercredi après-midi jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une pastille translucide.

Je ne retournerai pas à l'abattoir avant une vingtaine d'heures. Georges, avant de poursuivre, entendons nous sur la terminologie. L'abattoir, c'est mon lycée. Notre-Dame. 97 rue de Talant. 21 000 Dijon.

Ce matin, Kevin m'a bousculée avant le cours de maths. Je me suis effondrée. Mon coude me fait encore mal. Sa copine Patricia, la plus belle gosse du lycée, a hurlé : *Un cachalot échoué !* Uppercut en plein dans le grand droit. Même pas mal.

Le contenu de mon sac était éparpillé sur le vieux sol carrelé. J'ai commencé à rassembler mes trucs. Je n'ai pas eu le courage de lever les yeux. Un garçon de seconde A s'est penché. Il a tendu une main pour que je me hisse. Il s'appelle Jonathan. Nos mères se connaissent je crois. Femmes de ménage chez la même patronne. Il boîte. Il a eu une méningite, un truc dans le genre. Tout le monde le sait. Tout le monde s'en fout.

Georges, j'ai honte. J'ai envoyé Jonathan se faire voir. *J'ai pas besoin de toi !* que je lui ai envoyé. J'ai singé mes bourreaux. Je me suis sentie, une nano-seconde, un peu plus haut dans la hiérarchie des damnés, l'organigramme de l'ostracisme. Je tenais moi aussi ma petite victime. Je le sais bien pourtant, je ne serai jamais réhabilitée. Inutile de jouer les sonderkommando en léchant le cul des geôliers.

Kevin s'est étouffé quand Jonathan m'a proposé son aide. Il a balancé une vanne qui m'a claqué la figure façon gifle de pensionnat anglais.

Un cétacé et une boiteuse, ça pourrait donner une espèce intéressante! Vous m'en garderez un! Georges, je me suis reconnue dans le regard de Jonathan. J'ai vu l'égo meurtri de Janis, de tous les raillés, les moutons dépecés par les loups. J'ai vu les brimades, les moqueries, les surnoms plus cruels à chaque rentrée des classes. J'ai vu la détresse. J'ai vu la force aussi. Une force inhumaine. J'ai balayé l'aide d'un semblable. Sans ménagement. Sans vergogne. Un semblable qui a compris. Depuis longtemps. Le pire, Georges, je te le livre maintenant. Malgré ma haute trahison, Jonathan a attrapé mon mini tampon tombé à ses pieds. Pour m'épargner la honte ultime, l'immanquable

Dis moi la grosse, je ne savais pas que les ténias avaient une chatte! Alors tu peux vraiment te reproduire! Tania le ténia!

Jonathan a compris l'enjeu. Il sait l'éden inaccessible des adolescents bannis : la planète normalité. Peut-être en a-t-il rêvé un jour ? J'ai fait lapider un innocent, un martyre, de ceux qui s'abandonnent devant une meute déchaînée. De ceux qui échappent à la condition humaine, à la lâcheté et à la reddition. J'ai lynché Jean Moulin. J'ai lynché Jésus. Mes épaules se sont affaissées. Des larmes ont perlé. J'ai tenté de tarir mes glandes lacrymales en levant le menton. Jonathan est reparti, bancale, mon tampon serré dans la main droite. Il est entré dans une salle un peu plus loin. Je ne l'ai plus vu de la journée. Moi, le ténia, j'ai agi comme ce parasite auquel on m'identifie. J'ai bouffé du Jonathan pour survivre à travers lui, en lui.

Georges, ne me juge pas. Le spectre d'une cour des miracles m'a submergée. Une foule d'adolescents exaltés autour de Jonathan et moi. La boiteuse et le ténia, le plus beau casting de film d'horreur! Stephen King en a rêvé! J'aimerais tellement passer inaperçue sous une couche de vernis standard. Je garderais la mémoire de mes blessures. Je sais qu'elles me serviront un jour. Je demande juste à ce qu'elles me brûlent un peu moins parfois.

À demain mon Georges.

tombereau d'insultes.

Georges, tu dors ? Il est trois heures du matin. Je te réveille ? Tu ne dors que d'un œil évidemment. Je me lance. J'ai eu une révélation, un flash, une vision, une sensation, une intuition, bref, un truc bizarre. Jonathan est fort. Je l'ai lu dans ses yeux.

#### Le 3 novembre 2006.

Mon petit Georges,

C'est de pire en pire. J'ai balancé le pèse-personne par la fenêtre. Papa m'a envoyée dans ma chambre sans dîner. Je me sens vide et pleine à la fois. C'est étrange Georges. Il me semble qu'un monstre sommeille en moi. Une voix que je ne décode pas. Une créature au langage primitif.

Je relis la biographie de Janis. Elle aussi était ronde et terriblement complexée. Je sens dans mon ventre qu'elle est avec moi. Elle me guide vers la première étape de ma rédemption. Il faut tout faire correctement et dans l'ordre.

Je ne te fais pas le compte-rendu des brimades de la journée. Elles n'ont rien d'exceptionnel. Tania le ténia a longé les couloirs mais son gros bide frôlait quand même le mur en face. J'ai mal à la nuque à force de baisser la tête.

J'ai faim. Je renifle un fumet en provenance de la cuisine. Je vais remonter la piste comme un clebs.

#### Le 7 novembre 2006

Mon Georges,

Ce matin, j'ai marché vers le gymnase comme à la potence. Match de basket au programme des réjouissances. La prof a désigné deux filles pour former les équipes. Cette salope de Patricia et Géraldine, son faire-valoir du moment. Elles ont chacune choisi une fille, à tour de rôle, pour former deux équipes. Patricia a dû me prendre en dernier, contrainte et forcée. Elle a félicité Géraldine d'office. Toutes les filles ont pouffé de rire en me regardant. Pas tant par cruauté que par réflexe. Comme lorsque j'ai envoyé bouler Jonathan. Je me suis sentie pourrir à l'intérieur, une septicémie foudroyante, un auto-vomissement. Je ressemble à ce troupeau de brebis avilies par la lâcheté

Les plus faibles abandonnent leur libre arbitre aux plus forts qui les protègent de la prédation. Ils forment une seule volonté, une seule intelligence. Dans un lycée, la force n'est ni dans l'argent, ni dans le flingue, ni même dans la matière grise. Le pouvoir se niche dans les autres et leur perception. Le plus précieux sésame : ressembler à tout le monde en un peu mieux.

Désormais, je serai seule par choix. Je n'appartiens à aucune espèce connue. J'ai cherché sur internet un terme qualifiant un être à part, unique et singulier. Je suis tombée sur *sui generis*. On l'utilise en droit. C'est ce que je suis. Une espèce propre, inconnue des ethnologues. Une créature *sui-generis*.

Ma blessure me brûle moins ce soir. J'ai quand même faim. Je te laisse. À plus tard mon Georges. Embrasse Janis pour moi. Demande lui de faire tinter ses bracelets pendant mon sommeil.

# Le 8 novembre 2006.

Georges,

J'ai aperçu Jonathan dans les couloirs. Il m'a vue. Il ne m'a pas regardée. Sa main droite s'est crispée sur quelque chose. Il se dirigeait vers les salles de TP au sous-sol. Kevin et Steven l'ont croisé aussi. Ils ont tenté un croche-pied. Jonathan a esquivé avec cette vivacité qui disparaît aussi vite qu'elle

surgit. Il a continué sa route en traînant la patte. J'ai regardé un documentaire sur des poissons qui prennent la couleur des rochers pour se camoufler. Ils attendent, immobiles, le passage d'une proie. Ils font preuve d'une extrême patience. De cette patience dépend leur survie. Jonathan me fait penser à ces redoutables prédateurs. Je ne peux pas t'expliquer pourquoi Georges. Avec sa jambe raide et son œil à moitié fermé, il n'a pourtant rien d'une machine à tuer.

J'ai recopié quelques citations de Janis sur des morceaux de papiers. Ils sont collés sur ta peau mon Georges. Sous ma couette, j'essaie d'imiter son rire animal, sa voix cassée qui me parle tant, qui vient de si loin. J'ai mal à la gorge à force d'éructer.

#### Le 12 Novembre 2006

Mon Georges,

Je te prie de me pardonner de t'avoir délaissé. J'espère que tu accepteras ces excuses formelles mais sincères. J'ai révisé toutes les nuits un contrôle de maths. J'ai l'impression que mon cerveau a renoncé à la logique. Je me construis ma propre logique.

Je réalise que tu n'as pas d'yeux pour me voir. Alors me voici à toi.

Je suis une grosse fille. Tu le sais déjà. Je mesure un mètre soixante-quinze. Ce gigantisme relatif ne m'aide pas à rester planquée dans les intestins de mon lycée. Tu réalises la stupidité de mon surnom! Tania le ténia. Tania l'éléphant, Tania le brontosaure, Moby Dick à la rigueur! Un cours de biologie écoeurant m'a liée à ce parasite pour l'éternité. La photo d'un long ver blanc enroulé dans le formol et me voilà refaite pour plusieurs années! Tu avoueras que c'est un peu léger quand on y pense. Une histoire de sonorité, un E à la place d'un A. Sur le fond, c'est même un contre-sens. Un ténia bouffe la nourriture des autres en toute discrétion. Il les pompent de l'intérieur, invisible et aveugle. Moi, je vois tout. Et je ne vole rien à personne.

Pour ma famille, ça sera court. Nous ne sommes que trois. Mon père s'appelle Michel Mercier. Comme l'actrice de la saga Angélique! Il travaille dans une usine de conditionnement à Longvic. Il met en boîte des chocolats de qualité médiocre chez un transporteur logisticien. Son ambition est de devenir contre-maître. Loyal, il couvre volontiers ses collègues. Il refuse de se syndiquer et ne lèche le cul de personne. Le weekend, il emmène maman flâner dans une des zones commerciales du coin. Le centre-ville est trop chic. Maman s'achète des babioles, arpente les rayons. Ils reviennent souvent avec un petit cadeau pour moi. Du vernis, une coloration discount, une bague en plastique. Mon père ne parle pas beaucoup. Son frère s'est suicidé il y a vingt-cinq ans. Je crois qu'il est un peu mort avec lui. C'est un honnête homme comme dans les campagnes. Il n'achète pas à tort et à travers. Il économise trois sous dès qu'il le peut. Il regarde les actualités en mangeant. Je l'ai vu donner un euro à un clodo une fois, s'accroupir et discuter avec lui. Mon père n'est ni heureux ni malheureux. Il n'a pas accès à cela. Il s'est figé tel qu'il était à vingt ans, droit, travailleur et humble.

Ma mère s'appelle Carole Mercier. Nom de jeune fille Carole Mérite. Elle a été très belle. Malgré le temps, les mains abimées par les produits d'entretien, elle a conservé des traits d'une finesse troublante. Pour rire, je l'appelle parfois Bo Dereck. Ma mère fait des ménages à Dijon dans les villas cossues de Fontaine, de l'Avenue Victor Hugo, dans les hôtels particuliers du centre ville. Elle est appréciée pour son efficacité et son honnêteté. Elle cache comme un trésor les clés de ces maisons de rêve, les codes de désactivation des alarmes. La plupart du temps, elle fait le ménage alors que les patronnes sont en goguette. Elles lui font confiance. Elles se la refilent même entre elles. L'autre jour, je me suis arrêtée pour boire une menthe à l'eau dans un café. Celui devant la mairie, sur la place avec les jets d'eau. J'ai reconnu une des patronnes de ma mère. Madame Viguier, héritière d'un domaine viticole et propriétaire d'un fastueux hôtel particulier place Bossuet. Ma mère

travaille chez elle depuis la nuit des temps. Je me souviens l'unique fois où j'ai vu cette femme. Elle m'a fait le plus grand effet. Je devais avoir dans les huit ans. Le centre aéré était fermé à cause des poux. Maman m'a emmenée avec elle chez Madame Viguier. Elle était gênée de ramener sa gosse au boulot. J'ai regardé Beverly Hills sur le canapé en cuir pendant que maman récurait les chiottes et cirait le parquet. Madame Viguier m'a donné des biscuits LU. Des vrais. Pas ceux de chez ED. Le dessin sur l'emballage m'a hypnothisée. Tellement sophistiqué. Tellement chic. Tellement parfait. Je les ai mangé avec une sorte de culpabilité. Je me suis sentie illégitime avec ses gâteaux à la main. Plus de dix ans après, j'ai reconnu Madame Viguier dans ce café. Entre mille autres voix, sans même voir son visage, je ne m'y serais pas trompée. Impossible d'oublier cette schizophrénie phonétique, cette lutte acharnée contre toute forme de stigmate prolétaire. Malgré le reconditionnement, tout l'être de Madame Viguier tend vers la libération de l'accent régional, lourd et gras, qui s'installe avec l'âge comme un escarre sur une peau veloutée. Le bourguignon se reconnaît par son déroulé lent, appuyé, ses sons gras, ses o diphtongués, ses ascensions mélancoliques en milieu de phrase, ses chutes lourdes et interminables. À mille lieu des accents enlevés qui bordent la Méditerranée, l'accent bourguignon inciterait davantage à s'enfoncer dans la bouche le canon d'une carabine. Voilà le monstre latent, tapis à chaque coin de mot, la preuve à charge, la piste prolétaire que tente de planquer Madame Viguier sous un tapis persan, sous une contre-façon pathétique du phrasé d'une parisienne.

Comme ses manières, ses traits n'ont pas vraiment changé, excepté un léger pli d'amertume et quelques rides creusées autour des yeux. Après tout, elle n'est pas si vieille. Autour de la table, ses amies lui ressemblaient façon clones. Cheveux blonds, vestes de cuir, pulls en cachemire, chaussures à talons d'un cuir luisant comme ce bois qu'on utilise dans les voitures de luxe. Une odeur flottait, chimique, celle des salons de coiffure. J'imagine la routine de ces femmes, le rituel du samedi. Chez l'esthéticienne pour une séance d'épilation. Constat amère. Les poils migrent de la chatte vers le menton. Cette migration est lente, imperceptible. Mais inéluctable. Puis le salon de coiffure le plus huppé de Dijon, des petites mains sculptent des choucroute, masquent des racines, papouillent des ongles. Après ce ravalement purement cosmétique, camouflage éphémère d'un gros œuvre délabré, elles hâtent le pas, jetant un coup d'oeil à leur montre Hermès, tentant d'oublier les oignons qui les lancent dans leur escarpins. Chacune de leur côté, la bave aux lèvres, elles achètent, consomment, font tourner l'économie, font chier les vendeuses au SMIC, croulent sous des sacs qu'elles portent la mine haute. Je consomme donc je suis. Enfin, aux alentours de seize heures, autour d'un thé, la meute se reforme. Elle compare ses achats, ses enfants, la bite des maris rallongée par le solde créditeur de la gold. Plus trois centimètres. Plus huit centimètres...

Je me suis donc trouvée au coeur de ce poulailler aux effluves de Shalimar, Angel, Poison. Il fallait s'instruire.

Et ton mari, il a cédé alors ? Tu vas avoir ta mini dorée ? Et Saint-Tropez cet été, on s'incruste chez qui ? Arrête, la classe c'est Megève, même l'été. Tout Dijon y va !

La conversation a dévié sur le thème : Ma femme de ménage est formidable mais....

La mienne est plutôt efficace. Elle ne sait pas repasser et s'obstine à ne pas voir les piles de linge. Quelle perte de temps pour moi! Je ne vais plus au golf que deux fois par semaine. Je vais peutêtre m'en séparer. Je la paye au noir, dix euros de l'heure. C'est plus que le SMIC! Elle était dans ses petits souliers l'autre jour. C'est qu'elle m'a demandé une augmentation sous prétexte qu'elle travaille pour moi depuis trois ans et que notre adorable chiot met des poils partout et lui donne un surplus de travail. Je lui ai répondu que j'en parlerai à mon mari. C'est inouï! Un chiot si mignon. C'est vrai qu'il n'est pas propre. Il perd un peu ses poils. De là à augmenter la bonne! On ne va pas

céder à tous ses caprices. Si j'adopte un chat, elle me demandera une voiture avec chauffeur ? Les clones ont ricané le petit doigt en l'air, avalant une lampée de thé en parfaite synchronisation. Madame Viguier a pris la parole. J'ai frissonné.

La mienne, je lui fais totalement confiance. Elle habite à Chenôve la pauvre. La municipalité devrait faire sauter ces affreuses tours. Je les vois depuis ma terrasse. C'est hideux! Tu le sais toi Jocelyne! Carole est irréprochable! J'ai bien fait de te l'envoyer. Le seul bémol, c'est qu'elle est nulle pour l'argenterie. Elle ne devait pas savoir ce que c'était avant que je lui mette sous le nez celle de ma belle-mère, l'héritière des chocolats Lanvin. Je ne m'en sers jamais mais j'y tiens beaucoup! La semaine dernière, j'ai perdu un quart d'heure à lui montrer comment utiliser la peau de chamois. Je suis arrivée en retard au Pilate. J'étais très contrariée. Enfin, je lui laisse les clés en toute confiance. Elle a même les codes de notre alarme et les quatre chiffres pour désactiver la sirène. C'est une gentille fille cette Carole. Un peu bête mais de bonne volonté. Le problème de ces personnes sous éduquées, c'est le manque d'initiative. Comme me disait Papa, une femme n'a pas besoin d'être intelligente, elle doit avoir un minimum de jugeote. La pauvre Carole n'en n'a pas un soupçon. Elle effectue les tâches machinalement, ne met aucun cœur à l'ouvrage. Elle fait les vitres quand je le lui demande, cire le parquet tous les lundi. Elle ne penserait même pas à lever la tête pour passer un coup de balai sur une toile d'araignée. Il faut tout lui dire! J'ai travaillé tout de même huit mois avant de me marier avec Richard. Moi, je prenais des initiatives! Pourtant, j'étais simple secrétaire! D'ailleurs, j'étais tellement dégourdie que j'ai épousé le patron!

Les clones ont gloussé de concert.

Bosser huit mois dont quatre sous le bureau, en effet, ça prête à rire.

L'avantage avec Carole, c'est qu'elle est assez bête pour ne pas voler. Au début, je laissais sous le lit un billet ou deux, histoire de voir. La gourde! Elle les posait sur ma table de nuit avec un mot! Une faute à chaque ligne. Ma foi, tant que le personnel ne vole pas, il faut le garder. Il y a une semaine, elle m'a appelée par mon prénom. C'est de ma faute, je lui ai offert les chocolats qu'un client de Richard nous avait envoyés. Je déteste le praliné de mauvaise qualité, le longue conservation! Tiens, ça me fait penser qu'il faut que je passe rue du Bourg pour acheter des orangettes. Je disais donc, la boniche devait être émue et ça lui a échappé. Elle m'a scotchée. Merci Jocelyne qu'elle m'a dit! Elle a certainement senti le malaise. Merci Madame Viguier, qu'elle s'est corrigée. J'étais soulagée les filles. En plus de leur apprendre à travailler, s'il faut leur enseigner les bases de l'éducation, on ne s'en sort plus. Je l'appelle par son prénom parce-que c'est mon employée. L'inverse n'est pas justifié! Richard m'a dit que c'est l'influence des boîtes américaines implantées en France. Tout le monde se tutoie! Du PDG au larbin! Ça fait tâche d'huile dans les milieux défavorisés! Enfin, Carole est bien gentille. Elle doit être bien heureuse de nettoyer la piscine, soigner les fleurs et dépoussiérer le marbre. C'est autre chose que son clapier de Chenôve! Et puis je lui fais confiance. C'est pour cela que je te l'ai recommandée Jo. N'est-ce-pas ma chérie?

Elles ont toutes leurs petits défauts. La mienne sent le renfermé. La mienne a peur de mon chien. La mienne ne sait pas faire briller un évier. La mienne laisse pousser ces racines des mois avant de se décider à faire une couleur. Enfin, tant que l'on peut avoir confiance...

J'ai terminé ma menthe à l'eau. Je suis partie pour retrouver mon clapier, mon père, ma mère, mon appartenance au non-tout-Dijon. Ni rageuse, ni surprise, forte cet autre ressort de la nature humaine : le plaisir de médire à plusieurs. Tailler les autres, démolir les plus petits ou les plus grands, par snobisme ou jalousie, ça rapproche. J'imagine que le noyau de l'amitié relève souvent de cette solidarité contre une cible, différente chaque jour.

Georges, j'ai dégoté un poster de Pearl, le dernier album de Janis. Celui sorti après sa mort. Je l'ai

punaisé dans ma chambre, à côté de la fenêtre.

# Le 10 Novembre 2006

Mon Georges,

Je n'ai toujours pas vu Jonathan au lycée. Je pensais être la plus forte pour raser les murs.

En TP de biologie, Géraldine a reculé ma chaise. Je suis tombée en arrière avec une partie de la table et les éprouvettes. La prof m'a vaguement engueulée. Je n'ai rien dit. Pour ne pas alourdir mon handicap. Grosse, je ne peux pas être en plus une sale balance. L'univers notredamien est impitoyable.

Mes parents se saignent aux quatre veines pour me scolariser dans le privé. Ils vont se vider encore un moment. Je ne suis qu'en seconde.

Notre-Dame est le lycée le plus snob de la ville. Les riches petits dijonnais y terminent leur secondaire. Certains auront fait toute leur scolarité dans la rue de Talant. Ecole primaire Alix Providence, en bas. Collège Saint François de Salès, cent mètres plus haut. Il y a bien Saint Bénigne, un lycée technique, incrusté dans le paysage comme un bubon sur une peau de pêche. On y porte le costard, BTS hôtellerie oblige. J'imagine souvent que les gens sont plus sympas là-bas, que l'herbe est plus verte. Il y a plusieurs gars de la cité à St Bé. Je les vois dans le bus de temps en temps. L'élite notredamesque ne souffre aucun contact avec les manuels bénignien. C'est comme un rideau de fer psychologique, une coutume inviolable. Personne ne verbalise ce consensus de répulsion. Tout le monde le respecte.

De notoriété publique, Notre-Dame est aussi le lycée le moins bien équipé de la ville. Les cours d'endurance en sont l'illustration la plus signifiante. Le parcours est simple. Courir autour du carré bétonné affecté aux temps de pause. J'ai pour une fois une bonne raison de regarder mes pieds. C'est bourrée de trous. L'entorse menace à chaque foulée.

Au sous-sol, les labos sont vétustes et les profs gris-verts. Les salles de classe sont tristes, les tables branlantes et le crucifix au dessus du tableau noir nous rappelle où l'on est. La messe du mercredi est optionnelle. Je n'ai jamais foutu les pieds à l'aumônerie. Un mystère pour moi. J'ignore ce qui s'y dit, ce qu'on est censé y faire.

Le bâtiment dans son ensemble forme un L avec un sas en verre menant au réfectoire, seul signe de modernité.

Notre-Dame mérite sa réputation de lycée de bourges. Je suis une des seules à habiter la cité. Notre-Dame est majoritairement peuplée de riches habitants du centre ville et d'une délégation de la banlieue chic et de la route des vins. À dix-huit heures, certains chevauchent leur scooter, d'autres guettent la grosse voiture de maman stationnée en triple file. Les plus intrépides rentrent en bus. Je suis de ceux là. Plusieurs changements me ramènent à Chenôve, dans ce béton où le ciel est bas. Chez moi. Là où je peux me vanter d'un certain succès, surtout auprès des antillais qui kiffent les gros culs.

À Notre-Dame, plusieurs groupes coexistent. D'abord, les royco, royalo, catho prat'. Peu importe le nom, le contenu est le même. À l'intérieur de cette communauté, existe une hiérarchie, un état dans l'état au sommet duquel rayonnent les légitimes, ceux qui, à travers leur particule, n'ont rien à prouver. Combien pèse ton *De*? La noblesse d'épée, symbole de la monarchie, est un poil plus respectable que la noblesse de robe. Je ne te parlerai même pas, Georges, de la noblesse d'empire, objet de private joke entre aristocrates de haut pedigree. L'achat d'une charge avant la chute de l'aigle, ne tient pas la route face aux chevaliers courageux, unis autour du Roy contre les envahisseurs. Ma lame et mon cœur pour la France! Chevalière aux armes de la famille cerclant le petit doigt, indispensable gri-gri, qu'il s'agisse d'une noblesse respectable ou d'un titre en carton. En dessous des particules, dans la communauté royaliste, les bourgeois gentilshommes eux-mêmes divisés en sous-catégories selon des critères aléatoires. Tout sauf l'argent. C'est tabou! L'aristocratie a manqué le tournant de la révolution industrielle. À ne pas consentir à se salir les mains dans les

affaires, on se retrouve à entretenir des châteaux en ruine. Pour les messieurs Jourdain, la sonorité française du nom est primordiale. Tu t'appelles Bensamoun, t'as beau être catholique fanatique, scout, raciste, passes ton chemin. Ton nom trahit un maillon faible, un élément sémite. Une bonne connaissance de l'histoire de France jusqu'à 1789 (sans oublier les deux réminiscences censitaires), un physique ayrien, une carte du Front National, une adhésion aux codes vestimentaires de la communauté, sont des petits plus susceptibles de faire la différence. Il existe un uniforme royaliste Georges! Pour les garçons: pantalon en velours, col remonté, petit pull fin, chaussures discrètes type Sebago, manteau Barbour en hiver. Pour la connotation militariste et patriotique: une chèche beige, le crâne rasé n'épargnant qu'une galette ovale au sommet du crâne. Pour les fîlles: ballerines, gros mollets (moi au moins je suis grosse de partout), collants opaques, jupe de vieille, pull rouge ou vert sapin, chèche pour les plus téméraires et serre-tête en velours pour les plus aguicheuses. Le tout fourni par les magasins Cyrilus, spécialiste des uniformes néofascistes.

Les gothiques me sont sympathiques avec leurs airs d'outre-tombe. Rebels sans vraiment l'être, mauvais en cours plus par idéologie que par stupidité, ils constituent une minorité visible et paisible. Ils ont choisi d'aimer le dark, les voix gutturales, les emplis saturés, les tee-shirt morbides, les trous dans le nez, les semelles compensées et Marylin Manson. Affichant une certaine noirceur que l'on prendrait volontier pour de l'agressivité, les gothiques ne demandent finalement rien à personne. Ca tombe bien, ils sont très peu sollicités.

Puis, les bourgeois laïques ou encore fils à papa, jouent un rôle fondamental et majoritaire dans cette petite société. Les critères de popularité sont simples. La beauté pour les filles. L'argent, le charisme ou la faculté à amuser la galerie pour les garçons.

Dans cette communauté, la négligence hygiéniste est de rigueur. Décoiffage chirurgical le matin, jean effet usé, chaussures Van's vintage. L'hiver, une pandémie de doudounes Montcler ravage la cour. Un halo glossy généralisé qui pique les yeux. Négligé sans l'être, coiffé sans l'être, blasé sans l'être. Un non être. L'adolescent type de l'an 2006.

Les filles à papa portent les cheveux longs, raides, artificiellement décoiffés pour le côté white trash. Les vêtements achetés rue du Bourg ou à des parisiennes sur e-bay, tous les mêmes, forment un effet kaléidoscope vertigineux. Zadig et Voltaire, Sandro, Maje, Comptoir des Cotonniers, toutes ces marques cartonnent. J'avoue, Georges, si j'avais leur tour de taille, leur argent de poche, je consommerais aussi la dernière mode. Je ne me mens pas. Se mentir, c'est dramatique. Surtout quand on est seul.

Au rebut, tout derrière, sur les strapontins, mon gros cul et ceux des autres bannis, les moches, les différents, les candidats à l'eugénisme, les victimes consentantes, résignées, sous perfusion d'espoir en un avenir meilleur. Un avenir hors les murs de ce lycée de concentration.

#### Le 15 Novembre 2006.

Maman m'a pris rendez-vous avec un médecin pour les gros. J'ai parfois l'impression que l'on évolue en vases communicants. Maman maigrit à mesure que je gonfle. C'est pour ton bien Tania, je ne peux plus gérer ton appétit. Tu dois être accompagnée par un professionnel. Je ne vais tout de même pas poser des cadenas dans la cuisine!

La nourriture est un refuge. Comme la musique de Janis qui traverse mon cœur façon courant électrique. Nous avons tellement de points communs. Ce n'est pas la vengeance qui nous anime. C'est l'ambition. Janis a connu une humiliation qui l'a hantée toute sa vie. *Mec le plus moche du lycée*. Ce titre, qu'elle a encaissé comme un coup de poignard, éclaire sa personnalité désinhibée au firmament de sa gloire. Aujourd'hui, dans les reportages sur Woodstock, sur les hippies, sur le mouvement contestataire américain des années soixante-dix, lorsque Janis est évoquée, on a tendance, outre sa voix singulière et son style vestimentaire, à ne retenir d'elle que cette personnalité

extravertie, ces rires d'entrailles. Janis a aussi hébergé dans sa maison des dizaines de picoreurs, en toute conscience. La solitude la terrifiait. Elle a aimé des femmes, des hommes, sans jamais user de sa célébrité pour enchaîner qui que ce soit. Janis a été victime de son obsédant désir de faire taire la souffrance. Elle a enfoui ses humiliations sous une dalle de volonté, de drogue, d'art. Elle a consacré sa vie et son talent à une entreprise : désactiver le panneau *Mec le plus moche du lycée* qui clignotait au dessus de sa tête.

Je sens son souffle la nuit. Elle me susurre de ne pas oublier ma colère, de nourrir mon ambition.

#### Le 20 Novembre 2006.

#### Obésité morbide.

Après m'avoir pesée, mesurée, palpée comme un bestiau, le chirurgien s'est assis derrière son bureau. Il a joint ses mains comme un médecin. Sa voix était douce et son regard bienveillant.

J'ai atteint un stade critique Georges. Proche d'un point de non retour. Je cours à la stérilité, aux problèmes cardiovasculaires, à une mort prématurée. L'adjectif morbide ne me choque pas. Après tout, pourquoi ne pas continuer à me gaver pour exploser de vomi, de merde et de sucs gastriques? Retapisser mon lycée de mes entrailles grasses et sanguinolentes. C'est un concept. Pourquoi feraisje des efforts pour perdre vingt-cinq kilos et mon seul plaisir, l'ingestion de bouffe? Il paraît que les canards sont étourdis après le gavage. Je suis en quête de cela. Le pic de glycémie qui me fait plonger dans un état second. Le flou qui crypte ma vie. J'ai écouté sagement l'alternative proposée par le chirurgien. Partir en centre d'amaigrissement pendant une année scolaire, partager avec d'autres gros un combat qui motive principalement mes parents. Côtoyer mes semblables, partager des confidences, supporter la musique à la mode dans une chambre pour quatre. Vivre avec d'autres canards groggy en désintoxication. Faire du sport, voir matérialisée sur une courbe graphique l'évolution de mes bourrelets. Lâcher la bouffe à coup de frustration grâce aux conseils d'une diététicienne taillée dans du 36 fillette.

Seconde possibilité. Rapide. Radicale. La pose d'un anneau gastrique. Si j'ai bien compris, ce dispositif ne me permettra que d'ingérer de petites quantités de nourriture, liquides dans les premières semaines. Je serai cerclée comme un poulet. Ma digestion sera accélérée, diminuant ainsi l'assimilation des calories par mon organisme et le volume de bouffe tolérable. Mon système digestif mutera en une sorte d'autoroute désertée où les trois pèlerins cherchant la sortie RECTUM rouleront à 200 km/heure.

J'ai choisi cette option. J'ignore pourquoi. Mon instinct, la petite voix éraillée dans ma tête. Je n'ai pas hésité une seconde. Le médecin m'a mise au parfum. Les vomissements, la nourriture liquide qui lasse rapidement, la fatigue, les risques liés à l'intervention. J'ai adhéré. Sur le chemin du retour, avec maman, on a listé tous les aliments destinés à disparaître des placards : pains au lait, nutella, pizzas surgelées, glaces, frites au four. Je me sentais bien en regardant défiler le paysage. On a même fait un détour par le centre ville avant de rentrer. Rien ne me faisait peur. Pour la première fois, j'ai levé le nez. Dijon est jolie ville. Je l'ai vue des dizaines de fois sans la regarder. Touriste devant les maisons à colombage, fillette devant les gargouilles, cliché en caressant la chouette porte-bonheur, je ne pensais pas à la minceur, au regard des autres, à l'éventualité d'une vie amoureuse. Tout cela me paraissait chimérique, vain, superflu au bonheur.

Je ne me projette pas dans les mêmes rêves que les autres gros. Mon champ des possibles est un étranger. Je ne veux pas changer à l'intérieur. Je veux le corps d'une mince pour vivre, la tête d'une grosse pour penser. Cette opération est une clé pour investir mon destin. Elle effacera *morbide* de mon dossier médical. Rien de plus. Elle annulera ma peine capitale. Morte, je ne pourrai plus rien faire pour moi, pour Janis, pour tous les autres. Il faut donc vivre.

# Le 27 Novembre 2012

# Cher Georges,

Je respecte le régime du médecin. Papa en a imprimé plusieurs exemplaires avec la photocopieuse du travail. Sur le frigo, dans ma chambre, dans mon agenda, dans la salle de bain, sur le four, je le connais par cœur. Bien plus par cœur que les verbes irréguliers! Je ne mange que les aliments autorisés. Je me sens bien. Je monte les marches deux par deux. J'ai téléchargé des exercices de renforcement musculaire. Sous photoshop, j'ai fabriqué une affiche qui me sert de programme. Pour adopter les bonnes positions, j'ai copié-collé des poufs américaines en collant fluo. Je commence toujours pas un échauffement de dix minutes. Je fais tourner chaque articulation et pivoter mon bassin en formant un cercle avec mon buste sans bouger les jambes. Ensuite, j'inspire en me grandissant, les mains jointes vers le ciel. J'expire en relâchant le haut de mon corps. Avec Maman, on a acheté un tapis de gym chez Décathlon. On a pris le moins cher. J'ai emprunté un livre à la bibliothèque Exercices simples de musculation pour retrouver tonicité et bien être. J'ai découvert le gainage, indispensable après chaque séance. La gaine, Georges, c'est l'enveloppe du muscle. Si ta gaine est molle du genoux, esthétiquement, c'est nul. T'as beau transpirer ta mère, tu ressembleras toujours à un flanby. Dans ce bouquin, il y a une nana dépecée de face et de dos. Des flèches indiquent les groupes musculaires à bosser. Chaque soir, j'essaie de ne rien oublier. Des squats pour les cuisses. C'est douloureux. En gros, tu fais semblant de t'asseoir sur une chaise pour nain sauf qu'il n'y a pas de chaise. Ensuite, j'attaque les abdos supérieurs, sur le dos, les mains derrière la nuque. Je relève le buste en regardant le plafond. Au début c'est dur. À force, ca devient facile. Je bichonne les abdos inférieurs en remontant mes jambes pliées vers ma poitrine. Sans élan, sinon c'est de la triche. Dans le livre, c'est écrit que l'élan est l'ennemi de la musculation. Je relève mes jambes sans forcer, une centaine de fois. Les obliques Georges! Faut pas les oublier! Là, rien de compliqué. Le dos au sol, les jambes pliées, le pied sur le genou opposé, je remonte le buste en essayant de toucher ma jambe gauche avec le coude opposé. J'en fait cent aussi. Après Georges, je passe aux fessiers. Je peux pas trop t'expliquer la position, faudrait que tu vois la vidéo. Je peux te dire que ça brûle le cul cette histoire. Je m'accroche jusqu'à la crampe. Ensuite, je m'assois comme les yogis, le dos droit, et puis je presse un ballon entre mes paumes, les bras bien alignés. Ca fait les pectoraux et normalement ça remonte les seins. Ce que je déteste, c'est travailler les bras. Pour éviter la peau qui pendouille façon chauve souris, il y a une position terrible. Je peux pas trop te l'expliquer. C'est une vraie contorsion mais ça marche. Je termine le renforcement par des pompes. Au début c'est dur, les bras tremblent. Je m'accroche Georges! J'en fais dix-neuf maintenant! Après tout ça, quand ma chambre sent bien le poireau, je fais du gainage et des étirements. Seulement après, j'ouvre la fenêtre. Je regarde. Je respire ce qui reste de respirable. J'espère que je vais tenir le coup. J'ai jamais connu cette sensation de béatitude, de bien-être, le plaisir de prendre une douche après l'exercice, de se masser les muscles avec une huile qui sent bon. Je n'ai jamais vraiment poser les mains sur mon corps. Jamais d'une façon bienveillante.

# Le 29 Novembre 2006

Demain, Maman va boire le thé chez la mère de Jonathan. Elle m'a demandé de l'accompagner vu que j'ai pas d'ami. J'hésite. J'ai honte. J'ai refusé l'aide de ce mec devant tout le monde. Je l'ai aperçu hier se faire bousculer par les débiles. Ils l'ont machinalement giflé dans un couloir, comme si c'était la routine de flanquer une petite claque à la boiteuse, comme l'ouvrier qui pointe à l'usine. Jonathan les a suivis du regard pendant plusieurs secondes. Sans bouger. Ce regard Georges, je le connais. J'ai le même parfois.

Je trouve Maman déprimée. Je m'inquiète. Elle a perdu beaucoup de poid. Elle me parle de mon

avenir, de l'opération, des efforts à produire. Elle semble fière de moi. Eteinte par moment. Elle flotte dans ses vêtements. Ça lui donne une allure négligée, une densité de plus en plus floue.

Papa est rentré du travail les yeux gonflés. Eric est mort. C'était un collègue routier devenu ami avec les années. Papa s'est assis dans la cuisine. Il y avait des cris d'enfants dehors. Je me suis penchée à la fenêtre. Des petits jouaient au foot. Il faisait bon. Les manteaux servaient de marquage pour les buts. Les cartables gisaient à côté, en tas, les bandes fluorescentes de plus en plus visibles au fur et à mesure que la nuit tombait. Je me suis retournée vers Papa. Sa croix était lourde. Il paraissait vieux. Je ne l'avais jamais vu comme ça. Le papier peint élimé de la cuisine donnait à la scène une ambiance de funérarium. Il a d'abord parlé des proches d'Eric. De sa femme, ses frères, ses enfants. Comment vont-ils surmonter cela ? C'est si brutal. Eric était un type génial. Personne ne mérite ça.

Ça s'est passé ce matin, très tôt, vers cinq heures. Il faisait encore noir. Sur l'A4, au niveau de Châlon, deux véhicules se sont percutés. Une petite fille a été éjectée à une vingtaine de mètres de l'impact. *Eric a pris une décision de bonhomme* a dit Papa. Il a aperçu la fillette sur la route. A-t-il eu un flash insoutenable? La petite écrasée, broyée, traînée. Il a couché son camion. Malheureusement, deux voitures n'ont pas pu l'éviter. L'une d'elle s'est encastrée dans la cabine. Eric a été écrasé. Selon les pompiers, il est mort sur le coup. La ceinture de sécurité du premier automobiliste lui a sauvé la vie. Il s'en tire avec quelques cotes cassées et le sternum enfoncé. Le second est sain et sauf. Papa n'a pas parlé de la petite fille.

Son camion, c'était son bijou. Il le bichonnait. La cabine toujours rangée nickel. Pas un mégot de cigarette, pas un grain de poussière. La famille a récupéré la petite banderole jaune. « Rico ». C'est tout ce qui reste du drame, un bout de tissu jaune avec un surnom.

Papa est allé dormir. Maman lui a donné un cachet bleu. Il y a des choses, Georges, que l'on ne peut verbaliser mais que l'on sait instinctivement. Moi, je sais que je n'oublierai jamais cette histoire. Eric a choisi. Il a choisi la vie. La sienne, celle de la petite fille ou d'un autre. Il ignorait à qui bénéficierait son sacrifice. A-t-il seulement vécu ce coup de volant comme un sacrifice ? Il n'a pas fui, planqué derrière un choix rationnel. Ses viscères tapissant les murs de sa cabine, ce n'est pas une tragique boucherie. C'est une œuvre d'Art. De l'Art brut.

#### Le 30 Novembre 2006

Je suis allée chez Jonathan. Sibylle, sa mère, travaille chez une patronne de maman, dans un immeuble classé de la rue des Godrans. Elle est cuisinière. Elle prépare le repas familial trois fois par semaine. Au black. Maman m'a dit dans l'ascenseur que c'est une très gentille dame. Elle laisse toujours la cuisine propre pour lui éviter de la peine.

Une jolie femme nous a ouvert la porte. Un sourire radieux, la cinquantaine pimpante, les cheveux très courts mais épais. Maquillée sobrement, elle portait un jean ajusté, un chemisier près du corps et des ballerines noires. J'ai remarqué qu'elle était plate comme une affiche. C'est bizarre, surtout de profil. Et puis de corps, elle n'était pas grosse mais gonflée, comme les gens qui prennent ce médicament, la cortisone. J'ai vu ça dans un reportage sur une leucémique. La voix off expliquait que la cortisone abime les tissus. La pauvre fille en était à sa troisième récidive et témoignait sur son lit de souffrance, le visage lunaire et bouffi. Je me souviens que j'ai pleuré.

J'avais un peu la trouille de voir Jonathan. Il était peut-être là, prêt à annoncer à ma mère quelle méchante et ingrate jeune fille je suis. J'imaginais la scène. Jonathan, en robe de procureur, multipliant les effets de manche, exhibant la preuve à charge : un mini tampon rose sans applicateur, de marque ED, pour fluide léger à moyen. Monsieur le Président, voici la preuve irrrrrrréfutable que Mademoiselle Mercier, plus connue sous le surnom opportun de ténia, est coupable du chef d'accusation suivant : refus d'une main amicale tendue en milieu hostile avec la circonstance aggravante que son physique qui ne lui permet pas de refuser quelque aide que ce soit, de quelque individu qu'il s'agisse. Je demande donc à ce que Mademoiselle Mercier soit conduite derrière les

barreaux de la honte et du déshonneur.

Un ordinateur sur les genoux, Sibylle s'est connectée sur son compte Deezer. J'étais surprise de constater qu'à son âge elle maîtrise Internet. Maman n'a toujours pas compris la différence entre un site en ligne et un fichier local.

Paolo Conte est mon chanteur préféré. Je suis allée le voir à Paris il y a un an.

Dadada dadada dadadadadada. Sibylle a fermé les yeux un instant. Je me sentais mieux avec un fond sonore, une langue que je ne comprenais pas. Sibylle est revenue de la cuisine avec un plateau garni d'une teillière style anglais, de tasses assorties et de langues de chat disposées en étoile sur une assiette en porcelaine. Je mange les mêmes le soir, directement dans le paquet, sans aucune sophistication. Je sentais que maman et Sibylle voulaient se parler. Elles meublaient. Fausses fleurs, promos sur la lessive, anecdotes sur les enfants des patronnes. Sibylle a appelé Jonathan. J'ai tremblé dans ma culotte. Il est arrivé dans le salon, par un couloir sombre. Il se déplace mieux chez lui qu'au lycée. Bien plus alerte dans son milieu naturel, il m'a souri. Je lui ai souri. En silence. Sibylle a habilement désamorcé la situation.

- Alors, vous vous connaissez ? Vous êtes au même lycée non ?
- Sibylle, je crois que ma petite Tania n'est pas dans la même classe que ton fils. Ça ne te vexe pas mon chou hein ?

Maman prenait des gants. Jonathan est en seconde A, l'élite notredamesque. Je suis en seconde D, le ventre mou, l'alphabet s'arrêtant à la lettre G. C'était maladroit mais mignon. J'ai mis à l'aise maman en remettant une couche d'humiliation.

- Jonathan, je le croise parfois dans les couloirs. Il est très bon élève. Nos emplois du temps ne nous amènent pas forcément à nous voir souvent. Mais on se connaît de vue.

Jonathan a acquiescé. Sourire neutre. Sibylle a invité son fils à me faire visiter l'appartement. On a commencé par le balcon. Il parlait doucement. Il a pointé du doigt ma tour.

Tu veux voir ma chambre?

Je n'avais jamais entendu cette phrase. Ça m'a fait quelque-chose. Je n'ai jamais vu d'autres chambres que la mienne et celle de mes parents. Les murs de celle de Jonathan sont peints en bleu marine. Une constellation d'étoiles s'étend sur toute la largeur du plafond. Elle donne une profondeur étourdissante à la pièce, un sentiment de trou noir, de vide. Entre la liberté et l'angoisse. Il y a deux lits superposés. Bizarre pour un enfant unique et boiteux. Le bureau en pin jure avec le lit en ferraille. Des bouquins de chimie, des copies sans traces rouges, 19/20, 20/20, des magazines de science, une énorme encyclopédie. J'inspectais la chambre quand il s'est retourné d'un coup. *Appelle-moi Jo s'il-te-plaît*.

Georges, j'ai un ami. Il s'appelle Jo. On a beaucoup ri dans son antre étoilée. Les profs ont été rhabillés pour l'hiver. Madame Bonjour qui se gratte les fesses sur les angles du bureau, Monsieur Strena qui sent l'ail générant un halo flou autour de lui. Madame Lambert, l'insupportable petite catho anglophile d'un mètre de haut. On a bien déliré. J'étais bien avec lui, Georges. Pas comme tu penses. Pas comme quand une fille se sent *bien* avec un garçon. Je me sentais comprise. Jo pouvait finir mes phrases et moi les siennes. Je lui ai demandé pourquoi sa maman semblait un peu gonflée, un peu malade. Jo a baissé les yeux. Après un blanc interminable qui m'a fait regretter ma curiosité, il a lâché comme au confesse : *Elle a mené le combat de sa vie. Elle a gagné*.

J'ai demandé à Jo ce qu'était, pour lui, le combat de sa vie. Ses yeux se sont voilés subitement, rideau tiré sur un monde sans accès. Il a répondu. *Boucler la boucle*.

Avec Maman, on est repartie vers 18 heures. Elle était guillerette. Sibylle l'avait maquillée.

J'ai oublié de présenter mes excuses à Jo pour avoir refusé son aide devant tout le monde. Je voulais aussi lui demander ce qu'il avait fait du tampon. J'ai bien fait d'oublier. Après tout, je me suis pris la tête pour rien. Si son hobby est de venir en aide aux grosses vaches échouées, tant mieux pour moi.

Georges, je ricane sous ma couette. Jo et moi brillons du même vernis de résignation. Même dans

nos inventions les plus farfelues, nous n'échappons pas à notre condition de bannis. C'est étrange. Je n'ai ni le physique ni l'intelligence. Mais Jo est surdoué! Il peut parler de n'importe quel sujet d'actualité, d'histoire, de sciences. Il est athé mais cite des paragraphes de la Bible ou du Coran. Il considère les religions comme une idéologie de plus. J'ai pas tout compris mais j'ai tout enregistré. Un jour, je mettrai du sens derrière ces mots. Jo recherche la liberté avant le bonheur immédiat. Je n'ai pas osé lui parler de son handicap physique. Je n'aime pas que l'on me parle de mon gros cul, j'imagine que Jo ne s'éclate pas lorsque la conversation tourne autour de sa méningite.

Quelques minutes avant que maman ne m'appelle pour rentrer, il m'a murmuré quelque-chose. Mon bonheur ne passe pas par la réappropriation de mon corps. J'en ai perdu la maîtrise. Cela n'ira qu'en s'aggravant. Ta liberté, ma liberté est ailleurs. N'enfonce pas des portes ouvertes Tane. N'essaie pas d'abattre des murs capitonnés avec une brindille. Cherche plutôt comment la brindille pourra t'aider à ouvrir la bonne serrure. Cherche la clé.

Comme le sacrifice d'Eric, je sais d'instinct que je retiendrai ces mots. Jo a raison. Il faut trouver la clé.

Il m'a appelée Tane! Tane et Jo. On croirait une marque de fringues notredamesques.

# PARTIE 2:

# INTÉRÊT DE LA DOMESTICATION

#### Le 3 décembre 2006.

Ma vie tourne autour de Jo. Il m'inspire, me donne la force de poursuivre les efforts. Cet après-midi, Jo m'a lancé un défi à l'aveugle. J'ai répondu « *cap'* » sur MSN. Sans savoir. J'ai sonné chez lui à 14h. Maman est restée à la maison. Elle était fatiguée et triste.

En appuyant sur la sonnette, j'ai réalisé que je ne connaissais pas son nom de famille.

Walkoviak. Jonathan Walkoviak.

C'est chouette.

Jo m'a ouvert. En tenue de sport. Je ne l'avais jamais vu autrement qu'en uniforme jean/tee-shirt/baskets noires. Son survête était bleu. Il portait des chaussures de ville.

Tu ressembles au sergent Garcia comme ça!

C'est sorti tout seul. Je l'ai suivi jusqu'à sa chambre. Sur son lit, près de l'oreiller, un paquet doré agrémenté d'un joli ruban blanc. J'ai fixé le paquet. Puis Jo.

- C'est pour toi Tane!

J'ai non seulement un ami, mais cet ami m'offre des cadeaux ! Tu réalises ma chance Georges ! Okay. Avec le recul, c'est un cadeau empoisonné.

 $\cong$  Tu ne l'ouvres pas ?

J'ai déposé une demi-fesse sur le lit. J'ai commencé par tirer délicatement sur le nœud. Pas comme un petit bourrin. Pas comme avec un paquet de pepito. J'ai décollé le ruban adhésif. C'était mou dedans. J'ai éventré l'emballage plastique. J'ai déplié du tissu.

Un jogging de marque! Le noir avec les bandes dorées. Seules les filles les plus hype de la communauté notredamesque osent le porter. Elles se vantent toutes de l'avoir ramené des States. Moi, le ténia, dans cet habit, cet uniforme signe extérieur de branchitude et d'intégration! J'ai eu une absence. Je me suis retournée vers Jo, on ne peut plus sérieux. Où a-t-il dégoté ça? Sur internet? Je n'ai pas pensé à le lui demander. Discrètement, j'ai vérifié la taille. C'était la bonne. J'étais un peu vexée qu'il devine l'ampleur des dégâts, le résultat tangible de quatorze ans d'hérésie alimentaire.

≅ Regarde sous l'oreiller Tane.

J'ai glissé ma main sous l'oreiller. J'en ai tiré une petite boîte, carrée, emballé dans le même papier doré, décoré du même ruban blanc ivoire. Dans la boîte, une montre en plastique. Affichage digital. Un bracelet gris assez masculin en caoutchouc cranté. Le cadran souligné d'un liseret rose, seul touche féminine. Je me suis à nouveau retournée vers Jo.

≅ Elle est moche je sais. Mais elle va t'ouvrir des portes. Tu as un ordinateur ? J'ai hoché la tête.

Cette montre est équipée d'un GPS Georges! Jo m'a fait une démonstration. Tu mets la montre au poignet. Tu enclenches le chronomètre. Tu commences à avancer. La montre calcule la distance parcourue, la vitesse actuelle, la vitesse au kilomètre et la vitesse moyenne. Une fois le chrono arrêté, tu connectes la montre et l'ordinateur via un câcle USB. Tu te crées un compte sur le site du fabricant. Tu as accès à toutes les données concernant ton parcours. En bonus, tu peux te gargariser en analysant ta course matérialisée par une ligne rouge sur une carte précisant le dénivelé total. Au bout de plusieurs parcours enregistrés, une courbe de progrès se télécharge à la demande.

Sur le coup, je n'ai pas fait l'association entre le jogging de marque et la montre GPS. J'ai demandé à Jo s'il voulait me pister avec son truc par satellite et me déguiser en Diam's avec son jogging américain. Il m'a dit, pour le GPS, en un sens oui. Pour Diam's, il ne savait pas qui c'était. Puis j'ai compris. J'ai reconstitué le puzzle à l'aide ma cervelle d'ado moyenne. Le jogging, la montre, les encouragements de Jo sur MSN, chaque jour à l'heure du renforcement, son intérêt soudain pour la

diététique. Ça m'a sauté aux yeux comme de l'huile de friture! Il ne m'a pas offert un jogging pour glander ou faire le ménage mais pour faire du sport, en vrai!

Le défi qu'il m'a annoncé est un défi sportif!

Il m'a montré le parc sous ses fenêtres, seul espace vert du quartier.

- Tu vas courir pendant une heure. À ton rythme. Je me suis renseigné. Les footing de moins de trente minutes ne servent à rien. Le cerveau n'a pas le temps de secréter des endorphines. Le métabolisme ne puise pas dans les réserves si ton estomac n'est pas vide. Le nombre de cellules graisseuses se détermine pendant l'enfance. Toute la vie, elles ne demandent qu'à grossir. Il faut les affamer puis les pulvériser.

C'est moi qu'il va pulvériser! J'ai tenté de gagner du temps, de remettre ça à un autre jour.

≅ Je vais claquer Jo! Je n'ai jamais fait de vrai sport à part l'endurance avec Madame Chenu! T'as même pas de défibrillateur si je fais un arrêt cardiaque! Même pas l'ombre d'une petite trousse de secours!

Cible manquée. Deuxième tentative, un argument concret, un truc implacable.

≅ Je n'ai pas de baskets! Je peux pas courir en converse!

Jo m'attendait au tournant. L'enfoiré de surdoué.

≅ Tu as raison Tane. Une bonne chaussure de course doit assurer un retour sanguin efficace grâce à une voûte plantaire bien marquée. Les semelles fines et plates de tes converse ne sont pas adaptées.

J'ai cru que je lui avait cloué le bec. Je l'ai suivi jusqu'à la chambre de sa mère. J'ai hésité devant la porte. Ma chambre représente tellement pour moi. Je l'ai sanctuarisée. Je n'aimerais pas qu'un étranger y entre en mon absence.

Sibylle aime les maisons de poupée bien rangées. Ses draps roses à petites fleurs blanches sont lisses comme de la crème fouettée. Tout respire la propreté, l'harmonie, la perfection. Presque trop. Trop parfait. Trop symétrique. Une chambre témoin. Une chambre de morte. Un temple du souvenir. L'odeur de papier d'Arménie, comme l'encens des églises, confère aux lieux une dimension mystique pas franchement rassurante. Sur la table de chevet, équidistants les uns des autres, une boîte à pilules, un livre, un stylo plume, un tube de crème NIVEA. Un bataillon aussi carré qu'un défilé nord-coréen. Une chambre de catalogue.

Une perruque blonde sur une tête sans visage trône sur la commode. Les cheveux synthétiques en broussaille, ternis par la poussière, cet objet étrange est laissé à l'abandon. Bien qu'insolite et inquiétant, il humanise la pièce.

Jo fouillait dans l'armoire.

Il a sorti d'une boîte NIKE une paire de baskets taille 40. La poisse, elles m'allaient comme un gant. J'ai demandé comment Jo maîtrisait autant de trucs sur la course à pieds, lui qui n'avait jamais dû dépasser les 4km/h en descente. Il m'a conseillé de ne pas trop serrer les lacets.

J'allais devoir m'y coller. En dernier ressort, j'ai sorti tous les termes médicaux de mon répertoire personnel. Syncope, crise cardiaque, hypoglycémie, tétanie, épilepsie, diabète, dédoublement de la personnalité, incontinence. Avant de rendre les armes, j'ai utilisé ma dernière cartouche et proféré des menaces bidons. Je ne te veux pas de mal mais si je meurs à cause de ton idée stupide, mon père viendra te tuer. Il sera ton pire cauchemar. Et s'il est trop occupé à consoler ma mère, il engagera des serbes pour te taper.

Jo a souri. Chacun a surenchéri, inventant les vengeances paternelles les plus loufoques. Tatouage d'une croix gammée sur le front, greffe d'un fœtus mort sur la tempe, injection d'un poison poussant la victime à remplacer *bonjour* par *je t'encule*, à proférer des insultes systématiques aux membres du clergé, ou à lever la patte comme un chien.

J'avais répondu *cap'*. Je n'ai qu'une parole. Et puis je vais mourir si je continue à grossir. Mon seul ami me lance un défi avec des flammes dans les yeux. Je dois y aller.

- Tu vas venir avec moi Jo?
- Je resterai sur le banc, au centre du parc. La montre nous renseignera plus tard sur ton rythme cardiaque, ta régularité et la distance parcourue.

Jo a branché la montre sur secteur pour la charger. Il a sorti d'un tiroir de son bureau un Ipod Nano qu'il a clipsé à la ceinture de mon jogging. Il a fait passer le fil sous la veste dont il a remonté le zip. Il m'a accroché les écouteurs aux oreilles. À genoux, il a trifouillé l'ipod accroché à ma taille. Ses doigts effleuraient mon ventre.

- Lorsque tu en auras envie, tu toucheras la flèche et la musique démarrera.

Georges, I did it ! J'ai couru dans ce maudit parc ! J'ai géré prudemment mon effort en commençant par de minuscules foulées. Au fur et à mesure, je me suis sentie bien. Jo avait tout anticipé. Les réactions de mon métabolisme, les phases de découragement, l'exaltation des derniers mètres. J'ai couru à petites foulées sur les mélodies enlevées des Doors, des Roycsopp et de Air. J'ai commencé à peiner. Mon cœur battait fort. Une brûlure enflammait le devant de mes cuisses. The Passenger. Iggy Pop m'a reboostée.

I look Through the windows
What can I see
Everything was done for you and me.

J'avais les larmes aux veux. Des perles de joie, J'ai accéléré, Sur les guitares des Jefferson Airplane. mes jambes avançaient seules, mon cœur au diapason. La colonne bien droite, j'emplissais mes poumons puis soufflais à fond. Je sentais l'air sur mon visage, de petites gouttes en pointillés sur mes joues. Je découvrais la pluie comme une enfant. Le visage de Jo rayonnait. Il me suivait des yeux, le dos droit comme un I sur son banc. Galvanisée par lui, par moi, par nous, j'ai accéléré la cadence pour les cinq dernière minutes. Janis a entamé au même moment Cry Baby. Je n'étais plus là. Je ne sentais plus le sol. J'échappais aux lois de la gravité, à cette pesanteur que seul les gros connaissent. Je ne pliais plus sous ma camisole de graisse. J'ai fini par m'envoler. De là haut, j'ai vu la cité, de plus en plus haut, de plus en plus vite, les quartiers voisins, le reste de l'agglomération, le petit pois formé par le centre ville, mon minuscule lycée, insignifiante petite tâche de merde. Plus vite encore, j'ai continué à dézoomer, le département, le pays. Un vertige. Mes tripes dans le tambour d'une machine à laver. Tout s'est arrêté. J'ai regardé autour de moi. J'ai senti le vide puis une chute vertigineuse. J'ai atterri sur une allée gigantesque. Des jeunes pique-niquaient sur la pelouse un peu plus loin. Un bâtiment majestueux se dressait devant moi. Je me suis retournée. J'ai vu la Tour Eiffel pour la première fois. J'ai entendu siffler. Je me suis retournée à nouveau. Je courais dans le parc. Mes jambes m'ont lâchée. Je me suis écroulée. J'ai vomi. Des claques sur ma joue. J'ai ouvert un oeil. Jo essuvait mes cheveux avec un mouchoir.

Peu importe l'évanouissement, les hallucinations, je l'ai fait. J'ai couru une heure Georges. Moi, la grosse qui sue comme un porc après dix minutes de marche, j'ai terminé par un sprint extrasensoriel. J'étais bien. Jo m'a montré quelques étirements. Des corps flottants trottinaient devant mes yeux.

Jo a voulu rentrer. Il marchait vite malgré sa jambe. J'ignore si j'étais fatiguée ou lui exalté, il ne boitait presque plus, j'avais peine à le suivre. Comme s'il avait pompé mon adrénaline. Jo m'a attendu devant la porte de l'immeuble, le regard dans le vide. Dans l'ascenseur, je me suis appuyée contre le mur, respirant profondément. J'ai levé les yeux. Il me fixait. Son regard était doux et appuyé.

Nous avons un handicap physique tous les deux. Le mien est réversible. Jo ne remarchera jamais correctement. Quel intérêt trouve-t-il à dépenser le peu d'argent qu'il a pour me commander un

survêtement et une montre réservée aux coureurs aguerris ? Un tel sacrifice pour une grosse ! Pourquoi cet encouragement de chaque seconde, cette présence, entre sévérité et dévotion ?

#### Conclusion:

Il s'agit d'un être soit exceptionnel, soit monstrueux.

A demain Georges. Demande à Janis de faire tinter ses bijoux cette nuit. Je les entendrai sans me réveiller, comme une douce récompense.

#### Le 5 décembre 2006.

Je n'ai plus peur d'aller au Lycée. Cette béance qui ne demandait qu'à s'emplir de lipides, de glucides, de colorants chimiques, d'additifs industriels, a désormais disparu. Je ne me suis pas gavée au petit déjeuner. Papa était surpris. Maman a même posé sa main décharnée sur mon front. J'ai savouré un thé au lait écrémé, une banane et quelques compléments prescrits par mon chirurgien. L'opération devient le principal sujet de discussion entre mes parents. Moi, je n'y pense pas. Je pense à Jo. Je suis fasciné par son énigme. Son regard, neutre la plupart du temps, s'enflamme par moments. Un éclair que je suis seule à percevoir. Je n'ai aucune expérience avec les garçons. Malgré ca, je sais que Jo est à part. Parfois, j'ai le sentiment qu'il m'a choisie. Il me fait découvrir la peinture et la littérature. Il m'initie au seul moyen pour l'Homme de s'affranchir de sa vile condition. Jo me parle souvent de la Madone de Munch. Il me compare à elle. Je le laisse délirer. Google m'a sorti une multitude d'analyses sur ce tableau. Les spécialistes soulignent les facettes multiples que Munch offre de la femme. La sainte, la mère, la putain. Il y en existe plusieurs versions. J'ai mis ma préférée en fond d'écran. Ce que je vois, en tant qu'individu moyen et sous-cultivé, c'est une femme proche à sombrer dans l'abîme. Son auréole est ambivalente, rouge sang. Ses seins sont offerts dans une attitude qui pourrait signifier Viole moi ordure. Elle est cambrée. Son ventre est rond. Il m'évoque l'abandon, l'ultime souffle. Jo ne m'a pas honorée de son interprétation personnelle du tableau

Je lui ai dit que cette œuvre m'interpelait. Ma première véritable émotion artistique, une qui vient du bide

Il a répondu : C'est normal puisque c'est toi .

Passer de ténia à madone, une putain de promotion!

# Le 6 décembre 2006

Les bouts de vie qui comptent, ce sont les mercredi chez Jo. Sibylle n'est pas là la plupart du temps. Une HLM avec balcon juste pour nous, le rêve. Je n'ai jamais autant ri. Je me suis même pissée dessus un fois. Je ne suis jamais jugée. Jo n'exige qu'une chose : le sport. Il ne me demande même pas d'être motivée. Juste de m'exécuter. Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige. Rhino-pharyngite, sinusite, fatigue, déprime. Jo ne cède jamais.

Je dois mincir pour vivre.

Chaque mercredi, dans sa chambre, je trouve le survêtement impeccablement plié sous l'oreiller, parfumé à la fleur d'oranger. Tout au long de ma course, j'inhale ses effluves gourmandes, sucrées, délicates. Je m'envole vers l'Orient. La playlist change très peu. Ça me va comme ça.

Je termine toujours mon effort portée par un chant puissant de Janis.

Bob Dylan m'explique que dans toute femme subsiste une fillette.

Paolo Conte savoure une glace au citron.

Johnny Cash me renvoie à l'essentiel.

Quand je suis au bout, que l'acide lactique enflamme mes cuisses, quand je vois Jo me regarder peiner, je m'interroge sur ce qui nous lie. Sur la moelle de notre relation. Sur l'altération de mon jugement proportionnelle à l'opacité de sa pensée. Jo ne cesse de me surprendre. Je n'y peux rien. Ma confiance est incrémentée à son imprévisibilité. Le reste, je m'en balance. Je cherche pas à comprendre. Je ferai ce que Jo me dira.

Singulièrement, nous nous aimons.

#### Le mercredi 12 décembre 2006

Cet après-midi, coup de théâtre mon Jojo!

Deux survêtements m'attendaient sous l'oreiller de Jo. Même marque, même couleur, même provenance. J'ai regardé Jo. Je devais ressembler à un lapin pris dans les phares d'une voiture, petit. Pourquoi moi ?

- Ce ne sont pas exactement les mêmes Tane.

J'ai déplié le premier, puis le second. Etalés sur le lit, à gauche un 46, à droite un 44. Je ne me suis pas pesée depuis si longtemps.

- Tu as minci madone.

Il a raison. Comme toujours. Ça m'énerve.

Mercredi dernier, je n'ai pas cessé de remonter mon bas de survêtement. Jo a vraiment une grosse cervelle, un scanner. Ce mec au pied tordu, à la paupière tombante est-il vraiment humain ?

J'ai sauté vers lui. Il a mis son bras en opposition, puis a pris ma main du bout des doigts. Comme un prêtre.

- Félicitations Tane. Fixe ton ipod à ta ceinture. Prépare toi à transpirer. Pour te récompenser, nous allons casser la routine.

Une série de flash délicieux a traversé ma rétine.

Mc Do? Ciné? Shopping dans des galeries cheap?

Censure immédiate.

- Tu vas t'essayer au fractionné. On va voir ce que vaut ton cœur.

À la fenêtre, les yeux perdus, loin, il a murmuré : *Le cœur est un muscle mais pas seulement*. Un souffle, une voix fêlée, de la buée.

Georges, le fractionné, c'est un truc de nazi! J'ai frisé la crise cardiaque, l'infarctus du myocarde, le triple pontage et l'embolie pulmonaire. C'est la métaphore sportive du supplice de la baignoire. Le mec se fait cuisiner pendant une heure à coup de claques dans la gueule. Il ne sait rien. Il pourrait inventer un truc mais ça lui retomberait sur la gueule un jour ou l'autre. Il répète qu'il ne sait rien, l'oeil poché, la lèvre fendue, l'arcade éclatée. Il entend l'eau couler. Il sait qu'il va en chier pour des cacahuètes.

Le fractionné, c'est tout pareil ! On te fout la tête sous l'eau. On te laisse respirer un peu pour pas que tu crèves. Tu reprends un peu d'air. Tu répètes que tu ne sais rien. On te recolle la tête sous l'eau. Plus tu vois le fond de la baignoire, plus tu savoures les lampées d'air. Tu t'en gaves avant la prochaine immersion. Cet oxygène vaut plus que l'or, les dollars, les putes et la drogue. T'as beau faire des bulles, hurler ta mère, le gros bras recommence jusqu'à épuisement. Soit tu balances une connerie. Tu te fais buter deux jours après avec ta femme et tes gosses. Soit tu la fermes et t'as grave les boules. T'as juste envie que ça s'arrête. Tu sais vraiment pas qui a daubé devant les condés.

Bon, j'exagère un peu. Je ne suis pas morte et Jo n'est pas le Parrain.

Georges, pour ta gouverne, le fractionné consiste à alterner les sprints et la récupération. Personnellement, une récupération digne de ce nom consisterait à poser mon cul sur un banc. En fait, perversion du système, quand tu récupères, tu cours aussi. Un peu moins vite mais tu cours quand même. Quand Jo m'a expliqué le concept, j'ai rien vu venir. J'ai même trouvé ça cool. Courir, même à vitesse soutenue, avec des pauses de 45 secondes, ça paraît plus facile que de tenir une allure régulière pendant une heure et quart.

Après l'échauffement, j'ai entamé le premier sprint. Au coup de sifflet de Jo, retour en petites foulées. Je me sentais encore verte. Le deuxième sprint a fait grimper mon rythme cardiaque. Le coup de sifflet tardait. Je courrais nettement plus lentement. Deux coups de sifflet. J'ai compris qu'il y avait une couille dans le pâté. Jo m'a fait signe d'accélérer un peu en mimant un moulinet avec ses bras. Tu parles d'une récupération! Troisième coup de sifflet, me voilà repartie pour un sprint. Cette fois-ci, j'ai enclenché le Ipod pour me donner du courage. J'ai entendu du son, ou plutôt du bruit. Un défibrillateur auditif que seuls les allemands sont capables d'engendrer. Hardcore, speedcore, peu importe le nom, l'effet sur mon métabolisme a été immédiat. J'ai oublié la douleur, j'ai foncé, tête baissée, poings serrés, vindicative, transcendée par les beats, les sons acides, la langue allemande agressive et autoritaire. Un SS me courait après avec sa schlag. Je n'ai pas entendu le coup de sifflet. J'ai continué à courir, tout droit, comme un lévrier dans un cynodrome espagnol, comme un gibier sous les balles. Je me suis envolée, comme la première fois, même désincarnation, même voyage. Aller-retour étourdissant. Le sifflet insistant m'a ramenée sur terre, esseulée mais consciente. J'ai vu Jo s'approcher en contre-jour. Il a pris ma main.

- ≅ Ton cœur est solide. Je voulais juste m'en assurer. C'est chose faite. On rentre. C'est bien Tane. T'as aimé la musique ?
- $\cong$  Jawhol!

Le radiateur de la salle de bain chez Jo était brûlant. Il m'attendait. J'ai tiré le rideau. Un paquet doré décoré d'un nœud blanc était posé au milieu du bac à douche. Sur le côté, une inscription. Madone. J'ai pris le paquet avec précaution. Comme s'il risquait de me brûler les doigts. J'ai défait le nœud, déchiré le papier en contournant l'inscription. J'ai découvert une belle boîte de couleur taupe. A l'intérieur, une bouteille en verre aux courbes vénusiennes. J'ai délicatement retiré le bouchon en liège. Une odeur de fleur d'oranger m'a transpercée. J'ai senti vibrer mes narines, ma gorge, mes poumons, un shoot puissant, un million de mains massait chaque partie de mon corps. Mieux que l'héroïne, la morphine, l'opium, toutes ces substances que je ne connais pas. J'ai versé dans le creux de ma main une noisette du liquide nacré. La consistance était épaisse. J'ai fait tourner le robinet de la douche. Un petit filet d'eau a coulé du pommeau. C'était doux et caressant. Une brûlure a enflammé mon bas ventre jusqu'à la pointe de mes seins. D'instinct, j'ai dirigé ma main vers mon sexe et je me touchée. Je me suis appuyée contre mur carrelé. Mes jambes ne me portaient plus. Je me suis assise, les fesses contre le faïence, les jambes écartée, la chatte blanche, nacrée et fondante, j'ai joui pour la première fois. J'ai crié. Un cri de soulagement. Un cri inhumain. Comme un animal désentravé. Les dents métalliques qui s'écartent, la douleur qui s'apaise, la promesse de liberté. J'ai pleuré un moment. Paumée, je me suis relevée, cherchant une prise solide pour ne pas glisser. J'ai augmenté le débit d'eau. Je me suis lavée avec le gel douche ED prenant soin de bien refermer la bouteille en verre bien calée sur le rebord. L'eau coulait fort, chaude et réconfortante. J'ai fermé les yeux, dirigé le jet brûlant contre mon buste. Je revenais à moi. J'ai cru entendre murmurer derrière la porte. J'ai coupé l'eau.

...La Madone, sainte et putain à la fois...

J'ai tiré le rideau de douche. Violemment. Personne dans la salle de bain. J'ai attrapé une serviette au hasard pour ouvrir la porte. Dans le salon, Jo parlait au téléphone.

J'ai emporté la bouteille. Je n'ai posé aucune question.

#### Le 13 décembre 2006.

Au lycée, Jo et moi sommes les juifs des années quarante, les kurdes de la décennie quatre-vingt, les protestants de la Saint Barthélémy. Des tombereaux d'insultes se déversent à notre passage. C'est presque devenu un bruit de fond. Nous déjeunons ensemble au réfectoire. Face à face sur une table de quatre dans une cantine bondée. Aujourd'hui, Kevin m'a envoyé une cuillère de purée à la figure.

Ce connard vise bien. Jo m'a tendu un mouchoir. Il a encerclé mon poignet de ses doigts fins pour guider ma main. Ce contact physique a enflammé les esprits.

Steven a balancé une capote sur le plateau de Jo.

Pour le bien de l'humanité mon frère! Putain, à côté de vous, les Chtis font pas le poids! Ça donne quoi une vache montée par un fin de race? Une vache folle? Un triso avec des mamelles?

Ils ont quittés le réfectoire, pliés de rire. Le regard de Jo s'est figé. Il les voyaient encore à travers les murs. J'ai peur quand ses pupilles rétrécissent comme celles d'un chat. Elles transpercent. Le bien, le mal, le passé, le futur. Je lui ai fait un signe de la main pour lui signaler ma présence. Il s'est levé, a rapporté son plateau avec la capote dessus. La cloche à sonné. Je suis allée rejoindre ma classe. Lui la sienne.

Je ne l'ai plus revu jusqu'à 18 heures. Je l'ai finalement trouvé en salle d'étude. La seconde A avait sport de 16 à 18. Je connais son emploi du temps par cœur.

≅ Jo, mercredi, je te dirai une chose importante.

Il m'a accompagnée à l'arrêt de bus sans poser de question. Avant que les portes ne se ferment il m'a dit *Tu es belle mais.*. Je n'ai pas entendu le reste. Je ne sais pas lire sur les lèvres.

Jo me rassure un instant puis me terrifie une fraction de seconde plus tard. Confiante et dévouée, prête à crever pour lui, je ne lutte pas. Est-ce cela l'amour? Jo m'aime-t-il? J'aime Jo? Il ne provoque pas en moi cette onde brûlante, la sensation de fondre. Je ne provoque chez lui aucun phénomène hormonal. Je me suis déjà changée devant lui. Il n'a pas maté, pas un regard à la dérobée, même pas un début de concupiscence. Le nez collé à la fenêtre, il observait le parc. Parfois, quand on glande sur le canapé, sans se toucher mais proches quand même. Je regarde sa braguette. Pas une étincelle de désir, pas même une petite bosse. Je pensais qu'à cet âge, les adolescents bandaient devant une vache. Pourquoi cet intérêt pour moi, ce soutien dans mon combat pour perdre du poids?

Sur MSN, je me suis risquée à une question l'autre jour.

- ≅ Jo, pourrais tu tomber amoureux d'une grande brûlée?
- ≅ Si les brûlures sont habitées par une âme pure, elles ne seront pas visibles à mes yeux. À demain Tane. Ne pense pas trop.

# Le 18 décembre 2006

Un cauchemar Georges. Le pire jour de ma vie dans les toilettes de l'abattoir.

Après le déjeuner, il me restait un peu de temps. J'avais une envie mortelle de faire pipi. Je ne m'assoies jamais sur les cuvettes du lycée. Après quelques gouttes laborieuses, la lumière s'est éteinte. Le noir complet. Je ne pouvais pas être la seule poissarde à me retrouver dans cette mouise. Je me suis reculottée à la vitesse de la lumière. La porte était verrouillée de l'extérieur. J'ai forcé, la poignée m'est restée dans les mains. J'ai tambouriné, appelé à l'aide. J'ai entendu des voix de garçons. Ici, dans les toilettes des filles. J'ai baissé la lunette des toilettes, je me suis hissée dessus. Une source de lumière, bleutée, comme celle d'un portable, a jailli sous ma porte. Je me suis reculée. La lumière à disparu. J'ai cru entendre une bousculade. La porte s'est entre-ouverte puis s'est brutalement refermée. Les débiles sont partis en se bidonnant. J'ai senti un souffle. Proche. Chaud. Je n'étais plus seule dans ce putain dans cette putain de chiotte. J'ai fouillé dans ma poche, appuyé sur n'importe quelle touche de mon portable. Le visage de Jo, la bouche remplie de papier me fixait. Il souriait. Nous étions enfermés dans les chiottes puantes de ce putain de Lycée. Et il souriait. J'ai enlevé le papier trempé de salive de sa bouche. Il s'est râclé la gorge.

- ≅ L'Homme est un loup pour l'Homme. Je te l'avais dit Tania!
- Folle de rage, pour la première fois, je me suis rebellée.
  - ≅ Les considérations philosophiques, c'est bien pour se cacher. Surtout pas se mouiller!

Mon portable n'éclairait plus. La batterie était vide.

≅ Je vais les tuer Jo! Je m'en fous, je vais les écorcher vifs. Je vais leur faire pleurer du sang!

Silence.

≅ Pleurer du sang Tane, c'est exactement ça.

Je me suis calmée. Encore cette putain de confiance en Jo, cet incompréhensible pouvoir de me canaliser et de m'exalter à loisir. La sonnerie de quatorze heures m'a raidie encore un peu plus. Personne ne viendrait pisser avant la pause. Nous étions enfermés. Jo ne faisait rien pour nous sortir de là. Il ne parlait plus. Des pas ont raisonnés dans le hall, de plus en plus nets. Les néons ont vibrés, l'un après l'autre, jusqu'à illuminer la pièce. J'ai découvert Jo, détendu, appuyé contre le mur. Il me regardait en souriant. Il a murmuré *Ne t'inquiète pas*.

La voix de la Directrice m'a définitivement ramenée sur terre.

- Nous savons que vous êtes là. Ouvrez la porte immédiatement.

Quelle connasse, si je pouvais! Je l'aurais fait depuis longtemps. Je serais en train de comater en salle 112 devant une carte de l'ex-URSS.

- Ouvrez!

Jonathan a ramassé un morceau de serrure et a ouvert la porte. Comment ne l'a-t-il pas fait avant putain ! La Directrice n'a pas eu le temps de finir sa phrase. Elle s'est retrouvée le cul par terre, les jambes écartées. Une capote usagée pendouillait à son talon droit. Je lui ai tendu un rouleau de papier toilette.

Un quart d'heure plus tard, Jo et moi poirotions dans son bureau. En silence. La dirlo est entrée en ballerines. Elle avait viré son collant découvrant des jambes de macchabée. Entre le blanc et le vert. Nous avons écouté la leçon de morale et récolté cinq heures de colle. Jo, élève brillant, moi, élève standard, nos parents ne seraient exceptionnellement pas informés de cette partie de jambes en l'air dans les toilettes pour filles. La Directrice nous a même félicité de nous être protégés au grand damne de ses escarpins en velours. A sa place, j'essaierais de les vendre sur un site fétichiste japonnais.

Avant que l'on ne retourne en cours, la Dirlo nous a glissé une information de tout premier ordre.

≅ Kevin a signalé que certains interrupteurs ne fonctionnaient pas au rez-de-chaussé. Il vous a vu entrer aux toilettes tous les deux et s'en est inquiété. Vous pourrez le remercier. Sans lui, vous seriez encore enfermés!

Elle nous a congédiés, un sourire attendri accroché au visage. Jo est parti de son côté. Je suis restée quelques secondes devant la porte. Histoire de reprendre mes esprits. J'ai entendu la Directrice appeler le concierge sur son portable. Comment est-il possible que seuls les fusibles des toilettes aient sautés ? Il faut impérativement remettre l'installation aux normes. Le système doit s'éteindre à tous les étages en cas de problème, pas seulement aux toilettes ! Et surtout pas pour rien !Et puis allez contrôler les néons par la même occasion, je les ai trouvés feignants à l'allumage.

Kevin et les deux autres débiles ont monté le coup. Ils m'ont vue entrer dans les toilettes. Ils ont chopé Jo dans un couloir. J'imagine qu'avec son esprit tordu, il s'est laissé faire. Ils devaient être deux pour le soulever du sol. Le troisième a certainement baissé les fusibles des toilettes pendant ce temps. Ils ont fourré du papier dans la bouche de Jo. Ils ont passé en revue les cabines en filmant avec leur portable. Histoire de repérer où je m'étais retranchée, de m'enfermer le temps qu'ils ramènent Jo. Ils ont verrouillé la porte en pétant la serrure. Ils ont poussés Jo dans les chiottes où je me trouvais enfermée. Ils ont balancé une capote pleine devant la porte. Le sperme collait encore. Je me demande lequel de ces tarés s'est branlé pour la touche finale. Ils ont appelé la dirlo. La bande de batards.

Si l'occasion se présente, je me vengerai. Seule. Je ne reparlerai pas à Jo de cette humiliation. Son

discours sublimerait les vertus du pardon tandis que ses yeux transpireraient la vengeance et prédation. La joue tendue d'un martyre, le poing serré d'un légionnaire. Je renonce à percer cette dualité. Peu importe si un ange et un démon se déchirent en lui. Je prends tout. S'il est une bombe à retardement, j'exploserai avec lui. Comme Eric dans sa cabine.

Pour la première fois de ma vie, je prends une décision irrévocable. Je suivrai Jo où qu'il aille. Avant lui, il n'y avait rien. Plutôt mourir d'un être exceptionnel que vivre soixante ans entourée de momies.

#### Le 20 décembre 2006

Maman est malade.

Ce matin, le labo de biologie était vide. Après dix minutes d'espoir fébrile, un surveillant nous a informés que la prof ne viendrait pas. J'avais largement le temps de rentrer à la maison et de revenir pour 14 heures. En plein milieu de la matinée, il n'y a que des vieux dans les bus. En guettant le bus 18, je me languissais à l'idée de bouquiner *Extension du domaine de la lutte* que Jo m'a conseillé. Premier livre d'une longue liste. Je l'ai ouvert, confortablement installée à l'arrière du bus. J'ai reconnu l'écriture de Jo sur la dernière page.

Tu verras Tane, ce n'est pas si difficile de se distancer des choses sans s'abandonner.

Nous sommes le ver mutant, résistant aux pesticides.

Du Jo tout craché. Je dois avouer que j'ai lu le tiers du bouquin d'une traite. L'apocalypse n'aurait pas suffit à m'en décoller. A contre cœur, je suis descendue à Chenôve Magellan. Un peu plus et je restais jusqu'au terminus, captivée par *notre héros* et sa vie de bureau.

Aucun bruit dans l'immeuble. Pas même un galérien zonant pour refourguer son shit. J'ai pris l'ascenseur avec un peu de culpabilité. Jo préconise l'escalier. J'ai la conviction que les fabricants de ces engins sont sponsorisés par le syndicat des chirurgiens esthétiques. La lumière en plongée, le teint vert, les yeux cernés façon panda, les miroirs de ses machines expliquent à aux seuls l'acharnement des sociétés occidentales contre le vieillissement. Mon reflet est un putain de voyage vers le futur

Bienvenue! dit notre paillasson. Je le regarde chaque fois. Je peux pas m'en empêcher. Je sais pas trop quoi penser de cette vieille carpette élimée. Lorsque j'ai enfoncé la clé dans la serrure, j'ai entendu un rame-dame dans l'appartement. J'ai poussé la porte avec mon index, tout doucement, comme un cambrioleur. Je flippais. J'ai vu maman en peignoir filer vers la cuisine. En principe, le mardi, elle travaille toute la matinée chez Madame Viguier. J'ai senti que quelque chose clochait. Maman n'a jamais manqué ne serait-ce qu'une demi-journée de travail. Fièvre, infection urinaire carabinée, grippe, Maman a toujours trouvé la force de partir au turbin.

Je l'ai trouvée dans la cuisine, assise, tordant ses doigts, regardant ses pieds, comme une petite fille. Elle m'a tout avoué. Comme si c'était de sa faute. Comme si c'était une faute. L'ordonnance pour la mammographie, la masse détectée, la biopsie, le diagnostic, le traitement envisagé.

Maman est malade.

Maman a un cancer Georges.

UN CANCER.

Papa est au courant. Il est confiant. Je dois l'être aussi a dit Maman. Les médecins ont sortis des pourcentages et des statistiques encourageants. Maman a commencé il y a deux semaines une chimiothérapie, un protocole de trois mois. C'est pour ça qu'elle ne travaille pas aujourd'hui. Elle m'a dit que ses seins étaient certes petits, mais qu'elle les aimait bien finalement. Elle veut les

garder. Ça m'a fait rire.

Je t'ai rien dit mon petit chou. C'était pour te protéger, avant ton opération. Elle a préféré se taire, souffrir en silence, laisser passer l'intervention qui m'empêcherait de me gaver, tandis qu'elle vomirait ses tripes en cachette. Elle a fait semblant de s'habiller ce matin.

Te cacher quelque chose pour te protéger, je suis capable. Te mentir, ma fille, jamais. Je ne te mentirai jamais.

Je lui ai parlé de la perruque dans la chambre de Sibylle.

Elle aussi est passée par là. Tu as vu comme elle va bien aujourd'hui? Alors n'ai pas peur ma fille. Maman s'est créé une routine secrète depuis le début de son traitement. Sibylle vient la voir tous les jours. Elle lui prépare à manger pour quatre, range les restes dans le frigo. Elles se parlent de femme à femme. Elles ont besoin d'être enesemble.

Elle n'a jamais perdu espoir, même dans les pires moments. Même devant la petite vieille dépoilée qu'elle croisait le matin devant le miroir. Sybille a été très courageuse et je le serai aussi!

J'espère que ma maman aura cette force. J'ai lu que le moral comptait énormément dans la guérison des cancéreux. Sous l'effet de la déprime et du stress, le système immunitaire s'affaiblit et le malade réduit considérablement ses chances de survie.

J'ai laissé Maman se reposer comme dans la chanson d'Aznavour. Je suis allée dans ma chambre. Je n'ai pas pleuré. J'ai ouvert un vieil album. Le bleu avec *My Family* inscrit sur la couverture. Papa et Maman jeunes se tiennent la main devant la maison de mes grands-parents paternels. Je ne les ai jamais connus. Mon grand-père Marius, est mort d'une crise cardiaque avant ma naissance. Il a ouvert la porte de sa voiture, s'est assis côté conducteur et n'a jamais démarré. Ma grand-mère Luigina a succombé peu après d'une tumeur au cerveau inopérable à cette époque. La maison sur la photo doit encore exister. Mon père ne m'y a jamais emmenée. Dans un petit patelin près de Seurre, mes grands-parents ont coulé des jours paisibles. J'imagine une décoration rustique, une pendule sonnant la fuite du temps. Le sablier des vieux.

Cette photo symbolise aussi la vie. Qu'ils étaient beaux mes parents! Les yeux bleus de mon père, comme les mers chaudes des catalogues de voyage. Ses vêtements aujourd'hui démodés mais qui traînent certainement dans un carton bourré d'anti-mites. À côté, brindille blonde, les pieds en dedans, comme pour s'humilier, ma maman ne regarde pas l'objectif. Petite rose en bouton. Ce gars aime cette gonzesse canon. Ce gars, c'est Papa. Cette gonzesse, c'est Maman. Je sais d'où je viens. J'ai de la chance. Jo n'a jamais connu son père.

Maman va perdre ses cheveux. Les médecins auront beau lui poser un casque froid sur la tête pendant les séances de chimio, elle les perdra un peu, puis par poignées. Il y en aura dans la maison, sur les oreillers, dans le tambour de la machine à laver. Il faut que je m'y prépare. Crâne lisse ou cheveux clairsemés, perruquée ou sous un foulard, elle sera toujours belle. Ses yeux en amande, son nez fin aux narines délicates, sa bouche courte et pleine comme un héroïne de manga, sa taille fine, ses jambes fuselées, ses attaches d'une extrême finesse, son port de tête. Maman est belle. Même quand elle dévisse le siphon d'un lavabo engorgé de matières organiques.

Le liquide que l'on va faire couler dans ses veines ne sera pas assez puissant pour ternir tant de beauté. Il va chasser les mauvaises cellules. Maman va garder ses seins. Quand Maman sera soignée, je l'enverrai constater sur place que les yeux de papa ont bien la couleur des mers tropicales. Je braquerai des épiceries, je piraterai la Banque de France s'il le faut. Je lui offrirai même des prothèses mammaires, juste par ironie, pour faire un gros fuck à son cancer.

Georges, j'ai tout de même très peur.

#### Le mercredi 21 décembre 2006.

J'ai parlé à Jo. On s'est assis sur son lit. Sibylle tricotait dans le salon. J'avais appris ma tirade par

#### cœur.

Je me fais opérer dans une semaine. On va me poser un système qui va me faire perdre du poids. Mon estomac sera comme cerclé. Après l'opération, je ne pourrai avaler que des aliments liquides. Puis, progressivement, je reprendrai une alimentation normale mais en très petite quantité. Mon estomac va rétrécir, se satisfaire de peu. Je redécouvrirai la sensation de satiété. Je resterai à l'hôpital une semaine pendant les vacances de Noël. Le truc cool, c'est la télé dans la chambre. A cette époque, la série des Sissi repasse et moi, j'adore Sissi.

Au lieu de me féliciter, de m'encourager, de me soutenir, Jo a commencé par détailler la douleur, les vomissements, les diarrhées, le sacrifice physique. J'ai détourné la conversation vers l'amaigrissement, l'importance de poursuivre une activité sportive, l'aide dont j'aurai besoin. Je lui ai demandé de perfectionner mes méthodes artisanales de renforcement en fouillant sur Internet, sur les sites américains, en trouvant des méthodes plus rapides, plus efficaces. Son visage a rayonné. Je vais te faire souffrir pour la bonne cause. Et puis il m'a pincée le bras. Les contacts physiques sont rares entre nous. Juste pour vérifier un truc. Laisse tomber, je m'intéresse au collagène naturellement présent dans la peau.

Je ne cherche plus à comprendre. Il me déballe d'abord le menu des douleurs post-opératoires. Il insiste. Il tire ensuite des plans sur la commette. Je vais rentrer dans du 36, ma peau se retendra parce que j'ai du collagène ou je ne sais quoi.

Georges, ma seule ambition est de rester en vie. Pas de muter en Kate Moss.

Sibylle a peut-être parlé à Jo de la maladie de Maman. Peut-être même sait-il déjà que je suis au courant. Ni lui ni moi n'avons abordé le sujet. Bien que l'ambiance « hospitalisation imminente » s'y prêtait. On aurait très facilement pu en parler tant une odeur d'éther flottait dans la pièce.

J'ai glissé ma main sous l'oreiller. J'ai choisi le second jogging ajusté à ma modeste (mais persistante) perte de poids. J'ai installé le ipod nano à ma ceinture, mis la montre GPS. Jo a scruté le paysage bétonné réveillé par la petite touche verte du parc. Baskets enfilées, lacets noués, zip remonté, j'ai eu droit à ma séance hebdomadaire de course à pieds. Je n'ai pas appuyé sur la touche play du nano. Les écouteurs dans les oreilles suffisaient à me couper du monde. J'ai couru. Encore et encore jusqu'au coup de sifflet. J'ai couru de manière régulière, sans coup de barre ni accélération. J'ai pensé à Maman. À la vie sans elle. Ma gorge s'est serrée. J'ai continué. Pour elle. Comme les gosses qui se défient dans leur tête. Si j'arrive à ne poser les pieds que sur les bandes blanches des passages piétons, j'aurai une playstation à Noel. Si j'arrive à ne pas flancher, à courir même s'il neige, à maigrir même si ça fait mal, à subir les brimades notredamesques en silence, à rendre Maman fière de moi, alors elle vivra.

Si Dieu existe, il peut entériner ce pacte et y sceller mon destin.

Jo a sifflé. J'aurais pu courir encore une demi-heure. Après les étirements, nous avons marché jusqu'à son immeuble. J'ai pris une douche à la fleur d'oranger. La bouteille callipyge m'attendait dans le bac à douche, avec quelques pétales de rose blanche. J'ai savouré chaque seconde, l'onctuosité brûlante, l'odeur dépaysante. J'ai fait mousser le gel sur mon pubis, puis je suis descendue. Mes grandes lèvres étaient fermes et tendues. J'ai senti la montée, les frissons sous l'eau chaude. Je me suis contenue. J'entendais Sibylle faire marcher le mixer. Préparait-elle notre repas à la place de Maman ? J'ai joui en pleurant, la main accrochée au porte savon. Jo m'avait laissé une serviette propre. Pliée façon militaire. Je me suis essuyée. J'ai senti une contraction dans le bas ventre. La serviette était tâchée de sang. J'ai attrapé un savon pour nettoyer la tâche. Finalement, je l'ai laissée, une auréole rouge foncé sur le coton blanc. Un symbole de vie. L'étape d'un cycle. J'ai enfilé une culotte propre que j'ai tapissée d'un mouchoir pour absorber les premiers flux. J'ai passé mes vieilles frusques. La chambre de Jo était vide. J'ai glissé la serviette tâchée sous son oreiller.

Georges, ne juge pas Jo. S'il est au courant de la maladie de Maman, je n'attends de lui aucune compassion. La frontière avec la pitié est trop floue. Je ne veux pas courir le risque de douter lorsqu'il me regarde. Lors des rares instants où je me connecte à lui. C'est trop précieux.

#### Le 22 décembre 2006.

Enfin les vacances. Demain, j'entre à l'hôpital à 8 heures. La prochaine fois que j'écris sur ta peau, mon estomac sera fiancé! Ta couverture en simili-cuir qui te donne un petit côté SM, ton petit stylo assorti qui n'écrit pas, ta clé que je cache dans ma commode, ton odeur de supermarché, tout cela va me manquer mon Georgino!

L'opération me permettra de vivre encore longtemps. Je veux rester auprès de Maman, Papa, Jo et toi mon fidèle Georges. Le chirurgien m'a promis de mettre un disque de Janis pendant l'opération. Et si je suis très sage, l'anesthésiste me laissera écouter les premières notes avant de me faire sombrer.

#### Le 24 décembre 2006

Mon cher Georges,

Il est une heure du matin. J'écris à la lumière de mon portable. L'opération s'est bien passée. Le chirurgien est content. C'est l'essentiel. En salle de réveil, certains râlaient, d'autres gémissaient, d'autres souffraient en silence. Ils m'ont collée à côté du seul mec qui pétait. Des déflagrations façon kalachnikov. Le mec aurait pu cuire un méchoui sous son cul. J'ai posé une main sur ma bouche. Une infirmière m'a tendu un haricot en carton. Nausée post-anesthésie. Rien de grave. Quand le brouillard s'est dissipé, je me suis concentrée sur mon ventre. J'ai senti un corps étranger. Le chirurgien assure que c'est psychologique. Ça passera.

J'avale de la soupe depuis deux jours. Vert clair, vert sapin, vert jaune, toutes les nuances de vert ont tapissé mon gosier irrité par l'intubation. Quelle-qu'en soit la couleur, le goût est le même. La chaleur me fait quand même du bien. Au déjeuner, j'ai droit à de la NMNI (Nourriture Mixée Non Identifiée). En dessert, compote en tube, yaourt liquide ou lait chocolaté. Je pensais que le Cacolac avait disparu avec le mur de Berlin.

Je me sens bien. J'ai reçu un texto de Jo

Ton survêtement t'attend sous l'oreiller, ainsi que ses petits frères dont le benjamin s'appelle 36.

Je ne vais pas devenir anorexique. J'ai déjà assez mal au ventre comme ça. Je me satisferai du cadet, ce cher 42.

Reste pure. Abandonne-toi à la souffrance comme tu t'abandonneras au plaisir.

Je n'ai pas répondu. Mon cerveau tourne au ralenti à cause des analgésiques. J'évite un débat dont je ne maîtrise rien.

Jo pense à moi. Ça suffit à m'emplir de joie.

C'est mon premier réveillon loin du HLM. Maman a reçu sa deuxième chimio ce matin. Je ne crois pas aux coïncidences. Le CHU de Dijon est une fourmilière. Pas trop le choix lors de la prise de rendez-vous, même au service oncologie. J'ai demandé à la voir en fin de matinée. Histoire de fêter Noël avant l'heure, le cul à l'air dans nos blouses en papier. Les infirmières m'ont esquivée. Cet

hôpital est un labyrinthe. Tous les couloirs se ressemblent. Toute direction conduit à une porte parefeu. Je ne m'y retrouverai pas. Papa est certainement déjà venu la chercher. J'ai peur qu'elle ait mal. Du coup, je m'en fous de passer le réveillon ici.

Il y a deux lits dans la chambre. Je n'ai pas de voisin pour le moment. Je me gave de Sissi sans complexe. Des froufrous, du Schnaps, des tresses et Franz avec son ballet dans le cul. J'ai terminé *La Méprise* de Nabokov. Une suggestion de Jo. Au début, j'ai eu un peu de mal. Je me suis accrochée. La fin tient du génie. Je n'ai pas emporté d'autre livre. Je n'ai pas non plus le programme télé. Je ne suis pas pressée de voir ce qui m'attend. On n'a jamais regardé la télé à Noël. Vers 19 heures, un brancardier a installé un lit d'appoint contre le mur, en face de moi. Je lui ai demandé pourquoi sachant que l'autre lit est vide. Il m'a souri. Il a réglé un bidule sur la télé. Il est parti sans un mot. J'ai pensé qu'un petit enfant allait passer la nuit ici, que le lit en plus était destiné à sa maman.

A 20 heures, je m'ennuyais sec. Claire Chazal m'a souhaité un joyeux Noël en plissant les yeux, l'air concerné. J'ai fait sonner le portable de Papa pour qu'il me rappelle dans la chambre. J'ai entendu les premières notes du *Sud* de Léo Ferré raisonner dans le couloir. C'est la sonnerie que j'ai téléchargée pour Papa quand Maman ou moi l'appelons. Je me suis dit qu'il fallait qu'ils me diminuent la morphine avant que je ne débloque complètement. La porte s'est ouverte. Papa et Maman ont crié « *Joyeux Noël!* ».

Certitude instinctive Georges. La troisième depuis que j'écris sur ta peau. Ce soir, j'ai passé le plus beau Noël de ma vie. Papa a réussi le tour de force de cuisiner de la dinde aux marrons, lui qui n'a jamais touché une casserole. Maman a choisi un dessert adapté à mon estomac cerclé : de la crème au chocolat. Nous avons pendu ici et là des boules argentées, un Père Noël en tissu, quelques guirlandes qui perdent leurs poils. Une infirmière est passée prendre ma tension. Elle avait encore quatre heures à tirer avant de retrouver sa famille. L'hôpital était calme. Quelques chariots tonitruants nous rappelaient l'existence d'un monde extérieur. Le personnel était visiblement pressé de finir. Je le comprend. On est si bien auprès des siens. J'ai savouré la dinde mixée comme le met le plus fin de la terre. La plus gigantesque des pièces montées, le plus sophistiqué des gâteaux, faisaient pâle figure à côté du pot de danette versé par Maman dans une coupelle en plastique. J'ai léché la cuillère comme un condamné à mort savoure sa dernière cigarette. Mes sens étaient décuplés. Papa a ouvert la fenêtre. Il a roulé une petite cigarette. Une odeur familière de tabac blond s'est répandue dans la pièce. C'est formellement interdit mais il s'est assis sur le règlement. Il a renoncé quelques minutes à son côté citoyen modèle. C'est Noël après tout. Même la maladie de Maman a capitulé ce soir. Elle n'existait plus dans nos esprits, réduite à sa simple réalité physique, tapie au creux de son sein.

La fête est finie. Papa dort. Maman a sombré peu avant lui. Elle s'est recroquevillée sur le deuxième lit. J'essaie de visualiser la chimiothérapie qui terrasse les cellules malades. Dans mon imagination, le liquide est vert et acqueux. Certainement l'influence des séries Z de ma petite enfance. Dans la pénombre, je me concentre pour que mon énergie migre vers le corps Maman. Je vais écouter son souffle toute la nuit.

# Le 27 décembre 2006

Georges,

Retour dans mon petit chez moi. Le poster de Janis, mon ordinateur gavé de musique et de films, mon lit, mon tapis de gym, ma chambre que Jo voit depuis sa fenêtre de tir. Un point rouge entre les deux yeux. Au cas où je flanche. Les mixtures liquides commencent à me lasser. J'aurai droit à

certains aliments solides à partir de lundi. En toute petite quantité. J'ai déjà perdu du poids. Mon jean fétiche baille au niveau du ventre. Cette petite victoire me met en joie. Je vois Jo demain aprèsmidi. On va certainement buller dans sa chambre puisque le sport m'est interdit tout le temps de la cicatrisation.

#### Le 28 décembre 2006

Mon petit Georges,

J'ai passé l'après-midi chez Jo. Il m'a préparé un smoothie mangue-banane-orange et une soupe de légumes. Rien à voir avec la vase verdâtre de l'hôpital. Une vraie soupe, avec les légumes revenus dans un peu d'huile. Bien assaisonnée, salée, puis mixée. J'ai même eu droit à un Kiri fondu pour l'onctuosité! Pendant que Jo préparait le plateau, j'ai discrètement consulté son historique. Je ne savais pas vraiment ce que je cherchais.

J'ai trouvé. Pendant mon hospitalisation, Jo a épluché les forums dédiés à l'anneau gastrique (alimentation, reprise d'une activité physique, suivi post-op, statistique de reprise de poids...).

On a avalé la soupe à distance réglementaire sur le canapé du salon. Jo a ramené le plateau dans la cuisine. J'ai entendu un tintouin d'assiettes, de portes de placard qui s'ouvraient et se refermaient, puis le ronron du lave vaisselle. Une vraie petite bonne femme. Sibylle étaient chez une amie.

Jo a attrapé l'ordinateur. Il m'a jeté un regard neutre. Je crois bien que je n'avais pas fermé l'historique. Comme d'habitude, il sait que je sais qu'il sait mais personne ne parle. Je me suis couverte d'un plaid en laine. Jo a lancé le lecteur multimédia. J'aurais aimé regarder un film, même un nanar, histoire de démystifier notre relation, de la normaliser de temps en temps.

C'est une émission de vulgarisation scientifique datant de la fin des années 90. Ça te concerne Tane!

Le coup de bambou. Pas un reportage sur les gros ! J'ai fermé ma gueule et attendu de voir. Encore une fois, j'ai senti cette espèce de confiance lobotomisante m'avilir.

Décryptage scientifique de la beauté. Torture ? Sadisme ? Montrer ça à un boudin comme moi ! En anglais sous-titré, un mec a expliquer que la beauté est une question de vécu, de subjectivité, de références culturelles. L'idée en gros : chaque pot à son couvercle. Jo tente-t-il de me faire comprendre avec une subtilité contestable qu'un jour, mon prince viendra ? Certainement un homme désespéré dont le vécu, la subjectivité et les références culturelles me rendront baisable à ses yeux ? Le reportage a rapidement pris une tournure scientifique. Le mec a enfilé une blouse blanche c'est dire. La caméra a zoomé sur une première image. Le dessin d'un visage tracé sur fond blanc quadrillé de droites rouges. Certaines parallèles, d'autres se rencontrant en des points précis et encadrant le visage d'un triangle. Des lignes bleues le divisaient en portions égales et symétriques. Le mec en blouse commentait le schéma.

La beauté est subjective dans une certaine dimension. La subjectivité se trouve chez celui qui regarde. La perfection est en revanche une réalité géométrique qui peut se déduire sur une physionomie à l'aide de mesures simples.

Le documentaire devait être anglais puisque Liz Hurley servait de cobaye. Gros plan sur le visage de cette actrice dont je n'ai vu aucun film. Des faisceaux lasers lui ont quadrillé le visage. Comme sur le dessin. Les deux premiers rayons délimitaient une zone entre le sommet du front et la pointe du menton. Deux autres lignes se sont alignées de chaque côté des tempes, puis un rayon vertical a divisé le visage en deux. Le scientifique parlait de proportion, de symétrie, de parallélisme. Un segment vert s'est superposé aux lignes rouges et bleues, reliant le coin externe du sourcil droit à la narine droite. Même chose à gauche. Selon les lois de la géométrie, les deux segments verts ainsi qu'un troisième à l'horizontale au niveau des sourcils, formaient un triangle parfaitement symétrique. Bon point pour Liz.

Après les droites et les segments, le mec a enchaîné sur des mesures fumeuses matérialisées par des

flèches à deux têtes : distance entre les deux yeux, entre le front et la base du nez, entre la pointe du nez et la bouche, entre la lèvre inférieure et l'extrémité du menton. L'analyse des mesures permettait de conclure que cette veinarde de Liz n'est pas seulement une bombe sexy mais frise la perfection plastique.

Symétrie, équidistance et proportion, voici les critères scientifiques de la perfection.

J'ai pensé que cette dernière phrase puait un peu le fascisme. Genre les beaux sont une race supérieure, un modèle. Le type en blouse blanche est redescendu de son perchoir eugéniste.

Fort heureusement, l'esprit humain n'est pas une machine. Il conserve encore des mystères. Nous pouvons conclure cette étude en affirmant que la beauté n'existe que chez celui qui la regarde. En gros, le mec vient de conclure son documentaire par son introduction. Il n'existe donc pas de critères de perfection. C'est comme un aveu d'absurdité de tout ce qu'il a démontré depuis le début. Il a tenté d'expliquer l'inexplicable en décortiquant la physionomie d'une actrice ringarde sans même évoquer ce qui me paraît essentiel : l'évolution des critères de beauté depuis la nuit des temps. La sensibilité, le vécu et tout le blabla psychologique, ne pèsent pas lourd face à la pression d'une société entière qui choisit de valoriser un jour les grosses, un jour les minces, pendant plusieurs siècles les peaux pâles et subitement les teints hâlés.

J'ai posé une question à Jo. C'est un événement assez rare pour être signalé.

- ≅ *Pourquoi tu m'as fait voir ce docu tout ringard*? Jo s'est levé d'un bon.
- ≅ Pour faire ça!

Jo est taré. Gentil mais taré. Ecoute bien Georges. Il a pris une photo de mon visage qu'il a transférée sur son Mac. Grâce à un logiciel de morphing, il en a obtenu la version amincie. L'opération a pris dix minutes. Je ne me suis pas reconnue. Mes joues bouffies ne masquaient plus mes yeux d'esquimau. J'ai cru qu'il avait copié collé le regard de mon père. Même expression, même couleur. Mon double menton avait disparu, libérant l'arrête de mes mâchoires formant un triangle souligné par des pommettes hautes comme les filles de l'est. On m'a toujours dit que j'avais un nez superbe. Je comprenais « *Tu n'as quand même pas tout perdu à la loterie génétique !* ». C'est le nez de Maman, ce délicat appendice aux narines fines comme du papier à cigarette. Jo a rajouté un peu de brillance à mes cheveux. Ils encadraient en cascade ce visage inconnu.

≅ C'est toi Tania. Ce n'est ni un montage, ni une blague sadique, ni le résultat de retouches sur Photoshop. C'est un logiciel connu aux Etats-Unis. Il est utilisé par les plus grands chirurgiens pour permettre aux patients de se préparer psychologiquement, notamment pour l'opération que tu as subie. Les statistiques prouvent que le taux de reprise de poids dans les trois ans suivant l'intervention diminue de 38% lorsque le chirurgien utilise cet outil. Les psychiatres expliquent cela très facilement. Tu peux vérifier. D'une part, la confrontation à un visage plus mince, plus beau, motive les patients. Surtout les patients jeunes. Cette image se fixe dans leur inconscient. D'autre part, ce logiciel permet au patient d'intégrer sa future apparence par anticipation. La même étude prouve qu'un amaigrissement rapide et massif s'accompagne parfois d'une perte de repères voire d'une dépression. Comme s'il s'agissait d'un deuil de soi. Il faut dès maintenant intégrer le fait que tu habiteras un jour ce nouveau visage.

J'ai dit merci sans exprimer mon scepticisme face à ce montage de pixels totalement artificiel. Il a généré un clafouti de chiffres qui s'est affiché en quelques secondes dans des cases de différentes couleurs. Selon ce tableau, sous cette couche de graisse se cache un visage proche de l'idéal évoqué par le documentaire.

≅ Tu seras objectivement belle Tane. Les chiffres le prouvent. Ton visage aminci présente toutes les caractéristiques de la beauté objective, la beauté géométrique. Viens voir j'te dis! C'est la première fois que je le voyais dans cet état, surexcité, électrique, en transe, postillonnant.

Il m'a tirée par le bras. Les chiffres ne me parlaient pas. Je ne savais plus quoi dire.

≅ Attend, je vais faire une manip. Ça sera plus clair. Jo a cliqué sur une icône. Regarde Tane! Regarde les notes de ton slim-morphing:

Symétrie : A.

*Proportions : A+.* Il a dégluti bruyamment. Bois un coup mon gars. Tu viens pas découvrir le vaccin contre le SIDA!

C'est pas fini! Diagonale: A+.

Analyse du grain de peau par agrandissement X 120 : A+.

Regarde Tane! J'ai même téléchargé le plug-in Slim-color. Le contraste entre ta peau matte, la couleur de tes yeux et le brun de tes cheveux a généré une courbe de luminosité exceptionnelle. Le logiciel n'a détecté aucune aspérité sur ton visage excepté trois grains de beauté. Il est performant mais ne réfléchit pas. Les grains de beauté, c'est joli. D'ailleurs, comme tu peux le voir, il les classe en aspérités de niveau 2. Pour moi, c'est la petite touche subjective qui viendra humaniser ta perfection. Enfin, quasi-perfection puisque tu n'as obtenu qu'un A en symétrie. Ça vient peut-être de l'appareil photo, de l'angle.

J'ai regardé l'écran histoire de faire semblant de m'intéresser. Mon manque d'enthousiasme était flagrant. Jo restait perché dans ses délires de A, A+, symétrie, proportion, grain de beauté, grain de peau.

Je suis un rat de laboratoire. Il manipule ses petites fioles de savant fou, m'inocule des virus, des antidotes, entre les résultats dans un ordi qui génère des courbes et des tableaux. Quand mon métabolisme réagit bien, il est heureux. Pour moi ou pour lui ? Je doute que les chercheurs s'autorisent à ressentir quelque sentiment que ce soit pour les petits rongeurs qu'ils martyrisent pour le bien de l'humanité.

Une fois la crise passée, Jo est redevenu Jo ou la normalité qui le caractérise. Je lui ai menti pour la première fois. Pendant dix minutes, j'ai feint d'y croire, de me projeter avec ce visage, d'incarner la perfection, même avec mes aspérités de niveau 2.

J'ai obtenu que l'on regarde un film. Événement notable, je l'ai choisi moi-même. C'était à mon tour de trépigner d'impatience, de me tortiller sur le canapé, bien au chaud sous la couverture. La beauté parfaite, mon cul oui!

J'ai adoré l'adaptation au cinéma d'*Extension du domaine de la lutte*. Parfois, les films inspirés de romans sonnent faux. Le scénario est trop intellectualisé, une absence de spontanéité plombante, trop de mots, trop de points, trop de virgules. La littérature en images, c'est pas mon truc. Mais ce film Georges! Ce film! L'acteur principal incarne parfaitement le héros distancié et cynique de Houellebecq. Jo a moyennement adhéré, toujours perché dans son délire, réfléchissant à la suite qu'il réserve à son petit rat.

J'étais heureuse. Après tout, il faut considérer cette démonstration fumeuse comme un compliment détourné.

# Le 5 janvier 2007

# Bonne année Georges!

Avec six kilos de moins pour ma pomme! Dommage qu'on ait pas d'argent à la maison! Et mon IMC ne me permet pas encore de me prostituer pour acheter une nouvelle garde robe! Maman reste à la maison toute la journée. Elle ajuste mes vêtements les uns après les autres. Pour les pantalons, elle les lave à 90 degrés et resserre la taille. J'ai enfin le droit de manger solide. Je me suis mise à aimer la soupe, la viande maigre et les compotes sans sucre ajouté. Le nutella est un vieux souvenir. Jo me soutient à la limite du harcèlement. Il m'envoie chaque jour des recettes avec le nombre de calories pour 100 grammes, l'apport en fer, minéraux, magnésium...

Dans un email, je lui ai fait comprendre avec diplomatie que je ne souhaite pas passer d'un extrême à l'autre. Compter les calories, peser les aliments, c'est un truc d'actrice anorexique. J'aimerais qu'il comprenne que je ne serai jamais ce visage parfait dont il rêve. Je ne serai même jamais mince. Mon ambition est de vivre au sens physiologique du terme.

Cet email restera dans mes brouillons. Il restera lettre morte parce ce n'est pas la vérité. Le fait est que je suis ses conseils à la lettre. Je ne peux plus me passer de lui peu importent les raisons profondes qui le poussent à s'approprier mon combat. Le fait est qu'au fond de moi, je sais que c'est mon image qui s'est affichée sur l'écran de morphing.

Que va-t-on faire, Jo et moi, de ce nouveau visage?

Georges, je n'entends plus la voix de Janis. Ses chansons ne me transpercent plus comme avant. Jo a balayé mon kit de survie virtuel. Ma chambre n'est plus vraiment un refuge. Elle est la pièce où je dors. Je me sens à ma place auprès de Jo.

# Le 8 février 2007

Mon Georges,

Aujourd'hui, Maman est morte. Comme dans le livre de Camus. Elle était hospitalisée depuis trois semaines. Je n'ai pas eu la force d'écrire sur ta peau. Ecrire, c'est donner une densité aux choses. Je croyais qu'elle allait vivre. J'ai refusé de voir sa structure osseuse saillir, son ventre gonfler. J'ai espéré. Toujours.

Maman a attrapé une saloperie opportuniste dans le sang . Un staphylocoque doré. Les antitiotiques par intraveineuse ont exclu tout autre traitement. Son cancer s'est repu en toute tranquillité. Ils nous a pris de cours. Son état a empiré en quelques heures.

Maman s'est éteinte en début d'après-midi. Quelques heures avant, Papa et moi étions dans la chambre. Elle a ouvert un œil, esquissé un sourire. Pour ne pas arriver en retard au Lycée, nous l'avons laissée se reposer. Avant de partir, je lui ai dit *je t'aime* à l'oreille. Puis, on a fermé la porte tout doucement.

Quand je suis revenue du Lycée, Papa m'attendait en pyjama sur le canapé. C'est banal mais j'ai tout de suite deviné. Je me suis assise à côté de lui. Maman est tombée dans le coma à treize heures. Papa est arrivé un quart d'heure plus tard. Elle était déjà partie. Son cœur l'a lâchée quelques secondes avant que Papa ne passe la porte de l'hôpital. J'ai demandé si elle avait souffert. Papa m'a dit que non. Selon les médecins, tout s'est passé très vite. Maman était au bout du chemin. Même si les antibiotiques avaient anéanti le staphylocoque, son organisme, brûlé à l'intérieur, n'aurait pas encaissé une nouvelle chimio avant plusieurs semaines. Le cancer se serait généralisé. La morphine n'aurait plus fait effet au bout d'un certain temps. En lâchant prise, le cœur de Maman lui a évité l'agonie.

Papa se tenait la tête. Des larmes roulaient entre ses doigts. Nous avons pleuré. Pendant des heures.

#### Le 28 février 2007

J'ai dormi avec Papa les premières nuit. La chaleur d'un être vivant lui offrait un court répit. Ce soir, il m'a renvoyée dans ma chambre. Il faut continuer à vivre. Sans Elle.

Hier, deux cartons fermés étaient posés dans l'entrée. Papa a raison. Maman aurait voulu que ses vêtements profitent à d'autres. Je lui ai demandé s'il avait mis le peignoir rose à l'intérieur des cartons. Il m'a dit que non. J'ai couru dans la salle de bain. J'ai attrapé le peignoir pendu à la porte et

je me suis enfermée dans ma chambre. Maman le portait le jour où elle m'a appris sa maladie. Il sent la crème Nivea. Je l'ai roulé dans un sac hermétique, au fond de mon placard.

Papa tente de garder la tête hors de l'eau. Il essaie d'acheter le moins pire du surgelé.

Il boit le soir. Il se lave de moins en moins. Son médecin lui a prescrit des antidépresseurs et du valium. Parfois, je dois le secouer le matin. Il n'entend pas son réveil. Nous avons reçu une petite carte de Sibylle. Sobre et émouvante. Ce témoignage d'amitié n'a pas vraiment touché Papa. Il se détache de plus en plus. De tout. Il ne sort pas le weekend. Je l'observe, perdu dans ses pensées. Il se lève d'un coup, part chercher quelque-chose à la cuisine et revient les mains vides.

J'ai trouvé sous la table basse un courrier de son patron. Une sorte d'avertissement déguisé. Papa accumule les retards, les pauses à rallonge. Il a commis une erreur qui a bloqué une machine. A cause de cet incident, des marchandises n'ont pu être livrées à temps. Le client a menacé l'entreprise de rompre le contrat pour non respect des délais. J'ai trouvé un post-it jaune dans sa poche.

# Michel.

Nous sommes tous conscients de l'épreuve tragique que tu traverses. Nous sommes avec toi. Néanmoins, je dois faire tourner la boîte. Comme tu le sais, si je perds ce client, je dépose le bilan demain. De nombreuses familles dépendent de la santé de cette entreprise. J'ai cette responsabilité quoi qu'il arrive. Bien à toi.

Demain, je retourne au Lycée. Jo m'a manqué. Nous avons échangé de brefs emails. Il a compris. Il n'a pas cherché à trouver des mots qui n'existent pas. Nous sommes restés connectés d'une manière singulière. Sans compassion ni pitié. Ce silence nous ressemble.

On a rendez-vous devant le réfectoire à midi. Je ne l'ai pas vu depuis que l'état de Maman a subitement décliné.

Nous n'étions que trois à l'enterrement. Papa, Maman et moi.

#### Le 2 mars 2007.

# Georges,

J'ai passé une étrange journée. Ce matin, dans la cour, tous les regards étaient braqués sur moi. Le groupe des branchés, sur son banc habituel, m'a détaillé de la tête aux pieds. Surtout les filles. Aucun ne m'a interpellée comme tous les autres matins. Pas de « *Salut le ténia !*». Seulement des regards insistants, des mâchoires serrées. J'ai pensé à de la compassion, un répit le temps que je fasse mon deuil. Je viens de perdre ma maman. Quelqu'un l'a peut-être appris d'une façon ou d'une autre.

J'ai frappé à la porte du secrétariat pour remettre à Brigitte mon certificat médical. Les élèves l'appellent par son prénom. C'est un gentil bout de femme d'un mètre cinquante. Pimpante, maquillée, parfumée, elle a toujours un mot gentil pour moi. Son fils est dans ma classe.

Brigitte prenait son café. En me voyant, elle a avalé de travers.

Tania? C'est toi mon p'tit chou? Qu'est-ce-qui t'es arrivé?

Brigitte ignorait visiblement la véritable raison de mon absence. J'en ai conclu que le reste du Lycée ne savait pas non plus. Brigitte est toujours la première informée. C'est un vrai sniper. Je ne lui ai pas parlé de Maman. Aucune envie d'arriver en cours les yeux gonflés.

J'ai été hospitalisée, staphylocoque, on m'a injecté des antibiotiques par intraveineuse. Mais je suis guérie maintenant.

C'est la seule chose qui me soit venue à l'esprit. Je n'ai pas pensé un quart de seconde à lui parler de

l'anneau gastrique.

Mais tu as dû souffrir le martyre ma pauvre! Tu as perdu combien de kilos?

J'ai eu un flash. Maman intubée, perfusée, reliée à une poche d'antibiotique pendue à une tige en ferraille. J'ai senti les larmes monter.

Tenez Brigitte. C'est le mot de mon médecin pour l'absence.

Elle a fourré le papier dans un tiroir.

Tu es certaine d'être guérie ? C'est de la saloperie les staphylocoques ! L'amie d'une amie en a attrapé un. Elle mis deux ans à s'en débarrasser ! Combien de kilos tu as perdu ? Je ne t'avais pas reconnue. Ton visage a tellement changé !

J'ai demandé à Brigitte s'il était possible de photocopier les cours de son fils accumulés pendant mon absence.

Evidemment mon pt'it chou! Laurent te les donnera dès que possible. Tu peux compter sur lui. C'est un bon petit gars. Il n'a pas de très bonne notes mais il est serviable. Ils t'ont nourrie à l'hôpital? Tu flottes dans tes vêtements! Tu devrais aller faire une séance de shopping avec ta maman. Je ne l'ai pas vue depuis longtemps mais je me souviens qu'à la réunion de rentrée elle a eu un succès fou!

Personne ne sait. Ça ne durera pas longtemps.

Toute la matinée, le petit manège des regards a continué. Toute la classe chuchotait derrière mon dos. Des bouts de papier froissés circulaient de table en table. Les filles me dévisageaient. Les garçons n'ont fait aucune remarque quand la prof de français m'a envoyée au tableau. Pas un bruit. D'habitude, j'entends des ricanements, je reçois des projectiles, à tel point que la prof doit intervenir.

J'ai retrouvé Jo. Ses cheveux avaient poussé. Assez pour que je le remarque. Nous avons déjeuné ensemble, tout au fond du réfectoire. Je tournais le dos à la salle. J'ai demandé à Jo s'il avait remarqué les comportements étranges.

J'ai remarqué. Je m'y attendais Tane. Tu te souviens de l'image de toi générée par le logiciel de morphing?

Je n'y avais pas repensé depuis que Maman était partie. Je ne voyais pas le rapport.

*Tu te souviens quand je t'ai pincé la peau?* 

La sonnerie a coupé net la discussion. J'ai ramassé mon sac. Jo m'a souri. Je suis partie.

Papa est passé me chercher au Lycée. J'aurais pu prendre le bus. Il a insisté. Il s'est garé devant le cimetière. Je l'ai attendu dans la voiture. Maman ne sortira pas de terre. Pourquoi me torturer ?

# Le 10 mars 2007.

Cher Georges, fidèle ami,

Papa perd pied. Au début, il était fort. Ces jours-ci, il s'abandonne. Je l'entends parler seul le soir dans sa chambre. Il ne va plus à l'usine depuis trois jours. Il est arrêté pour syndrome anxio-dépressif. Lui qui répétait que la déprime, c'est pour ceux qui ont le temps de penser. Son argument ultime et implacable : dans les pays pauvres, la dépression est un luxe. Depuis que Maman n'est plus là, il va consulter une fois par semaine au centre médical. Son psychiatre le bourre de médicaments pour le soulager. Avant cela, Papa n'avait jamais avalé autre chose que du Doliprane. Il déambule dans l'appartement, allume le four mais ne met rien dedans, regarde les jeux à la télévision. Ça lui prend de rire devant l'écran. Puis il retombe dans son mutisme, l'oeil vitreux, le geste lourd. Depuis deux soirs, je lui apporte un plateau au lit. J'ai déplacé le poste de télévision dans sa chambre. Il avale machinalement ce que je lui prépare. Je me donne du mal. Tout semble avoir le même goût.

Je suis retournée dans le grand bâtiment blanc où Maman est morte. Je n'ai pas pleuré. La boule dans le ventre ne m'a pas parue plus brûlante. Ça ne change rien. Dans quelques semaines, ce sera son anniversaire. Je ne redoute pas ce jour. Les photos, les dates symboliques, les lieux, les souvenirs, je les encaisse. Je n'invente rien. Je fais comme tous ceux qui ont perdu un proche au terme d'une longue maladie. Je me tourne vers la vie tant bien que mal. Je me dis qu'elle aurait souffert si on l'avait prolongée. Qu'elle n'a pas eu mal à la fin. Qu'elle voulait partir. Qu'elle continue à vivre dans mon cœur. Seules les odeurs peuvent me faire craquer. J'ai demandé à Papa d'acheter une autre lessive. J'ai jeté le pot de crème Nivéa.

Le chirurgien avait deux heures de retard. J'ai lu trois ELLE, un VOGUE en anglais, et un magazine sur le tricot. Il n'y avait plus que moi dans la salle d'attente. Au moment où je me dirigeais vers le présentoir pour me finir avec une brochure médicale, j'ai entendu mon nom. La secrétaire m'a fait signe d'entrer dans la salle de consultation. Le chirurgien avaient les yeux rivés sur son écran. Sans me regarder, il a fait un geste qui voulait dire *Asseyez-vous*. J'ai attendu plusieurs minutes avant qu'il daigne soulever le nez. J'avais un peu la trouille qu'il m'engueule. A cause de la maladie de Maman, j'ai annulé trois rendez-vous de contrôle post-op. Je ne l'avais pas vu depuis plus deux mois. Il m'a fixée.

Vos cheveux ont poussés.

Merci mais je ne viens pas pour un relooking. J'ai déposé mes fringues sur le cintre. Je suis montée sur la balance. Il a eu un petit mouvement de recul. Je me suis allongée sur la table d'auscultation. Il m'a pincée l'intérieur du bras. Il m'a palpée. Le ventre, les cuisses, le cou. Il m'a laissée me geler en culotte sur la table pour consulter son ordinateur. J'ai serré les dents. Après deux heures d'attente, un accueil glacial, le mec allait checker ses mails en pleine consultation. Après plusieurs minutes, il est revenu vers moi. Il m'a demandé de contracter mes abdominaux. Il m'a foutu un coup de poing dans le bide. Bon, pas fort, mais ça m'a un peu surprise quand même. Il a chopé ma jambe gauche et m'a demandé de contracter le mollet. Il a tâté la protubérance. Je me suis retournée sur le ventre en soupirant un peu. Il a palpé mes fesses et l'intérieur des cuisses.

Ptôse mineure presque imperceptible.

Putain, Georges, je me caillais à moitié à poil et il parlait tout seul! Comme si j'étais pas là!

Il faut que j'écoute votre cœur. Il a déployé son machin tout froid qui lui pendait au cou. Les embouts dans les oreilles, il bougeait la tête de bas en haut, les yeux fermés genre il kiffe le son.

C'est régulier. Rien à signaler.

Mais à qui tu parles là ? J'me croyais dans le Truman Show! Je suis là! T'es un chirurgien, pas médecin légiste! Je suis pas un macchabée!

Une fois rhabillée, assise devant lui, j'avais hâte de me tirer. Il faisait une drôle de tête. J'ai tout envisagé pendant ces secondes qui m'ont paru trois siècles. L'anneau avait bougé. Mon estomac avait morflé pendant l'opération. Il avait oublié un truc dans mon bide.

*Vos parents ne vous posent pas de question ?* 

J'ai informé le Docteur Machin que ma mère était morte à l'étage en dessous. Il a baissé les yeux sans rien dire.

*Votre père n'est pas inquiet ?* 

Aucune envie de faire étalage de l'état de Papa. J'ai demandé la raison pour laquelle il pourrait s'inquiéter. Il a jeté un coup d'oeil à son dossier histoire de remettre mon prénom.

Je peux vous appeler Tania?

Appelle-moi Jean-Pierre si tu veux mais laisse moi rentrer chez moi, j'ai un dîner à préparer pour mon père !

Nous nous sommes revus une seule fois après l'opération. Ce n'est pas le protocole habituel. Mais je comprends au vu des circonstances. Le décès de votre maman a-t-il changé votre comportement alimentaire ?

Cette question m'a parue un non-sens. J'ai répondu que c'était la pose de l'anneau qui l'avait modifié par la contrainte. C'était le but non ? Evidemment, j'ai perdu quelques kilos depuis que je n'ai plus

de mère. Perdre l'être que l'on aime le plus au monde ne donne pas forcément envie de se taper des gueleutons.

- ≅ Vous êtes-vous évanouie récemment ?
- ≅ Pas vraiment. C'est vrai que lorsque je me lève trop vite je vois des étoiles, mes jambes flanchent un peu, mais rien de plus.
- $\simeq$  C'est la tension.

Il a lâché son crayon et m'a fixée. C'est devenu gênant.

- ≅ Sur une échelle de 1 à 10, quelle note donnez vous à votre état général, à votre forme physique ?
- **≅** 8.
- ≅ Toujours sur la même échelle, quelle note attribuez vous à votre appétit ?

J'ai un peu menti.

- **≅** 7.
- ≅ Vous continuez à vomir ? Vous vous faites vomir ?
- ≅ Non, quelle idée bizarre!
- ≅ Cette perte de poids représente-t-elle pour vous quelque-chose de galvanisant ? Rêvez-vous d'être maigre ? Vous fixez-vous des objectifs de poids ?
  - ≅ Je n'ai même plus de pèse-personne à la maison!
  - ≅ Vous portez des vêtements bien trop grands pour vous.

Fatiguée de cet interrogatoire, je lui ai tout balancé. Mon père ne travaille plus. Je n'ai pas beaucoup de vêtements et pas un billet pour en acheter d'autres. Je me sens bien dans CES vêtements là. Maman me les a ajustés avant de mourrir. Les quitter, ce serait comme l'abandonner. J'ai craqué Georges. J'ai pris ma tête entre mes mains et j'ai pleuré. J'ai réalisé que je n'existais plus. J'étais en train de disparaître sous des vêtements cinq fois trop grands. Sous le souvenir de ma mère.

Le déluge passé, le chirurgien m'a demandé si une seule fois depuis l'opération, je m'étais regardée nue dans une glace. J'ai répondu que non. Nous n'avons qu'un tout petit bout de miroir dans la salle de bain.

≅ Vous voulez bien venir avec moi Tania ? J'ai quelque-chose à vous montrer.

Je l'ai suivi dans les couloirs, un dédale de marches, des corridors, puis un ascenseur. J'ai senti une odeur de chlore, une chaleur humide, tropicale, de plus en plus pesante sur les poumons. Je me suis retrouvée avec lui dans une sorte de club de gym, de mini-thalasso avec piscine, vélos d'appartement et un tas d'autres équipements. Le docteur a ouvert un placard. Il en a sorti un maillot de bain une pièce, un truc hideux aussi gris qu'un épisode de Derrick.

- ≅ Vous voulez me faire nager? Un test d'effort c'est ça?
- ≅ Allez enfiler ça dans le vestiaire. Deuxième porte à gauche.

Pressée de rentrer, je pensais à Papa qui devait crever la dalle. Je me suis exécutée sans broncher. Les vestiaires sentaient l'eau de javel. J'ai ouvert une cabine au hasard, posé mes fringues et mon sac sur le banc, enfilé le maillot.

Le docteur m'attendait les pieds dans l'eau, en tee-shirt, le pantalon relevé. Il avait accroché sa blouse blanche sur le guidon d'un vélo. De dos, en civil, il n'était plus médecin. Je me suis souvenue qu'il avait un nom. Ravi Guptar. Je me suis assise à côté de lui. Il faisait presque nuit. Je lui ai demandé où l'on se trouvait.

- ≅ En salle de rééducation fonctionnelle.
- ≅ Pourquoi?
- ≅ Sais tu ce qu'est le déni Tania?
- ≅ Vaguement. C'est le fait de refuser de voir la réalité non ?
- ≅ Oui, c'est un peu ça. Tu as perdu ta maman. As-tu l'impression d'être dans une forme de déni?

- ≅ Plutôt dans une forme de lutte. J'essaie de continuer à vivre, d'éviter les situations qui me font craquer. J'ai beaucoup pleuré. J'ai assez pleuré.
- ≅ Donc, tu es d'accord avec moi. Tu n'es pas dans ce cas ce figure, dans un déni lié au deuil ?
- ≅ Je ne crois pas. Je suis consciente que ma mère est sous la terre et que je ne la reverrai jamais.
- ≅ Comment perçois-tu ton nouveau corps?
- ≅ Comment ça?
- ≅ Sa réalité matérielle Tania. Que ressens-tu quand tu le touches ?
- ≅ Je n'ai pas de nouveau corps. Mes vêtements sont trop grands, c'est tout. Je les garde. Et puis je ne me touche pas.
- ≅ Mon métier consiste à poser des dispositifs pour permettre à des organismes de continuer à fonctionner. Jusqu'à aujourd'hui, j'étais moi-même dans une forme de déni. Un déni de l'humain. Je sauvais des aortes, des artères, des articulations, bref, toute partie anatomique menacée par l'obésité. Je ne sauvais pas des humains.

Le Docteur a marqué un silence, traçant des ronds dans l'eau avec son pied gauche.

≅ Je suis né en Inde Tania. J'ai étudié comme un damné pour venir faire médecine en France. J'ai travaillé jour et nuit. Je me suis éloigné de tout, de moi-même en premier lieu. Seul mon ambition comptait. Jusqu'à aujourd'hui. La misère d'où je viens m'a dégoûté des gros. De ceux qui se gavent alors que là-bas... Enfin, ce n'est pas vraiment le sujet. Parlons de toi plutôt. Tu dois savoir que, depuis que je pose des anneaux, tu es la seule patiente à ne m'avoir posé aucune question sur les statistiques de réussite, sur la réaction de la peau après la perte de poids. Je l'ai noté dans ton dossier que j'ai consulté tout à l'heure pendant que tu m'attendais sur la table. Tu es la seule à ne pas espérer de cette opération le début d'une nouvelle vie. Tu veux vivre. C'est tout. Comme les gens là-bas, dans mon pays. Le décès de ta maman a certainement encore accentué cette distance à la matière. Nous avons cela en commun. Tu fuis l'humain. Mais tu n'échapperas jamais à ta condition. Il faut que tu intègres ton corps comme ta réalité. Il faut que tu le regardes. De face, de profil, de dos. Il faut que tu le touches. Il faut faire exploser cette écran qui galvaude ta perception. Ton corps ne doit pas seulement te servir à te déplacer, à te lever, t'asseoir ou à parler. Ton corps et ton esprit sont liés. J'ai réalisé grâce à toi, jeune fille sortie de nulle-part, que mes mains ne servaient pas seulement à opérer des organes. J'ai réalisé que je ne me souvenais plus de toi lorsque tu t'es assise devant moi. J'ai réalisé qu'un robot ferait aussi bien que moi. Il n'aurait pas plus de considération pour les patients. Lève-toi. Suis-moi.

Le Docteur Guptar a allumé la lumière des vestiaires. Il a ouvert une cabine, celle où mes fringues gisaient en tas. Je n'avais pas remarqué le miroir en pieds. Il n'y avait que lui, moi et la matière. Nos pieds bien collés au sol. Le Docteur s'est placé derrière moi, comme dans les émissions de relooking. Il m'a demandé de décrire ce que je voyais dans la glace. Je me sentais ridicule dans ce maillot. J'ai commencé par dire que j'étais une fille. Que j'étais grande. J'ai décris la couleur de mes cheveux, leur longueur, leur texture, mon teint plutôt foncé, mes yeux bleus, mon cou, les tendons saillants qui partaient de mes épaules, mes bras minces et longs, ma montre trop large, ma taille soulignée par les lignes du maillot de bain, mes cuisses libérées de la graisse, mes genoux plus fins que mes cuisses, mes mollets ronds, mes chevilles resserrées et la marque crantée laissée par mes chaussettes. Je me regardais pour la première fois depuis la maladie de Maman. Le Docteur a posé sa main sur mon épaule. J'ai senti sa chaleur me traverser, me faire fondre. J'ai reculée doucement en le fixant dans le miroir. Il est grand. Sa peau est foncée, ses cheveux d'un noir éclatant, ses yeux insondables. J'ai senti mon dos contre son torse. Ma tête a basculé en arrière. Il a respiré mes cheveux. Je me suis retournée brusquement. Je suis sortie de la cabine en courant. Dans la pénombre, j'ai trébuché sur des appareils. Je me suis cogné le petit orteil. J'ai failli glisser. J'ai fait voltiger le maillot de bain. J'ai tâtonné jusqu'aux marches de la piscine. Je me suis glissée dans l'eau

chaude. J'ai touché mes seins, mon sexe. L'eau caressait ma peau. Sous l'eau, j'ai effleuré mon visage, mon nez, ma bouche, mon cou. Sous mes doigts, je reconnaissais les traits de Maman. Je suis remontée à la surface. Plongée dans le noir, seuls les bruits de chariots raisonnaient dans les étages. J'ai senti le docteur derrière moi. Une expiration sans fin, comme s'il luttait contre luimême. Il a pris mes seins dans ses mains. Je me suis cambrée. J'ai frotté mon cul contre son sexe dur. J'ai enfermé sa bite entre mes cuisses. Je me suis concentrée sur ce morceau de chair droit et plein. Ravi a massé mon cou, mes épaules, mes bras. Pas comme un chirurgien, pas d'une main télécommandée par la science, avec douceur, poésie et humanité. Sur le rebord de la piscine, mon portable a vibré. Je me suis retournée. J'ai vu le visage du docteur apparaître et disparaître au gré de la lumière bleutée. La téléphone a cessé. Nous étions à nouveau plongés dans l'obscurité. Il a prononcé le mot déontologie en reculant. Je me suis agrippée à ses épaules. J'ai noué mes jambes autour de sa taille.

- Je suis musclée. Je ne lâcherai pas. Nous allons traverser l'hôpital comme une maman singe avec son bébé. Vous serez ridicule.

Il a inspiré profondément et expiré par le nez. Comme une reddition, sa main a cherché ma bouche. Il y a glissé un doigt. Une phalange après l'autre, je l'ai aspiré, léché, sucé. Il a attrapé mon visage avec son autre main. J'ai senti sa bouche contre la mienne. Le goût du chlore, l'eau qui ruisselait de mes cheveux. Un baiser d'abord doux. Nos bouches faisaient connaissance. Je n'avais jamais embrassé. Il a aspiré ma lèvre inférieure, léché mes dents. Je me suis laissée faire. Il m'a libérée de son étreinte, m'a soulevée, une fesse dans chaque main pour me déposer sur les marches. Il est resté debout devant moi, immergé jusqu'à la taille. Je sentais sa chaleur, des gouttes roulaient le long de son dos. J'ai collé ma joue contre son torse. Je l'ai enlacé. Il m'a caressé le cou. J'ai senti son autre main parcourir l'arrondi de mon épaule, frôler mon sein, descendre le long de mon ventre. J'avais peur. Du bout des doigts, il a caressé le haut de mon sexe, formé des cercles de plus en plus rapprochés jusqu'à atteindre l'épicentre. Il s'y est attardé plusieurs minutes. J'ai d'abord enfoncé mes ongles dans son dos, puis je me suis abandonnée. Il semblait apaisé, prêt à prolonger cette caresse jusqu'à l'aube. Après quelques secondes, quelques minutes, je ne sais plus bien, il a glissé un doigt dans mon vagin. Puis deux. Il s'est penché vers la gauche, a allumé un minuscule spot qui a éclairé l'eau, suffisamment pour que je distingue son visage magnifié par les reflets.

≅ Regarde Tania.

J'ai baissé les yeux. Sa main allait et venait entre mes cuisses. Son sexe était dur, tendu, perçant la surface.

≅ Je peux goûter Docteur Guptar? Je ne sais pas comment faire.

Il a posé ses mains sur mes joues, délicatement. Il a guidé ma bouche vers le bout de son sexe. Je l'ai léché comme une glace. Il ne demandait rien de plus. J'ai essayer d'aller plus loin, de l'aspirer en entier. J'ai toussé. Il m'a repoussée. Quelque-chose s'est passé en lui. Peut-être a-t-il réalisé qu'il se faisait lécher par une patiente de quinze ans, vierge, venant de perdre sa mère ? Le Docteur Guptar est sorti de la piscine comme un évadé. Il s'est essuyé avec le papier du lave main, a enfilé ses fringues et sa blouse. Il a allumé la lumière en partant. Sans rien dire. Sans se retourner. Sans même me faire promettre de n'en parler à personne.

Quand je suis rentrée, Papa dormait sur le canapé, des raviolis en conserve entamés sur la table. La cuillère trempait dans la boîte. Une bouteille de whisky ED gisait par terre. J'ai fait le tour de la pièce. Je suis allée dans sa chambre. Les somnifères n'avaient pas bougé. Depuis quelques jours, je me mets à les compter régulièrement. Papa avait son portable à la main. Je le lui ai pris, doucement, pour ne pas le réveiller. Je suis rentrée à 22h30 d'un rendez-vous chez un médecin programmé à 18 heures et censé durer une demi-heure. Trois heures de retard. Mon père ne m'a appelée qu'une seule fois !Il y a un an de ça, il aurait appelé l'hôpital, la police et le FBI.

Ce que le Docteur Guptar m'a dit, je ne l'oublierai pas.

# Le bilan de cette journée :

- ≅ Je suis retournée là où ma mère est morte
- ≅ Je ne présente aucun symptôme de déni quant à la mort de Maman
- ≅ Je ne me suis pas rendue compte à quel point j'avais maigri
- ≅ J'ai compris pourquoi on me dévisage au lycée
- ≅ Je me suis baignée à poil dans une piscine pour vieux
- ≅ Je suis amoureuse du Docteur Guptar
- ≅ J'ai peur de ce nouveau corps
- ≤ J'ai peur que ce visage pixelisé qui me ressemble, qui ne signifiait rien pour moi, devienne tout
- ≅ J'ai peur de devenir comme les autres
- ≅ Jo m'a manqué

### Le 15 mars 2007.

# Cher Georges,

Je tousse. Je mouche. Je ne peux plus parler. J'ai la gorge en feu. Le médecin est venu à la maison. Je n'irai pas au collège jusqu'aux vacances. Je prends ça du bon côté. Trois semaines de glande au total. Laurent, le fils de Brigitte m'envoie les cours par email. Tous les soirs, je m'y colle. Je passe rapidement sur les maths. Je bosse le reste, histoire de ne pas être larguée à la rentrée. Papa traîne toute la journée en pyjama. Il pue le clodo aviné. Il continue à prendre ses médicaments que je pose à côté de son verre d'eau sur le plateau du soir. J'ai fait quelques progrès notables en cuisine. Maman me manque, elle aurait été de bon conseil pour m'éviter les erreurs de débutantes comme faire revenir l'ail trop fort, envoyer un texto pendant que l'on prépare une béchamel, trop saler un plat. A défaut de ses conseils, je me contente des forums de cuisinières sur le net.

Je suis un peu inquiète pour Jo. J'espère qu'il ne se sent pas seul le midi et pendant les pauses. Il m'envoie dix textos par jour. Des bruits courent sur moi. Selon certains, je me drogue. Pour d'autres, je suis devenue anorexique. D'autres encore imaginent que j'ai subi une lipossucion de la tête aux pieds, un lifting du corps ou de mystérieux rayons lasers. Selon Jo, ces spéculations farfelues viennent surtout des filles. Elles ont trop lu les magazines people dans les salles d'attente! Je me fous pas mal des rumeurs notredamesques. Même si je me transformais en Cameron Diaz, je resterais le ténia. J'espère seulement que la bande des débiles m'aura un peu oubliée, que leurs instincts de prédation ne se réveilleront pas à la rentrée. J'ai dit à Laurent que Maman était morte. Une forme de reconnaissance pour son aide. Il a le droit de savoir. Lui non plus ne dira rien.

Je n'ai aucun nouvelle du Docteur Guptar. Jo passe ce soir. J'ai prévenu Papa qui s'en moque. Il a prévu de regarder l'enquête d'une vieille peau anglaise à la télé, Miss Marple.

Sibylle a déposé Jo vers 19 heures. Elle a laissé deux gros sacs poubelles dans l'entrée, m'a serrée dans ses bras. Jo avait la permission de 23 heures. On s'est retrouvé comme deux tartes dans l'entrée avec ces deux sacs poubelles. Jo en a tiré un en direction de ma chambre. Je l'ai suivi avec le deuxième.

- $\simeq$  C'est quoi?
- ≅ Va nous faire décongeler un truc Tane. Laisse moi vingt minutes avec les sacs poubelle.

J'ai frappé à la porte de Papa. Je lui ai dit que son plateau était presque prêt. Je n'attendais aucune réponse. J'ai refermé la porte. Je l'ai laissé profiter du générique de la Roue de la Fortune. J'ai sorti le plateau rangé entre la cuisinière et le lave-vaisselle. Il est blanc, avec des petites vaches rigolotes. J'ai versé le reste de soupe au potiron dans une casserole. J'ai sorti un yaourt déjà sucré et un morceau de tarte aux pommes. Les pommes sont maison, la pâte vient de chez ED. J'ai quand même fait le fond de tarte moi-même selon la recette de Maman. Une brique de crème longue

conservation, un œuf, un peu de sucre et deux bonnes pincées de cannelle. La soupe frémissait. J'ai tout déposé sur le plateau avec un grand verre d'eau. Dans le couvercle d'un pot de confiture, les trois cachets de Papa. Cuillère, serviette, sel, poivre, une tranche de pain de mie. Je connais tout ça par cœur maintenant. J'ai installé la petite table pliante, comme celle des hôtels pour les petits déjeuners. Je l'ai commandée chez un grossiste pour le secteur hôtelier. J'ai dû pleurnicher en expliquant mon cas pour qu'il accepte de n'en vendre qu'une à la fois. Je ne regrette pas d'avoir surfé sur la corde de la sensibilité. Cette tablette est très stable pour poser un plateau. La hauteur est réglable. Papa ne renverse plus rien. La machine à laver tourne beaucoup moins. Sans même jeter un coup d'oeil au plateau, Papa a commencé à grignoter le pain. Je l'ai regardé une minute. J'ai tenté une petite blague sur les enquêtes de la vieille british. Il n'a pas réagi.

- ≅ Je repasserai chercher le plateau plus tard. Bonne nuit Papa.
- ≅ Plus tard, c'est ça.

Je suis restée quelques minutes debout devant la fenêtre de la cuisine. Il faisait nuit. J'allais fermer les volets. J'ai vu Maman qui me regardait. J'ai souri à mon reflet.

J'ai collé l'oreille contre la porte de ma chambre. Les premières notes de Ring of Fire de Johnny Cash. Le petit jeu des devinettes recommençait. En passant cette porte, j'ai laissé la réalité derrière moi. La mort de Maman, la dépression de Papa et le souvenir de Ravi Guptar.

Jo pinçait les lèvres pour contrôler ses zygomatiques. Ma chambre ressemblait à un showroom de la capitale. Des vêtements partout. Je suis restée comme une idiote devant le spectacle. Des cintres partout, accrochés à la fenêtre, aux poignées de placards, au dos de la chaise, aux clous plantés dans les murs, vestiges des anciens locataires. Des pulls pliés, rangés par couleur sur mon lit. Des rubans ivoires enroulés autour de ma lampe de chevet, des petits nœuds scotchés aux quatre coins de mon bureau. Au sol, un chemin improvisé en papier doré, comme aux avant-premières de cinéma. Sur certains cintres, Jo avait composé des tenues complètes. Comme sur les mannequins dans les vitrines. Un gilet bleu pétrole, un tee-shirt en coton noir, un pantalon moulant noir rehaussé d'une ceinture assortie au gilet. Au sol, une paire des ces bottes fourrées australiennes que toutes les filles branchées portent en ce moment. Sur la porte, recouvrant le poster de Janis, pendue au porte manteau, une robe parme. Elle paraissait si douce. Je n'ai pas osé la toucher. Au sol, près de la porte, des bottes en cuir, comme celles des cavaliers mais plus brillantes, plus ajustées. Je me suis assise sur le lit. J'ai osé passer ma main sur les pulls. Je n'ai jamais rien touché de si doux. Violets, verts, beiges, rouges. Il y en avait une dizaine au moins. Cols en V, cols cheminée, cols roulés. Manches longues, manches courtes, boutonnés sur le côté, uniformes ou à motifs. Un parfum de vanille flottait dans l'air. Sous l'oreiller, un morceau de papier dépassait. J'ai tiré, un emballage doré en forme de gros bonbon. Je savais ce qu'il contenait. Le benjamin des survêtements, le petit 38. Même marque, même modèle, même odeur d'usine.

Jo m'a demandé de sélectionner les vêtements qui ne me plaisaient pas. J'ai fait le tour de mon showroom privé. J'ai mis de côté le rouge et le jaune. Maman m'a toujours dit que ces couleurs ne s'accordaient pas avec mon teint. Surtout l'hiver. Instinctivement, j'ai exclu un tee-shirt beige foncé qui faisait ton sur ton avec ma peau. De loin, on aurait pu croire que je ne portais rien. J'ai gardé tous les vêtements noirs. Le noir va à tout le monde. Toute femme le sait. Même moi le ténia qui n'a jamais ouvert un magazine de mode excepté le catalogue La Redoute.

Jo a soigneusement replié ce qui ne me convenait pas. Il a placé ce tas dans un sac devant la porte. L'effet de surprise passé, j'ai posé LES questions.

- C'est pour moi?
- Absolument.
- D'où ça vient?
- De Pologne
- De Pologne? Ils sont pauvres!

- Pas tous.
- Je ne connais personne en Pologne.
- Moi si Tane. J'ai de la famille là-bas.
- De la famille...riche?
- Disons généreuse. Pas riche.
- C'est de la contre-façon?
- Non, tout est en règle.
- Parfois, la contre-façon est très bien faite!
- Ce n'en est pas je te dis. Tu n'as pas besoin de savoir d'où ça vient. C'est tombé du camion voilà tout
- Ça ne me suffit pas comme explication. Ces vêtements sentent le parfum. Ils ont été portés. Les femmes à qui ils appartiennent en ont pris soin. Y a qu'à voir les cols des pulls, les revers des pantalons, les semelles des chaussures. Tout est impeccablement entretenu.
- C'est inutile mais je vais t'expliquer puisque tu insistes. Ma famille polonaise n'est pas riche. Ma tante est domestique depuis plus de vingt ans chez un haut fonctionnaire à Varsovie, un dénommé Chlebowski. Elle a tissé des liens forts avec sa patronne, Dorota, l'épouse du fonctionnaire. Ma tante lui apporte un soutien moral bien plus important que le ménage, la cuisine et tous les services qu'une bonne peut rendre. Dorata est devenue peu à peu transparente aux yeux de son mari. Elle vient d'un milieu modeste. Si elle divorçait, elle n'aurait plus aucune vie sociale. Toute la ville lui tournerait le dos. Elle a été très belle. Depuis le jour de ses cinquante ans, malgré le bon sens paysan de ma tante qui tente de la raisonner, le quotidien de Dorota est dédié à un seul combat : remonter le temps. Les armes à sa disposition : botox, liftings, prothèses mammaires, vêtements à la mode, crèmes farfelues et j'en passe. Elle sait certainement que ce combat est perdu d'avance. Elle a découvert récemment que son mari avait une liaison. Par hasard, dans un café, deux copines parlaient d'une certaine Bianca. Apparemment, cette fille se tapait son patron depuis plusieurs mois. Le mythe de la secrétaire sous le bureau les faisait glousser. Dorota s'en amusait aussi. Son corps s'est tendu lorsqu'une des filles a évoqué le Ministère de l'Intérieur. Son cœur a explosé en mille morceaux lorsqu'elle a entendu le prénom de son mari. Je vais te la faire courte Tane. On va pas passer la soirée à palabrer sur les malheurs de la patronne de ma tante. Dorota a décidé de se taire. Symboliquement, elle a voulu se débarrasser de quelques affaires, faire le vide dans ses placards. Un peu comme quand une femme veut changer de tête. Elle voulait certainement renouveler sa garde robe et faire cracher un peu de pognon à son mari. Un matin, ma tante a retrouvé un mot posé sur trois énormes cartons.

« Chère Fusia, je vais m'absenter quelques temps chez ma sœur. J'ai fait un petit ménage dans mes penderies. Ces vêtements ne me plaisent plus. Je vous les donne. Faites-en ce que vous voulez. Faites-en profiter votre famille ou qui bon vous semble. J'ai confiance en votre jugement. Amitiés. Dorota »

Ma tante, vieille fille rondouillette, s'est trouvée embarassée. Elle a pris quelques vêtements au hasard, autant qu'elle pouvait en porter et les a déposés devant l'église du coin. Elle a appelé sa nièce, ma mère, comme elle le fait une ou deux fois par an. Elles ont parlé de choses et d'autres, mélangeant le français et le polonais. Pendant la conversation, Fusia a trébuché sur un carton. Elle a expliqué à ma mère pourquoi sa petite chambre de bonne était subitement devenue un dépôt de vêtements. Ma mère a immédiatement pensé à toi. Elle lui a raconté ton histoire. Fusia a été émue. Ma mère lui a transféré un peu d'argent pour les frais d'envoi. Fin de l'histoire. Nous avons reçu ces vêtements donnés de bon cœur par Madame Dorota Chlebowski, une riche polonaise baffouée. Tu m'a fait dépenser beaucoup de salive pour pas grand-chose. Tu es contente ? Tu pensais que j'étais de mèche avec la mafia polonaise ?

J'avais les larmes aux yeux. Jamais je n'aurais pu me payer ne serait-ce que la manche d'un de ces pulls. Jo m'a aidée à ranger ma nouvelle garde robe polonaise. Il a emporté avec lui le survêtement

pour mercredi prochain. Afin que le rituel reste le même, que je le trouve impécablement plié sous sons oreiller. Il était presque 23 heures, Sibylle l'attendait en bas.

Papa dormait, le plateau posé à côté de lui. Il n'avait pas terminé sa soupe et renversé le fond de son verre d'eau sur la télécommande. Je l'ai séchée avec une serviette et posée sur le radiateur en espérant que les circuits ne soient pas morts. J'ai emporté le plateau à la cuisine, replié la petite table. Je suis allée me coucher en essayant de ne pas penser.

#### Le 18 février 2007.

# Cher Georges,

C'est officiellement les vacances pour tout le monde. Je fais de gros efforts en maths. Mon cerveau se mobilise à fond pour résoudre des équations qui ne me serviront jamais. En français, la prof nous a demandé de lire un texte. Le récit du supplice de Damiens. Ce jeune homme était le saute-ruisseau de quelques membres du Parlement en conflit avec Louis XV. Influençable, Damiens tenta d'assassiner le roi avec une petite lame qui ne laissa qu'une plaie sans gravité. Louis XV, pourtant enclin à la clémence, accepta le jugement du Parlement qui, par une sentence sévère, se dédouana de cette tentative de régicide. Damiens passa sa dernière nuit entravé sur un lit de fer pour éviter qu'il ne se suicide. Le lendemain, avant de se rendre sur la place de la grève, des brodequins lui brisèrent les os des pieds, des lambeaux de chair lui furent arrachés. Sa main tenait encore le couteau incriminé. Elle fut brûlée au feu de souffre. Damiens fut le dernier accusé officiellement écartelé sous l'Ancien Régime. Les bourreaux, inexpérimentés, enivrés pour supporter le spectacle, guidaient deux chevaux récalcitrants. Deux heures et quart de supplice. La légende veut que Damiens n'ait succombé qu'au moment de l'arrachement du dernier membre. Un bras. Ses restes furent brûlés, sa maison rasée, sa famille bannie du royaume. Quant à Louis XV, certains affirment qu'il aurait beaucoup pleuré ce jour là. Il n'a dans tous les cas pas assisté à l'exécution.

Georges, je m'interroge sur la portée pédagogique de ce récit. Le style n'a rien d'extraordinaire, l'auteur est inconnu au bataillon, les détails donnent envie de gerber. J'imagine qu'il faut se réjouir d'être né après les Lumières, dans un Etat de droit.

Ce soir, je me sens vide. Papa s'en va peu à peu vers un ailleurs que j'espère plus doux. Il ne se lave plus. J'aère sa chambre dès qu'il se traîne vers le salon. Le psychiatre vient à domicile. Il a augmenté les antidépresseurs et baissé les anxiolytiques. Je ne lui pose pas de question. Les seules qui me brûlent les lèvres n'appellent aucune réponse. Quand mon père refera-t-il surface ? Quel jour ? A quelle heure ?

Les vêtements de Dorota Chlebowski n'ont pas bougé d'un millimètre. Je conserve sur ma peau mes frusques reprisées et mon allure bizarre. J'ai reçu quelques textos de Jo. Il est à Paris avec Sibylle. Il a pris de belles photos, me les montrera samedi. Le Docteur Guptar occupe mes pensées. Ses cheveux noirs, sa peau caramel, ses yeux sombres, son nez fin, à peine busqué. Je me repasse le film en boucle. La salle d'attente, l'auscultation, nos confidences, le miroir, le premier contact dans la cabine, les étreintes dans la piscine. Jamais je ne me lasserai de cette pellicule que je déroule seule dans ma chambre, sur mon lit, en position foetale. Quand je tape son nom sur Google, je ne trouve que des Ravi Guptar qui ne sont pas MON Ravi Guptar. Rien de précis sur le chirurgien du CHU de Dijon. Seulement ses coordonnées à l'hôpital. Pas même une thèse, une étude, un article dans une revue médicale. Si je trouvais le moindre texte pensé par lui, même si c'est du chinois, je le lirais et le relirais jusqu'à le connaître par cœur.

Je n'ai pas besoin de sentir Jo, de le toucher. Je n'en ai pas envie. Il a une part de mystère intellectuellement stimulante. Ravi est un être à part entière, nous ne formons pas un tout comme Jo et moi. J'ai physiquement envie de lui. Une onde brûlante part de mon bas-ventre quand je pense à

ses doigts. Je fonds, je suis humide, c'est presque douloureux. J'ai envie de revoir Ravi Guptar. A en crever.

### Le 19 mars 2007.

# Cher Georges,

Si je jouais dans le remake porno d'un James Bond, le titre ne ferait pas un pli : L'espionne qui avait le feu au cul.

J'en peux plus Georges. A force de penser à Ravi, il s'évapore en abstraction. Comme une fumée de cigarette. J'oublie peu à peu ses traits. Je me suis sentie avec lui les pieds ancrés dans la réalité. Je me suis sentie humaine, fragile, timide, entreprenante, désirable puis abandonnée. J'ai découvert que la vie n'est pas qu'une construction de l'esprit mais une réalité concrète. Des sensations, des corps, du sang, de l'humidité, des pulsations, des soupirs, de l'attraction, du refoulement, de la souffrance. Maman est partie sans que sa vie ne lui ai jamais véritablement appartenue. Elle a été une bonne mère, une bonne épouse, une bonne employée. Elle s'est toujours satisfaite de tout. Je pense qu'elle a été globalement heureuse. Mais elle n'a jamais connu l'exaltation. C'est flagrant sur les photos. Toujours un peu ailleurs, les yeux tournés vers un autre monde sans y tendre vraiment. Je ne veux pas attendre la mort sous perfusion de rêves.

Hier soir, je me suis souvenue d'un détail. Durant les deux heures d'attente à l'hôpital, j'ai lu tout ce que la petite table comptait de magazines, brochures et informations sur le fonctionnement du service. Un prospectus a glissé d'une vieille revue de cuisine. Je l'ai parcouru rapidement. C'était un flyer noir aux motifs Bollywood. Une publicité pour un restau indo-pakistanais dont j'ai oublié le nom mais pas le slogan. *Un véritable dépaysement au cœur de Dijon*. J'ai sorti sur Google la liste de tous les restaurants indiens du centre. Cinq en tout. J'ai éliminé les deux premiers qui ne faisaient pas mention du Pakistan. J'ai noté les trois autres. Sur un site, une sorte de registre des entreprises, j'ai entré le nom du premier restaurant. Le site m'a sorti une fiche avec le capital social, l'année de création et tout un tas de chiffres. J'ai trouvé en bas de page le nom du propriétaire. Première déception. J'ai entré le nom du deuxième restaurant sur ma liste. Re-échec. J'ai entré le troisième, ma dernière chance. Bingo! Gloussement de satisfaction suivi d'un *Putain c'est cool!* M'est apparu l sésame : Ankur Guptar, propriétaire.

J'ai inspiré à fond. Mon atout : la jeunesse et l'innocence de ma voix. J'ai écrit un petit blabla sur un bout de papier histoire de ne pas me déballonner. Mon intonation devait donner l'impression que je savais exactement où je tombais. J'ai composé le numéro de téléphone de L'Etoile du Kashmir . Un homme a décroché. Fort accent indien. Je ne m'y attendais pas. J'ai récité mon texte

- Bonjour Monsieur, je suis la secrétaire intérimaire du Docteur Guptar. Je vous prie de m'excuser si je vous dérange. Il se trouve que sa secrétaire permanente a oublié de me donner son numéro personnel.
- Aucun problème Mademoiselle, je vais vous donner numéro du cousin.
- Je l'ai fait répéter trois fois pour ne pas risquer de me gourer à cause de l'accent. Comme je le sentais très patient et pas trop débordé. J'ai tenté un truc.
- Monsieur, j'ai également une circulaire à envoyer au domicile du Docteur Guptar. Serait-il possible d'avoir son adresse postale ?
- C'était pas crédible une seconde. J'étais censée le voir tous les jours.
- Ok, pas de problème Mademoiselle. Mon cousin il habite au dessus du restaurant, c'est 23 rue Berbisev.
- Là, je me suis senti pousser des ailes. S'il me grillait, je m'en foutais, j'avais déjà ce qu'il me fallait. J'ai tenté la mort subite. Quitte ou double.
- Ah, mais je connais votre restaurant! C'est délicieux! C'est l'épouse de Monsieur Guptar qui est

en cuisine non?

- Non! Non! C'est épouse à moi! Mon cousin il a pas l'épouse. Il travaille.... On travaille tous beaucoup dans la famille.
- Oh pardon Monsieur!
- C'est pas grave, c'est drôle.
- Merci pour ces renseignements, c'est mon premier jour et je ne m'y retrouve pas dans l'ordinateur.
- Bon courage Mademoiselle! Il faut travailler, c'est dans la vie! Bientôt vous venez au restaurant alors?
- Oui avec plaisir, merci encore! A bientôt!

J'ai raccroché. J'avais oublié de mettre mon portable en mode masqué. Mata Hari, c'est pas pour demain. Encore un détail à vérifier.

La (vraie) secrétaire de Ravi Guptar a décroché après dix minutes de Vivaldi.

- ≅ Secrétariat de chirurgie bonjour.
- ≅ Bonjour Madame. Je suis une patiente du Docteur Guptar. Serait-il possible de lui laisser un message ?
- ≅ Oui, mais il ne l'aura que jeudi. Il est en récupération aujourd'hui et demain. Je peux connaître votre nom et prendre votre message ?

Bam. J'ai raccroché. Cette fois-ci, j'étais bien en mode masqué. Ni vue ni connue.

Bonne soirée Georges. Je vais apporter son plateau à Papa. Au menu, osso-buco mijoté plusieurs heures dans la cocotte. C'est la recette la plus élaborée que je tente depuis la mort de Maman. La viande était emballée dans le congèle, petit cadeau de Sibylle.

### Le 20 mars 2007.

Georges,

Souhaite moi bonne chance mon vieux!

Je vais aller sonner chez le Docteur Guptar en début d'après-midi. Il est chirurgien. Il n'a peut-être même pas la nationalité française. Je suis mineure et qui plus est, sa patiente. Il risque de tout perdre et de me prendre pour une folle maniaque. J'essaie de ne pas trop penser. Après tout, c'est lui qui a commencé en m'emmenant dans une sorte de baisodrôme équatorial déguisé en local de rééducation pour viocs.

Je me suis levée tôt. J'ai posé deux tartines et du café dans un thermos à côté du lit de Papa. Il dormait profondément. Je lui ai laissé un petit mot dans l'hypothèse peu probable où il réaliserait mon absence. J'avais tout mon temps. Un chirurgien qui travaille 72 heures par semaine profite de ses jours de récup pour dormir. Enfin, je l'espère.

A neuf heures précises, les portes automatiques du Géant Casino se sont écartées sur mon passage. Je tenais dans ma main une liste pensée et repensée depuis la veille au soir. Mes courses étaient largement préméditées.

- ≅ Crème dépilatoire et bandes de cire froide
- ≅ Gommage corporel à gros grain
- ≅ Lait hydratant qui sent bon
- ≅ Vernis à ongles transparent
- ≅ Soin pour les cheveux
- ≅ Fond de teint léger, Khôl, mascara, blush beige, brillant à lèvre neutre

Cette liste résulte d'une investigation poussée dans le domaine de la beauté. J'ai passé une partie de

la nuit à visionner des tutoriels de maquillage sur You Tube. La mode est au « nude make up ». Traduction : une heure de maquillage pour paraître le moins maquillée possible. Le concept m'échappe un peu mais l'idée de ne pas transformer mon visage en masque de cire me plaît bien.

Chez Géant, tout a fonctionné comme sur des roulettes jusqu'à ce que je ne m'attaque au maquillage. Le chef du rayon beauté doit avoir zappé la tendance « nude ». Du vert canard, du rose irisé, des vernis fluos, des palettes de couleurs qui piquent les yeux. A la caisse, j'ai réglé le kit épilation/peau douce/cheveux soyeux. Pour le maquillage, il me fallait des atistes, pas des peintres en bâtiment. J'ai attrapé un bus pour le centre ville. Avenue de la Liberté, Les Galeries Lafayette symbolisent le temple de la consommation dans sa dimension bourgeoise. Avec Maman, on y flânait de temps en temps. Flâner est le mot exact. On n'a jamais rien acheté. Dans cette galerie de quatre étages, si t'as moins de cinquante euros à dépenser, le seul truc que tu peux t'acheter, c'est un croissant. Dans l'espace parfumerie, chaque présentoir est dédié à une marque. Dior, Chanel, Guerlain... J'ai aperçu une vendeuse, de dos. Le ridicule ne tuant pas, je me préparais à lui demander s'il existait une gamme de maquillage discount. Je ne savais pas trop comment l'accoster. Je me suis contentée d'un « Mademoiselle, je m'excuse, j'ai besoin d'un renseignement ». La vendeuse a planqué un mouchoir dans sa poche et s'est retournée. Elle avait les yeux rouges, le visage bouffi de larmes. J'ai risqué un Tout va bien ? Je ne m'attendais pas à ce qu'elle me réponde. Je commençais à tourner les talons, un peu gênée.

Ma mère est morte il y a une semaine. Je viens de mettre en rayon son parfum. Je savais qu'il ne fallait pas mais j'ai ouvert le flacon. J'ai senti son odeur. Elle est morte d'un coup, comme ça. On l'a retrouvée inanimée dans le salon.

C'est sorti tout seule, j'ai soufflé *Meskina*. Réflexe de banlieue, manifestation de compassion que l'on peut traduire par la pauvre. Ce simple mot a illuminé le regard mouillé de la vendeuse. J'ai lu son prénom sur son badge : Kenza.

- ≅ Comment tu t'appelles miss ? Tu viens d'où ?
- ≅ Tania. Tour Magellan à Chenôve. Et toi?
- ≅ Fontaines-Douches.

A partir de cet instant, nous étions deux sœurs des quartiers contre le reste du monde. Kenza a séché ses larmes. Entre galériennes, on s'aide. Je lui ai expliqué ce que je cherchais : la marque à l'origine du *nude*.

- Nude, c'est une mode, pas une marque. Toutes les marques ont plus ou moins du nude dans leur gamme. Viens ma sœur.

Je l'ai suivie vers un présentoir. Les emballages étaient noirs, moins sophistiqués, moins baroques que les autres marques. Avec son accent de banlieue, banni ici, elle m'a tout expliqué. Ça devait lui faire du bien de pas avoir à faire à des croulantes poudrées qui exigent des vendeuses first class. Kenza a vérifié que sa chef ne traînait pas dans le secteur.

Eles mascaras, c'est de l'arnaque. Ils ont tous la même composition. Tu vois les pubs où les meufs mythonnent, genre mes cils font trois mètres de long avec ce mascara révolutionnaire? Mon cul! Tu payes la marque, l'emballage, et la meuf avec. Y a que la brosse qui compte. Tiens, prend celui-ci. Il est vachement bien et pas cher. Pour le khôl, même chose. J'suis rebeu donc bien placée pour en parler. J'me le fais moi-même. J'en ai pas à te filer là. Mais j'achète la poudre sur le marché des Grésilles. Prends celui-là. Par contre sœur, fais gaffe aux petites crottes noirs aux coins des yeux. Les mecs kiffent pas trop. Sur ta liste, y a marqué gloss. Laisse tomber, y a du vent aujourd'hui, tes cheveux vont coller, tu vas galérer. Et puis t'as une grosse bouche, ça va faire pute. Pour le fond de teint, t'inquiète, j'te passe des échantillons à la caisse. Mais discretos hein! Tu dis pas merci! T'en auras pour un bon mois. J'vais te dire un truc. Pas beaucoup de meufs te le diront. Moi j'suis pas jalouse. La jalousie c'est pas bon, ça rend malheureux. Mon avis c'est que t'as besoin de rien. A la limite, du khôl parce que t'as les yeux aussi bleus que la mer au pays. T'es vachement belle. Mais bon, tu fais ta vie. Maintenant, viens. Tu vas pétave du parfum.

Je l'ai suivie à reculons. J'avais jamais volé.

Y en a un qui sent bon sa race. Le flacon d'essai est à moitié vide. Ça fera pas sonner les portes. Kenza s'est mise devant moi pour me cacher. Vas-y, magne, prend le flacon et fous le dans ton sac. Tu vas voir, c'est Champs Elysées. Tu te rappelles, la pub avec la bonasse là, Sophie Marceau? Bref, on s'en fout. Ça sent bon et ça donne pas envie de gerber.

Naturellement, à la caisse, Kenza a repris son accent formaté. Elle m'a appelée *Mademoiselle*. J'ai réglé le maquillage avec un chèque de Papa.

- ≅ Quelques échantillons Mademoiselle ?
- ≅ Volontiers.

Elle s'est penchée vers moi en me donnant le sac.

≅ J'tai mis mon 06 sur le ticket. Si tu bouillaves, tu me tiens au courant soeurette. Merci Mademoiselle, bonne journée à vous. À bientôt.

Dans le bus, j'ai envoyé un texto à Kenza. « Moi aussi j'ai perdu ma mère en début d'année. Cancer du sein. Grâce à toi, je ne ressemblerai pas à une pute de l'Est. Une question : comment tu t'habillerais pour aller sonner à la porte d'un mec qui ne t'attend pas, qui est ton médecin, pas vraiment le genre à se mettre la déontologie derrière l'oreille même si on a déjà fait quelques trucs ? Merci encore. Tania. »

Dix minutes plus tard, réponse de Kenza : « Faut éviter de lui faire peur. Faut pas qu'il pense aux risques qu'il prend avec toi, mais plutôt à la chance qu'il a qu'une bombe comme toi frappe à sa porte. Sobriété. Met en valeur tes yeux. Touche pas à ta bouche. Habille toi en noir et ne porte aucun bijou. Si vous avez déjà fait des trucs, la déontologie.... Mouais .... Merci de m'avoir changé les idées et débâillonnée. Je suis désolée pour ta Maman . Je te laisse, une vieille en vison attend que je lui déballe tous les rouges à lèvres pour n'en acheter aucun! KZ »

Avant de commencer le chantier, j'ai lu tous les modes d'emploi. J'ai commencé par la crème dépilatoire qui m'a démangé les jambes pendant cinq longues minutes. J'ai raclé la crème sous la douche avec le petit machin en plastique fluo fourni dans la boîte. J'ai frotté mes coudes, mes genoux et mes pieds avec le gommage. Je me suis lavée avec le gel douche à la fleur d'oranger, celui de Jo. Premier hic, le masque pour les cheveux doit poser pendant dix minutes. Je m'en suis tartinée la tignasse jusqu'aux pointes. J'ai poireauté assise dans la douche en inspectant mes jambes lisses. J'appréhendais un peu l'épilation de ma petite chatte. Sur les forums, les brunes sont catégoriques. Se raser la chatte, c'est un crime contre l'érotisme et le début d'un cercle vicieux qui finit par l'élevage d'un hérisson entre les jambes. M'arracher la toison ne m'était jamais venu à l'idée. Sur les forums, beaucoup de posts parlent du ticket de métro. Problème. Pas de métro à Dijon. Je n'ai donc aucun repère. Dans le doute, j'ai pris la décision de tout enlever. Je ne rentrerai pas dans les détails, le traumatisme est encore frais. J'ai eu un mal de chien. J'ai commencé par le derrière, une balade de santé. Plus je remontais vers le sommet du pubis, plus je regrettais cette décision. Je n'avais plus le choix. Je n'allais pas arborer une chatte assymétrique. J'ai pleuré ma race lorsque à la dernière bande. Le résultat est bizarre. Petit fruit fendu, doré, lisse et pulpeux, comme quand j'étais petite. J'ai touché en m'imaginant à la place d'un homme. C'était chaud, doux, accueillant. La séance manucure a été nettement moins traumatisante. J'ai appliqué un vernis transparent sur mes ongles prélablement limés. Ca au moins, ca fait pas mal. Je me suis hydratée de la tête au pieds. Prête pour m'habiller.

J'ai relu le texto de Kenza pour ne pas tout foutre en l'air à cause d'une faute de goût. J'ai attrapé un gilet noir en cachemire, un tee-shirt moulant noir avec le dessin d'un tigre (pourquoi pas), un legging noir, des chaussettes fines et la paire de bottes en cuir. Ça faisait beaucoup de noir mais

c'était élégant. Je faisais presque dix-huit ans. J'ai déposé ces vêtements sur mon lit. Au moment d'enlever ma serviette de bain, j'ai réalisé qu'aucun de mes sous-vêtements n'était à ma taille. C'est ce qui arrive quand on passe en quelques mois du 46 au 38 sans s'en apercevoir. Quand on découvre sa réalité devant un miroirà travers les yeux d'un indien. Je n'avais plus le temps d'aller chercher un nouvel ensemble chez Casino. Même un truc en coton blanc avec des coeurs aurait fait l'affaire, pourvu qu'il soit à ma taille. J'étais dans la merde. Frapper à la porte du Docteur Guptar est une chose, ne pas porter de culotte en est une autre. J'ai ouvert le tiroir où Jo avait rangé un petit sac en satin venant de Dorota. J'ai l'ai vidé sur le lit. Sous un tas de collants, bas, chaussettes en nylon, j'ai trouvé une culotte et un soutien-gorge assortis. Taille 38! Dorota, tu es magique! Ils étaient rouges donc un peu provocants mais je n'avais plus le choix. C'était ça ou mes hamacs de grosse vache. Je disposais d'une demi-heure chrono pour me maquiller afin de ne pas avoir l'air pas maquillé. J'ai déchiré l'échantillon de fond de teint Yves-Saint-Laurent. Kenza est vraiment une pro. Le produit a fondu sous mes doigts sans me plâtrer le visage, un parfait ton sur ton avec effet peau de pêche. J'ai répété dans ma tête les gestes du tutoriel vidéo. J'ai plissé un œil devant la minuscule glace de la salle de bain et passé deux allers-retours de khôl au ras des cils en essayant de ne pas me crever un oeil. Le résultat me plaisait bien. Kenza avait raison, le maquillage des yeux n'est qu'une question de contraste. Pour les yeux clairs, du noir ou du brun. Touche finale, le mascara. Trop facile! Je n'ai plus rien touché. J'ai laissé ma bouche tranquille. J'ai lâché mes cheveux qui avaient drôlement poussé. Treize-heures quarante cinq. J'ai jeté un coup d'oeil à Papa. Le plateau du petit déjeuner était vide. Il dormait. J'ai retiré le petit mot de ce matin pour le remplacer par un autre. J'ai fermé la porte de l'appartement. Je suis partie à la conquête de mon étoile du Kashmir.

# Georges,

Je suis rentrée. Papa regarde une série à la télé. J'ai posé sur la table du salon le courrier des quinze derniers jours. J'espère qu'il va sortir la tête de l'eau. Je ne peux pas payer les factures à sa place.

Je vais te raconter précisément ce qui s'est passé cet après-midi.

J'ai frappé à la porte du Docteur Guptar. Lorsqu'il a ouvert, j'ai bafouillé quelque-chose. Je ne savais plus m'exprimer dans ma langue maternelle. Il a souri.

- ≅ Vous n'êtes pas un peu jeune pour faire de l'intérim?
- J'ai senti mes joues me brûler jusqu'aux oreilles. Une subite envie de me glisser entre le paillasson et la moquette.
  - ≅ Entrez boire un café que je consulte au moins votre CV de secrétaire médicale.

Cette petite phrase ironique a désamorcé mon envie de respirer du gaz. L'appartement de Ravi Guptar ne ressemble pas vraiment à celui d'un chirurgien. Le papier date de la guerre. De cent ans je précise. Au sol, un vieux parquet donne un style vintage pas dégeulasse. Sur le canapé, un bazar de coussins, couvertures, livres de médecine et magazines de sport. Malgré un petit bordel localisé, c'est assez clean pour un mec seul.

- ≅ Je ne suis pas souvent ici. J'y dors quand je ne travaille pas. Avec des boules quiès à cause du bruit en bas, le restau de mon cousin. Au bout du couloir il y a une chambre. Et si tu as besoin, une salle de bain avec toilettes.
  - Romantique. C'est un chirurgien, il trifouille l'intérieur des gens. Les besoins naturels doivent lui sembler... naturels ! Il aurait pu attendre que je demande au moins.
- ≅ Ça ne vous dérange pas Docteur, que je sois là?
- ≅ Disons que ce n'est pas sérieux. Mais j'ai ma part de responsabilité. J'étais... Comment dire... dans un état second lorsque j'ai constaté le décalage entre ma propre perception de mon métier et les enjeux humains qu'il soulève. Ce gouffre que l'on partage m'a poussé dans mes retranchements. J'ai dérapé. Je crois que j'ai eu envie de nous sauver tous les deux du

- détachement total, de la déshumanisation.
- ≅ Comment je dois vous appeler, ici, dans votre salon?
- ≅ Ravi ça ira. Ça n'aggravera pas ce que l'on a déjà fait.
- ≅ Qu'est-ce-que l'on a déjà fait ?
- ≅ Tu le sais bien. On a franchi la limite de l'intimité tolérable entre un médecin et sa patiente.
- ≅ C'est pour ça que vous m'avez laissée seule dans la piscine ?Pour une question morale ?
- ≅ Pour une question déontologique.
- ≅ Je ne vous crois pas. Les histoires de déontologie, c'est bon pour les psys. Parce que d'entrée, la relation est biaisée. On confie à son psy ce que l'on ne dit à personne d'autre. Un chirurgien c'est différent. Vous m'avez seulement opérée. Comme vous l'avez dit, un robot aurait pu le faire.
- ≅ J'ai dit cela dans un contexte bien précis.
- ≥ Vous l'avez dit. La vraie raison, c'est que je suis jeune. C'est votre conscience d'homme qui vous pose un problème, qui vous a fait fuir. Quand vous avez vu mon visage de quinze ans, ma maladresse, mon inexpérience.... Enfin vous voyez...Ça vous a fait prendre vos jambes à votre cou. Votre conscience professionnelle n'a rien à voir là-dedans.
- ≅ Quinze ans Tania.
- ≅ La majorité sexuelle est à seize ans en France.
- ≅ Justement!
- ≅ Vous vous sentez pédophile?
- ≅ Je n'avais même pensé à ça! Merci de me souffler l'idée. Quand on te voit de loin, tu es une femme. Grande, formée. Mais ton visage, ta spontanéité, ta maladresse comme tu dis, toutes cela t'appartient encore. Garde le précieusement.
- ≅ Donc me prostitue pendant six mois histoire d'acquérir le savoir-faire et puis on se revoit ?
- ≅ Tu n'as pas le droit d'être drôle. Je suis hors la loi. Je n'ai pas encore la nationalité française. Si ton père apprend ça, s'il porte plainte, s'il me dénonce, je retourne en Inde.
- $\simeq$  C'est si terrible que ça l'Inde?
- ≥ Non. Mais j'ai commencé quelque-chose ici en France. Quand j'aurais perfectionné ma technique, élargi mes compétences, je pourrai retourner dans mon pays. J'aurai alors la possibilité de postuler dans les meilleurs hôpitaux.
- ≅ Vous comptez retourner en Inde ? Vous voulez vous marier là-bas ?
- ≅ Je ne pense pas au mariage. Je ne m'intéresse pas aux femmes.
- ≅ En effet, dans la piscine vous aviez tout d'un homo!
- ≅ Arrête avec l'ironie. Un coup de folie. Voilà tout.
- ≅ Si vous m'aviez soulevée dans la cabine, écarté les jambes et prise debout sur une pulsion, la théorie du coup de folie tiendrait la route. Mais là, vous avez eu plus d'une heure pour réaliser. Nous avons parlé. Vous m'avez tendu un maillot de bain. Vous aviez envie de moi.
- ≅ Tu te trompes. Je n'avais aucune idée derrière la tête. Pas de cet ordre en tous cas. Je voulais juste que tu te regardes dans un miroir. Malheureusement, je me suis regardé aussi. Je nous ai regardé.
- ≅ Vous n'étiez pas obligé de rester avec moi dans la cabine.
- ≅ ....
- ≅ Quinze ans mais pas débile. N'est-ce-pas Ravi?
- $\cong$  C'est impossible. IMPOSSIBLE! Tu es mineure!
- ≃ Combien prend un mineur pour avoir violé un majeur ? Je veux dire, combien d'années de prison ?
- ≅ Tu m'énerves petite peste! Et où as tu trouvé ces vêtements? Tu m'as dit que tu n'avais rien acheté depuis l'opération?
- ≅ C'est une longue histoire. Je répète ma question. Quelle peine pour le viol d'un majeur par

une mineure?

- ≅ Aucune peine. Une femme ne peut pas forcer un homme!
- $\cong$  On parie?

Je suis fatiguée, tout se mélange. Je te raconterai la suite demain.

### Le 21 Mars 2007.

Je ne l'ai pas fait. Je n'ai pas couché avec Ravi Guptar. Dans son lit, alors qu'il me caressait, j'ai réalisé que je me perdais. J'ai eu cette vision du poisson qui prend l'aspect de la roche en guettant sa proie. J'étais déguisée en femme. Je m'apprêtais à bouffer Ravi Guptar. Je n'échapperai jamais à ma condition. Malgré ce nouveau corps, celui d'une autre, je reste le ténia, la grosse vache qui panse ses plaies. Mon ailleurs, c'est Jo. Dans la piscine, quand j'ai senti ce sexe dressé entre mes cuisses, la lutte intérieure de Ravi pour ne pas céder, pour ne pas violer son serment, j'ai vu de ce que la beauté peut produire de plus abjecte. A l'intérieur, je ne veux pas changer. Je ne veux pas de ce pouvoir sur les autres, le même qui m'a tant fait souffrir. J'ai abandonné Ravi sans explication. Ses raisons étaient plus valables que les miennes. Il risque sa carrière, sa vie, son avenir. Je ne risque rien. Dans le bus, j'ai pensé à Jo. Je n'ai pas culpabilisé. Pas plus qu'en sortant de la piscine. J'étais légère, soulagée de ne pas être passée de l'autre côté. Comme quand, après une batterie d'examens, un médecin t'annonces que tu n'es pas malade. Jo est le seul à s'être intéressé à moi quand j'étais grosse. Le seul qui ne me juge pas. Le seul qui reste auprès de moi peu importe mon indice de masse corporelle. Le seul qui m'ait donné le goût du sport. Non pas pour me faire mincir, pour m'aligner aux standards, mais pour me permettre de vivre. Coucher avec le Docteur Guptar n'aurait rien changé. Dans ma tête, je suis toujours la grosse que l'on humilie à loisir. Séduire ne me permettra pas d'oublier. J'aurai toujours l'impression de me glisser dans les habits d'une autre.

Ce matin, j'ai reçu un texto de Ravi : Merci .

Maintenant, j'enfile MES vêtements. J'attends Jo. Les moches. Les flasques. Et je m'occupe de mon père.

## Le 24 mars 2007.

Mon petit Georges,

Je me sens de nouveau rassemblée. Jo est venu avec un DVD. Un film d'horreur où un mec, le pied enchaîné, se retrouve dans une salle de bain avec son portable et une scie à quelques centimètres de lui. Un autre mec en face de lui est dans la même galère. Dans un premier temps, ils tentent la solidarité. Ils se posent des questions sur leur vie, cherchent des recoupements, un point commun qui pourrait les avoir fait échouer dans cet enfer de pisse et de merde. Remonter la piste du fils de pute qui les a condamnés à ce huit clos. Le même qui les observe. À deux doigts de se laisser crever, celui qui a la scie reçoit un appel de sa famille. Il déchire sa veste et serre ce morceau de tissu entre ses dents. Il commence à scier au niveau de la cheville. Il entaille la peau. Découpe les tendons. Brise l'os. Libéré mais infirme, il promet à l'autre type de revenir avec du secours. Il rampe dans des couloirs sombres laissant derrière lui un sillon sanguinolant. Il aperçoit un tuyau brûlant, un truc rouillé qui fume. Le pauvre mec cautérise sa plaie contre ce machin. Ça doit sentir le barbecue. Il serre les dents encore plus fort. Le mec disparaît en rampant. On ne le revoit plus. Le petit gars resté seul dans la pièce tente d'attraper la scie, de tirer sur sa chaîne. Il n'y arrive pas. L'instinct de vie n'est pas assez fort. Il pourrira là.

Une vraie boucherie. Jo m'a dit que ce film à petit budget avait engendré des millions d'entrées. Comme quoi avec une vieille salle de bain crasseuse et une machine à outils, on peut faire fortune. J'avais un peu la trouille après ça. Jo a lancé un dessin animé en streaming. Ça m'a détendue.

Je lui ai parlé de Papa. Il ne savait pas quoi dire. Il n'a rien dit. Jo a seulement évoqué notre situation financière. Pour le moment, Papa touche son salaire. Ensuite, c'est l'inconnu. Il n'a pas encore l'âge pour la préretraite et dans son état actuel, retourner à l'usine reviendrait à offrir à son boss un motif de licenciement pour faute lourde. Il est incapable de se lever le matin, mange de moins en moins. La seule solution serait qu'il soit arrêté pour longue maladie et soigné vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Jo a remarqué le tas de vêtements noirs près de mon lit. Il m'a demandé si les habits de Dorota me plaisaient. Je lui ai dit oui. J'en avais même essayé quelques-uns. Il a aussi repéré le sac des Galeries Lafayette. Je n'ai pas tout à fait menti. *Une copine de Maman travaille là-bas, elle m'a donné tout un tas d'échantillons*. Jo a voulu que je me maquille, pour voir. Je me suis enfermée dans la salle de bain. J'ai recommencé le petit manège de l'autre fois, fond de teint, khôl, mascara. Quand il m'a vue, il est resté silencieux. *Je ressemble à une voiture volée c'est ça*? Jo m'a simplement répondu que je devrais toujours me balader comme ça dorénavant. *Le beau est fait pour être vu*. Un compliment à la Jo. D'autres auraient dit : *Tu déchires. T'es trop belle*. Ça te va trop bien. Jo a choisi de me complimenter à travers l'oeil d'un autre, derrière une sorte de vérité universelle, évitant tout jugement de valeur l'engageant individuellement. J'ai l'habitude.

Il m'a montré les photos de son séjour à Paris. Dont une que j'ai gardée. Un cliché pris sous la Tour Eiffel. Le terminus de mon voyage intérieur, la première fois que j'ai couru dans le parc. Je ne lui en ai pas véritablement parlé. Après tout, j'ai peut-être vu une image semblable dans mon enfance, dans les livres scolaires ou à la télévision. À cause d'une hypoglycémie, d'une tachycardie, ou tout autre phénomène physiologique pouvant altérer la conscience d'une grosse qui fait du sport pour la première fois, je suis peut-être partie dans des souvenirs inconscients.

Jo est resté dormir sur le canapé du salon. J'ai préparé un plat de pâtes aux lardons pour Papa. Quand j'ai déposé le plateau, il écoutait une chanson. *Le Sud* de Léo Ferré. Ma gorge s'est serrée. Ca faisait bien longtemps que cette mélodie n'avait plus raisonnée.

Ça fait bien longtemps que Maman n'a pas appelé Papa pour lui demander d'acheter le pain.

#### Le 25 mars 2007.

## Georgino,

Je me suis réveillée vers huit heures. J'ai trouvé Jo sur le canapé en train de pianoter sur son ordi. Je lui ai servi du thé, du pain de mie avec du miel et un yaourt nature. Je n'avais pas faim. Je me suis couchée la veille avec une idée en tête. Forcer Papa à se laver. L'appartement commence à sentir mauvais. J'ai beau faire brûler de l'encens et aérer, rien n'y fait. Jo a spontanément proposé de m'aider.

J'ai pris le prétexte de changer les draps pour faire lever Papa. Il est resté dans l'entrée de l'appartement, hagard, tandis que je remplissais le tambour de la machine à laver. *Tu vas voir comme tu vas te sentir mieux. Tu te rappelles comme Maman aimait les draps propres, repassés, comme dans l'hôtel en Italie*? Papa m'a regardée fixement. Il a acquiescé. Il s'est mis à parler sans s'arrêter. Une vraie pipelette. Ça faisait plus d'un mois qu'il n'avait pas prononcé plus de cinq mots à la suite. Il m'a parlé de la lune de miel en Toscane, leur seul et unique voyage. Les collines, les petits villages perchés, le vin, la lumière du matin. Maman et Papa aimaient se lever très tôt là-bas, pour apprécier la campagne déserte et la rosée fraîche. Maman n'a jamais été plus belle. La lumière toscane, dorée et chaleureuse, la sublimait. La beauté était partout. Mais rien d'aussi saisissant que le visage de ma mère. Les italiens se retournaient sur son passage, faisant peu de cas du *francese* qui

la tenait par le bras. J'ai tiré Papa par la main. Nous avons avancé doucement vers la salle de bain. J'ai appelé Jo. Papa, tu veux bien que Jo t'aide à prendre ta douche? Maman aurait trouvé ça plutôt drôle! Tu seras bien parfumé. Tu sentiras aussi bon qu'un milanais!

J'ai donné à Jo un pyjama propre. J'ai fermé la porte.

Je suis restée pour écouter. Jo racontait à Papa l'histoire de l'unification italienne, le rôle de Garibaldi, l'exil du roi. Puis, la discussion a tourné au manuel de cuisine. Chaque province a conservé une culture culinaire. Un peu comme en France. Ici, on ne connaît que les spaghettis bolognaises, les lasagnes et les pizzas. J'ai entendu la douche couler. Entre deux anecdotes, Papa revenait sans cesse au visage de Maman magnifié par le lever de soleil toscan. Jo lui a rappelé de ne pas oublier les cheveux. La bouteille bleue Monsieur Mercier. Allez-y, frottez! Asseyez vous sur le bac à douche. Vous ne paierez pas plus cher. Rincez bien sinon ça va coller.

Je suis partie m'asseoir sur le canapé. Jo m'a rejoint. Le temps passait. Une image a traversé mon esprit. Mon père, se vidant de son sang. Je n'avais jamais pensé à cacher les lames de rasoir dans le placard de la salle de bain. L'eau coulait toujours. C'était long, angoissant. Puis plus un bruit. La douche s'est arrêtée. Papa est venu s'asseoir à côté de nous. Il a demandé à Jo s'il était possible de voir la Toscane. Jo a compris avant moi. Il a tapé quelques mots clés sur Google. Papa a précisé : De l'italien. Je n'ai pas besoin de comprendre.

Une image de carte postale s'est affichée sur le lecteur multimédia. La lumière ocre, les collines dorées, comme un désert infini. Une maison massive entourée de cyprès dominait un vignoble en pente. Jo a cliqué sur *play*. Papa nous a quittés dès cet instant. Je me suis reprochée de l'avoir amadoué avec cette histoire de Toscane. L'impression de le tirer vers le bas. Le reportage a duré plus de deux heures. Papa est resté devant l'ordinateur un pied ici, l'autre à Florence. Il a admiré. Les paysages, les monuments, les rues pavées, une langue qu'il ne comprenait pas mais dont la mélodie le ramenait à Maman. Il souriait, imitait les grands gestes des italiens, riait quand ils riaient, répétait des mots : chianti, funghi, fromaggio, duomo....

J'ai fait signe à Jo de me suivre. Dans la chambre, j'ai pleuré. Je ne pouvais plus m'arrêter. Jo a attendu que je me calme. Il a écouté.

Mon père est devenu fou. Il se crée un monde de plus en plus hermétique. Je ne peux plus y pénétrer sans utiliser une référence à ma mère. C'est mon seul accès. Plus je le fais, plus il s'enfonce dans la folie. Tu l'as vu devant le reportage? On aurait dit un débile! Un possédé! J'ai eu peur qu'il se foute en l'air dans la douche quand tu l'as laissé seul. Je n'ai plus aucune confiance en sa capacité à jauger le danger, à se nourrir, à vivre de nouveau parmi nous. Je n'existe même plus pour lui! On dit toujours que le pire est la mort d'un enfant. Je suis toujours là moi! Maman est morte, mais moi je suis là! J'existe encore putain! Je vais pas me déguiser en Maman jeune, je vais pas construire autour de lui une mascarade pour éviter qu'il ne crève de chagrin! Je peux pas changer le béton de la cité en colline toscane. Je peux pas... Je peux plus...

Sur le pas de la porte, j'ai remercié Jo pour la douche. Je lui ai demandé de prévenir Brigitte que je serai encore absente demain.

Quelques minutes plus tard, je lui ai envoyé un texto : Est ce que tu peux venir demain, vers 17 heures, pendant la visite du psychiatre ?

Réponse immédiate : Je serai là.

## Le 26 mars 2007.

#### Cher Georges,

La journée a été difficile. Rarement connu pire depuis la mort de Maman. Jo a sonné aux alentours de 16h30. Le psychiatre est arrivé vers 18 heures. Je lui ai parlé de Papa, ses absences, son refuge dans le passé, son désintérêt total. Il a voulu s'enfermer dans la chambre avec lui. Après une demi-

heure interminable, le psychiatre m'a proposé de m'asseoir sur le canapé. Jo était là. Silencieux mais présent.

L'état de votre père est inquiétant. Je ne vais pas tourner autour du pot. Il nécessite une prise en charge globale. Vous ne pouvez plus gérer seule cette situation. On doit l'hospitaliser. Dans un premier temps, il faut le retaper physiquement. Le réel n'a plus de prise matérielle sur lui. J'en conclu qu'une hospitalisation n'aggravera pas ses symptômes dépressifs. En revanche, les traitements, le fait de sortir de ce contexte où tout lui rappelle votre mère, peut le conduire vers un mieux. Parfois, l'hospitalisation suffit à redonner goût à la vie. Le fait de ne pas voir sa famille, le manque de loisirs, la routine qui lasse, l'austérité du décor, un voisin de chambre insupportable, toutes ces petites contrariétés suffisent parfois à réveiller l'instinct de vie chez des patients comme votre père, des personnes qui n'ont pas eu dans le passé de pathologie psychiatrique lourde. En revanche, cela signifie pour vous un chamboulement. Vous êtes mineure. Vous ne pouvez pas vivre seule.

Jo a spontanément proposé que je vienne chez lui, nos mères ayant été de très bonnes amies. Le psychiatre a trouvé cette solution provisoire acceptable avec l'accord signé de mon père. Ce n'est malheureusement pas un problème... Il signerait mon arrêt de mort tellement il est loin.

Papa va se remettre. Mon rêve secret serait qu'il rencontre une femme capable de le rendre heureux. Maman l'aurait voulu.

J'ai préparé le sac de Papa. Je n'y ai mis que quelques magazines, des barres chocolatées, un livre, une photo de moi, des mots croisés, son portable et son chargeur. Il a insisté pour emporter deux chemises, un jean, un pyjama, des chaussettes et quelques slips. J'ai également dû lui préparer une trousse de toilette ainsi qu'une paire de chaussures de ville dans un sac en plastique. Je n'ai pas osé lui dire qu'à l'hôpital, on reste en blouse toute la journée. Il pensait peut-être partir pour l'hôtel. Papa m'a demandé s'il allait manquer la Roue de la Fortune demain soir. J'ai répondu que non, il serait là-bas en milieu de matinée. Je lui ai rappelé qu'il s'agissait d'une hospitalisation, d'un séjour pour le soigner, le faire manger, pour reprendre son travail, notre vie à deux.

En milieu de matinée... Donc je ne verrai pas le téléachat. Ta mère m'a dit l'autre jour que Madame Chavier regardait cette émission tous les matins. Elle m'a dit que c'est une sacrée arnaque mais que sa patronne trouvait toujours quelque-chose à acheter!

Bonne nuit Georges. Papa part demain. Une ambulance vient le chercher à neuf heures. Je passerai la journée à faire un grand ménage, trier mes affaires pour les emporter chez Jo. Je reverrai bien assez tôt les Kevin, Patricia, Géraldine, Joris... J'aimerais oublier ces prénoms. Le plus important est qu'ils oublient le mien. Il y aura Jo. C'est tout ce qui compte. Je suis motivée pour faire un bon deuxième trimestre. Si j'habite chez Jo, si le génie est contagieux, je ferai grimper ma moyenne ! Je demanderai demain matin aux gars de l'ambulance les horaires de visite. J'ai cru comprendre que la thérapie consistait à éloigner Papa de son environnement actuel. J'espère échapper à cette stratégie.

# Le 28 mars 2007.

# Georges,

Papa est parti hier matin. Les ambulanciers l'ont porté sur une chaise jusqu'au camion. Je les ai suivis, son sac sous le bras. Je l'ai coincé sous le brancard. J'ai embrassé mon père. Il souriait. J'ai nettoyé l'appartement du sol au plafond. J'ai rangé la cuisine, jeté la nourriture périmée dans un sac poubelle. J'ai roulé le poster de Janis et rangé mon ordinateur dans un sac de sport. La salle de bain brillait après une heure de récurage hystérique. Les toilettes sentaient bon l'eau de javel. Je me suis attaquée à la chambre de Papa. J'ai mis ses draps à laver, excepté sa taie d'oreiller que j'ai glissée dans la poche extérieur de ma valise. Dans le tiroir de sa table de nuit, une photo de Maman. Un portrait en gros plan. Elle devait avoir à peine vingt ans. Devant le miroir au dessus de la

commode, j'ai placé la photo à côté de mon visage. Comme si je découvrais ma mère biologique au bout de quarante ans. Comme dans les reportages sur les enfants adoptés.

Je suis son sosie. Je le réalise seulement. Mon père m'a donné le bleu de ses yeux. Ma mère leur a donné cette expression de désespoir.

Je ne vois plus le sommet de mon crâne dans le miroir. J'ai dépassé le mètre soixante-quinze.

Choisir les vêtements à emporter m'a pris plus d'une heure. Incapable de trancher entre la nouvelle garde robe et l'ancienne, entre le passé présent et le présent futur. J'ai entassé un mélange des deux, dont les pièces les plus discrètes de Dorota (cinq pulls, deux pantalons droits et trois jeans). J'ai déposé sur la pile mes vêtements préférés : les chemisiers reprisés par Maman, mon tee-shirt de Blondie, celui de Bob Dylan, mon bonnet fétiche en laine beige, mon vieux pyjama gris. J'ai posé dans la valise le peignoir rose, toujours enfermé dans son sac, en captivité. Dans un autre sac, j'ai pris toutes les chaussures de Dorota, les sacs Hermès, Gucci, Prada pour Sibylle. Mes livres de cours bourrés ici et là, quelques DVD et toi Georges avec ta clé qui ne ferme rien.

Arrivée à l'arrêt de bus, j'ai réalisé que je n'avais pas pris le maquillage. Cette petite touche de féminité avait tellement plu à Jo. L'idée de me grimer m'amuse aussi. J'ai rebroussé chemin, chargée comme une mule. J'ai attrapé la petite trousse noire posée sur le lavabo. Je me suis mis une petite couche de mascara et du blush.

Lorsque j'ai passé la porte de l'appartement de Jo, je me suis sentie tomber à l'intérieur, une chute vertigineuse. Quitter le HLM, c'est abandonner Maman définitivement. Je sais, c'est purement symbolique. Maman est morte à l'hôpital. Nous n'avons prévenu personne, pas même Sibylle. Cet appartement devrait me donner un répit, m'épargner soixante-dix mètres carrés de souvenirs. Tout est nouveau ici. Nouveau donc étranger. C'est une autre mère qui gère la maison. Celle de Jo. Ça fait mal. Ça fait mal parce qu'il faut accepter. Je ne reverrai plus jamais ma mère. Elle est morte et enterrée. Je n'étais pas là pour lui tenir la main quand son cœur a cessé de battre. J'ai beau me répéter que c'est la vie. Qu'il y a toujours pire. Pourtant, certains moments, la tournure que prend mon existence ne m'inspire que chaos, douleur et ténèbre. J'ai accepté la mort de Maman comme l'internement de Papa. Dans l'abandon résigné. Comment combattre le cancer ? Comment chasser la folie d'un homme brisé ?

J'ai décidé de dormir dans la chambre de Jo. Dans le lit du haut. Ce lit à deux étages servira enfin à quelque-chose. Jo m'a fait de la place dans son armoire. Il a même rafistolé un petit meuble en formica pour caser mes chaussures, les anciennes et celles de Dorota. Nous avons rangé tout cela ensemble, en silence. J'ai laissé mes affaires de cours dans le sac de sport pour ne pas les confondre avec celles de Jo.

Je ne sens plus mes jambes Georges. Je vais dormir maintenant.

## Le 29 mars 2007.

Mon Georges,

Journée singulière, aux débuts surréalistes.

Quand j'ai ouvert les yeux ce matin, je ne savais plus ou j'étais. Pendant quelques secondes, j'ai vu le plafond si proche que je me suis crue enterrée vivante. J'ai repris mes esprits en entendant le débit de la douche, plus puissant que chez moi. La réalité m'a percutée comme une catapulte. Je suis chez Jo, ma mère est morte, mon père fait un séjour à la Chartreuse. Comme une maman, Jo a anticipé mon réveil brumeux. Dans la salle de bain, une pile de vêtements m'attendait. Un tee-shirt blanc, un gilet violet foncé, un legging gris perle. Jo avait posé le sac de sous-vêtements juste à côté. Choisir ma petite culotte n'était pas de son ressort. J'ai choisi la plus fine, pour éviter les marques sous le legging. Je me suis réchauffée sous la douche pendant un long moment. J'ai hésité à me maquiller.

J'ai repensé à Kenza pour la première fois. Ça m'a fait sourire. Son langage familier, sa franchise bienveillante. J'ai décidé d'appliquer ses conseils aujourd'hui et les jours suivants. C'est la seule fille qui ne m'ait jamais offert un début d'amitié. Fond de teint en minuscule quantité, khôl, mascara. Ces gestes de femme me paraissent de plus en plus routiniers. J'ai laissé mes cheveux en bataille. Je n'ai pas voulu les arranger. J'habite toujours la peau d'une grosse vache. Il est des conditionnements contre lesquels on ne peut rien. La volonté de rester discrète est enracinée en moi. L'imperfection me rassure.

Jo buvait un thé au lait dans la cuisine. Sibylle dormait encore. Elle rentre tard, surtout quand ses patrons invitent. Après les festivités, elle débarrasse la table, met les nappes et serviettes à laver, remplit le lave vaisselle et nettoie les reliquats, cendriers, verres à vin, miettes. Elle ramène souvent les restes. Ses patronnes n'aiment pas les plats réchauffés. Ce soir, si j'ai bien entendu, on mangera de la lotte!

Jo n'a fait aucun commentaire sur ma tenue, mon maquillage, mes efforts pour être jolie. Quand j'ai rempli ma tasse d'eau chaude, debout devant la bouilloire, j'ai vu dans le reflet de la fenêtre qu'il me regardait intensément. Une ride creusée entre ses sourcils.

- $\cong$  Tu es prête à y retourner?
- ≅ Où ça?
- ≅ Au Lycée?
- Ah! Oui. Peut-être. On verra. Ils m'ont un peu oubliée là-bas? S'ils savent que ma mère et morte et mon père interné, dans l'hypothèse où il subsiste en eux une niche d'humanité, il vont peut-être me laisser tranquille.
- $\cong$  J'en doute.
- ≅ Merci Jo pour ton soutien! Pourquoi tu dis ça d'ailleurs?
- ≅ Il est l'heure Tane. Si tu ne veux pas te faire remarquer, on a tout intérêt à partir maintenant.
- ≅ On débarrasse pas la table ?
- ≅ Pas le temps, je le ferai ce soir. Je sors à quatre heures.

Dans le bus, je me suis endormie contre la fenêtre. J'ai senti le poids d'une fatigue accumulée, comme si je me trimbalais avec une armure de cent kilos depuis ma naissance. Jo m'a réveillée pour descendre. Il a porté mon sac. On a pris le chemin de l'abattoir.

Quand je suis arrivée au lycée, tout s'est figé autour de moi. Les conversations ont cessé. Je sentais physiquement les regards dans mon dos. Comme un magnétisme brûlant. J'avais l'impression d'être la balle dans un match Nadal-Federer. Les filles m'observaient jusqu'à s'en tordre le coup. J'ai croisé par mégarde le regard de Kevin. Il a baissé les yeux. Dans le hall, je me suis sentie faible, vidée. Avec Jo, on s'est assis sur notre banc, celui près de la machine à cochonneries, bien planqué.

- Et voilà, fallait que je perde ma mère et que mon père soit chez les fous pour qu'on me foute un peu la paix! Comme quoi même les pires pourritures sont capables de compassion. Ou de pitié. Peu importe. Ces regards insistants sont comme une excuse collective disons, tacite?
- ≅ Personne ne sait pour tes parents. Laurent n'a rien dit.
- ≅ Alors pourquoi ils me regardent tous?

La sonnerie nous a interrompus. Jo est parti en direction des salles de TP.

Lorsque la prof de maths est entrée dans la salle, selon la tradition, la classe s'est levée. C'est la loi dans ce lycée privé de merde. Un symbole creux qui n'empêche personne de tailler les profs derrière leur dos. Au contraire, cette forme de soumission qu'ils appellent respect, incite à la fustigation. La prof m'a regardée avec insistance. J'ai soutenu son regard. Elle a fini pas me sourire. Si même les profs s'y mettent maintenant! Heureusement, elle n'a eu aucun mot pour moi. Je ne voulais surtout pas entendre un « *Bon retour parmi nous Tania* ». Je ne suis pas de retour parmi vous. Je n'ai jamais

été là. Je viens pour gagner ma croûte plus tard. La prof nous a donné plusieurs exercices à faire par groupes de deux. J'ai senti le coup venir. Personne pour être le binôme du ténia. Laurent est venu d'asseoir à côté de moi. On a commencé à lire l'intitulé de l'exercice. Laurent, pas mauvais en maths, a torché le truc en trois minutes.

- $\cong$  Tu as vu la photo de toi?
- ≅ Quelle photo?
- ≅ Celle sur le site. Elle circule sur tous les portables du bahut.
- ≅ Tu me fous les jetons là. J'ai jamais envoyé de photo. À personne . C'est quoi ce site ?
- ≅ Moov'in Dijon. Tu sais ce que c'est?
- $\cong$  Non.
- ≅ C'est une sorte de Facebook pour les sorteurs friqués. Le site organise des soirées gigantesques. Y a pas mal de gens du lycée qui ont des profils. J'suis allé voir. C'est que le gratin.
- ≅ J'ai pas de profil moi! Je suis pas le gratin!
- ≅ Je sais. Je t'ai cherchée. J'me suis créé un profil bidon. Chaque mois, il y a LA soirée, le gros truc sur invit' avec alcool à volonté. Il faut avoir une cote de popularité au-dessus d'un certain seuil. J'ai pas bien compris comment ils calculent ça. Les organisateurs de la soirée filtrent grâce aux profils, en fonction des photos. Chacun envoie sa motivation. Du genre pour le filles « J'ai envie de me faire le plus de mecs possible ».... Des trucs qui font monter la mayonnaise quoi, qui explosent leur cote auprès des mecs. Inversement, les filles votent pour les mecs qu'elles kiffent le plus. Apparemment, c'est payant, mais une fois à l'intérieur, tout est à volonté. Il paraît qu'il y a même de la cocaïne.
- $\cong$  *Ça m'explique pas la photo?*
- ≅ Le pire, c'est que ta photo est sur la page d'accueil. Une page publique. C'est la version numérisée du flyer.
- ≅ Quel flyer?
- ≅ Celui que les gens sélectionnés pour la soirée recevront sur leur portable avec un code barre. Il faut l'imprimer et le donner à l'entrée. Le videur le scanne, tu payes et tu entres comme ça.
- $\cong$  Ok, je comprends le principe du site. Mais pourquoi y a MA photo sur ce truc?
- ≅ Ça je sais pas Tania. Ce que je sais, c'est que tout le monde l'a vue et parle de toi. De ta .....transformation. Ça spécule à mort. Chaque pouf a sa théorie. Les mecs, j'crois qu'ils te kiffent. Ils vont pas plus loin. Ils essaient pas de comprendre. C'est vrai quand même t'as changé, c'est ouf!
- ≅ Avant j'étais une grosse vache. Je sais. On s'en fout. Tu sais pourquoi j'ai plus envie de manger?
- ≅ Ton père est hospitalisé. J'ai rien dit à personne. Question de respect.
- ≅ Et bien c'est ça LA seule théorie valable. Quand t'as 24 sur 24 une boule à l'estomac grosse comme une pastèque, t'as pas envie de manger.
- ≅ Pour la photo, tu comptes faire quoi?
- $\cong$  Où est ton portable?
- ≅ Dans mon sac mais il est déchargé.
- $\simeq$  T'as un chargeur?
- ≅ Je peux demander à ma mère, on a le même.
- ≅ Ok, cet après-midi, tu me montres la photo.
- ≅ Ok Tania. J'suis désolée de te l'apprendre comme ça. Je pensais que Jo t'en aurait parlé.
- ≅ Ça m'étonnerait fort que Jo connaisse ce site. Encore moins qu'il entende les bruits de couloirs.
- ≅ Toutes les conversations tournent autour de toi! Il est pas sourd!

- ≅ Tu ne le connais pas. Les murmures, les potins, c'est pas son truc. Jo n'est pas du même monde que nous.
- ≅ Ah ouais comme la chanson : Capitaine Flam tu n'es pas de notre galaxie mais tu as trav...
- ≅ Laurent et Tania si je vous dérange, vous pouvez continuer à pousser la chansonnette chez la Directrice ?
- ≅ Désolé Madame, j'expliquais un truc à Tania en chantant ... pour .... que ça soit plus ..... ludique!
- ≅ Les maths, c'est pas ludique. Au boulot. Les autres, taisez-vous, je ne veux pas voir un seul nez en l'air! Je ramasse dans dix minutes.

Au self, je me suis assise en face de Jo. Il y avait des frites au menu. Je m'en suis remplie une assiette façon pyramide. Ça désamorcera une éventuelle théorie de l'anorexie. Une de moins. Ça serait si simple de dire à tout le monde que j'ai perdu ma mère, que mon père est interné. Mais merde! Après tout, pourquoi soulager cette curiosité malsaine? Je n'espère rien d'eux. Aucune compassion, pas même de la pitié. Juste qu'ils me laissent tranquille. En paix. Plus de moqueries, plus d'humiliations, plus d'insultes. Pendant qu'ils me scrutent, me passent au scanner de la tête aux pieds, ils oublient au moins que je suis le ténia, leur victime préférée. Un matin, ils auront intégré mon nouveau corps. Je deviendrai enfin une élève lambda. En attendant, patience.

Je n'ai pas parlé à Jo de la photo. J'aimerais percer le mystère moi-même. Laurent m'a donné assez d'infos. Il existe un droit à l'image, je compte bien faire valoir cet argument pour remonter jusqu'au photographe. J'attends de voir le cliché pour commencer à m'énerver. Après tout, ce n'est peut-être pas moi!

Avec Jo, on a discuté comme les autres jours. Des cours, de mon père, du programme sportif qu'il m'a concocté, des derniers films sortis. Douillets dans notre petite bulle, les autres n'existaient plus. Jo a téléchargé un film sur la vie de Basquiat. Ça se passe à New York. Il m'a déjà montré quelques tableaux sur Internet. Je les trouve fantastiques.

Je suis partie en avance du réfectoire. J'ai expliqué à Jo que je devais voir quelque-chose avec Laurent. La classe d'anglais était encore vide. Laurent est arrivé quelques secondes après moi. Il a tapé le nom du site. J'ai vu la photo en plein écran. Je lui ai demandé de zoomer.

C'est bien moi sur ce cliché Georges. Je ne regarde pas l'objectif. La photo a été prise de trois quarts et coupée aux épaules. Ils ont fait un montage. Je suis sur fond noir. Mes yeux sont très bleus, peut-être la résolution de l'écran ou une retouche image. Le reste de mon visage n'a pas été modifié. En haut de la page, en lettres dorées SOIRÉE BAE, en dessous, une police plus petite: Bombes Anatomiques Exigées. Je porte les vêtements de Dorota. Je suis maquillée. Cette photo a été prise quand je me rendais chez Ravi Guptar. J'ignore où exactement. J'ai demandé à Laurent de zoomer le plus possible, de faire pivoter l'écran. En minuscules caractères, un copyright. Je l'ai noté sur un morceau de papier. On a entendu des pas dans le couloir. Laurent m'a transféré la photo puis a éteint son portable. Ils sont arrivés les uns après les autres. Kevin m'a regardée avec insistance. Patricia a longé ma table, a filé un coup de pied vicieux dans mon sac. Désolée Miss France. J'espère que je l'ai pas abimé! Kevin lui a balancé direct Tu vas te calmer ouais! Je ne l'avais jamais entendu parler sur ce ton à sa petite Patricia. C'est une des plus jolies filles du lycée. Ce couple rayonne sans partage sur le royaume de la branchitude. Kevin me défend contre Patricia! Après m'avoir martyrisée depuis tant d'années. C'est surréaliste. Laurent m'a chuchoté que Patricia était particulièrement virulente à mon égard. J'ai haussé les épaules et collé mon nez dans le bouquin.

De retour chez Jo, j'ai avalé un Lyxansia. J'ai piqué une plaquette à Papa avant qu'il ne parte. Il a bien assez de médocs comme ça. Ça m'a fait du bien d'être un peu stone. Je ne me suis même pas déshabillée. Je me suis roulée en boule sous les couvertures.

Jo m'a réveillée en allumant la loupiote de son bureau.

≅ Fini la sieste grosse marmotte! J'ai croisé Laurent. Il m'a dit que tu avais du retard en

cours.

- $\simeq$  C'est vrai.
- ≅ En français, tu vas te débrouiller. C'est ta matière préférée. Histoire, rien à comprendre. Dans les bouquins scolaires, il y a une seule vérité. Retiens celle-là et ça ira. En géo, apprend par cœur les cartes. En maths, anglais, sciences-phy, et bio, je vais te faire réviser. J'ai établi un programme. On fera ça le soir, le mercredi après-midi et le samedi matin. Ça te va ?
- ≅ Oui chef!
- ≅ Bon, alors on va commencer avec l'anglais. T'en es où ?
- ≅ Page 52, le dialogue avec Nigel qui a pété the engine of the van...
- ≅ OK. Page 52....Ah oui! Prétérit et Past Perfect. Alors, en anglais, il ne faut pas confondre notre participe passé et le past perfect. Il ne faut même pas les comparer. Traduit littéralement : I have been in London for 2 years, ne veut pas dire que tu as vécu à Londres pendant deux ans mais que tu y vis DEPUIS deux ans. Cette tournure est utilisée quand l'action dure encore dans le présent. You have been living here with us for a few days, hav'nt you Tania?
- $\cong$  Heu... Yes I have.
- ≅ Good! Si tu veux dire que tu as visité Londres il y a deux ans : I visited London two years ago. Parce-que ça ne fait pas deux ans que tu visites Londres. L'action est terminée dans le passé. The first time you came here, we had a pizza, did'nt we?
- $\cong$  Yes, we did.
- ≥ Very Good! Ton Nigel là, à un moment il dit qu'il a cassé le moteur. Il utilise le prétérit, parce que le moment où son moteur a pété, c'est un moment ponctuel qui appartient au passé. Quand Jenny lui demande depuis combien de temps il possède ce camion, elle utilise le present perfect parce-que l'action a démarré dans le passé, mais n'est toujours pas terminée. Tu comprends?
- ≅ Je crois oui. Il faut se débarrasser du français.
- ≅ Exactement. Les anglais qui étudient le français galèrent de la même manière mais dans l'autre sens! Maintenant, pendant que je fais mes exos de maths, tu vas faire les tests à la fin du livre pour vérifier que tu as acquis la leçon. Sur les notes de Laurent, je vois que vous aviez à rédiger un petit texte sur n'importe quel thème en incluant les deux temps conjugués. Tu vas me faire ça. Je ramasse dans vingt minutes!
- $\cong$  Ok Jo, je m'y mets.

Selon Jo, je manque cruellement de vocabulaire. Je tombe systématiquement dans le piège des faux amis voire des traductions littérales du français à l'anglais. M'en fous, j'ai acquis la leçon du jour ! Prétérit et Past Perfect, je vous ai vaincu ! I kicked your ass !

Je me sens mieux ce soir, faire l'effort de penser dans une autre langue m'a permis de ne plus penser dans la mienne, de ne plus penser à la photo.

Mon Georges, Maman me manque. Elle m'encourageait à travailler l'anglais pour plus tard. Au fond, je trouverai toujours quelque-chose sur ma route pour penser à elle. Je porte toujours sur moi la vieille photo que j'ai trouvée dans la table de nuit de Papa. Au dos, j'ai inscrit : Maman + Papa + Tania = Trois cœurs pour an seul Amour.

Ben oui Georges, j'ai quinze ans!

Georges, avant de dormir, j'ai à te parler.

J'ai reçu un texto de Kenza vers 23 heures : Dis sœurette, je savais pas que tu tafais pour ce site de bourges ! J'croyais que j'avais pétave tous ces trucs pour que tu plaises à un mec... C'est pas grave, t'es quand même bombasse ! Je suis une bonne vendeuse en parfumerie sa race ! K.

La photo se propage comme une traînée de poudre! Hier matin je ne connaissais pas ce site. Faut

croire que j'ai vécu dans une cave pendant quinze ans!

Kenza m'a donné un coup de main spontané, direct du cœur à la main. Elle a perdu sa mère aussi. Ca rapproche. Je ne veux pas qu'elle pense que je l'ai manipulée.

Je sais pas qui a pris cette photo. Ni comment elle a atterrie sur ce site de merde! J'ai une piste. Je te tiens au courant. Le pire, c'est que la page d'accueil est publique! Au bahut, tout le monde me regarde bizarrement! J'ai jamais voulu te la faire à l'envers en jouant la cosette pour que tu me files des trucs gratos. Ils ont pris la photo quand j'allais chez le mec. Pour info, je l'ai pas fait avec lui. T.

Ces soirées sont chelou. J'crois que ça baise et ça sniffe pas mal. Tout est autorisé sauf les portables et les appareils photo. Une copine qui fait les chambres au 4 étoiles en ville a entendu une meuf de Beaune tchatcher au portable. Ma pote a compris en gros qu'elle avait été sélectionnée pour une soirée. Elle lui a demandé d'appeler le concierge pour imprimer un truc reçu via bluetooth. Ma pote lui a ramené l'invite nominative avec un code barre. Le thème de la soirée : Suck and Win. J'te laisse traduire. Ça donne une idée du challenge. La récompense : un sac en python à 2000 euros et des putain de gerçures aux lèvres. J'ai pas de conseil à te donner mais remonte vite la piste... K.

Que des filles soient tentées par la perspective d'enchaîner les pipes à quantité industrielle, à la limite, je m'en fous. Ça fait de mal à personne. Mais moi j'ai rien demandé! Je retrouve ma tronche en page d'accueil d'un site qui organise des orgies entre provinciaux qui s'emmerdent. J'ai seulement un copyright pour retrouver le connard qui a publié ce cliché.

Je suis allée sur le site depuis mon ordinateur. Je n'avais vu l'image que sur le portable de Laurent. J'ai l'ai vue en grand cette fois. En très grand même vu que j'ai un vingt pouces. Des détails m'avaient échappés. Pas des moindres. J'ai la bouche entre-ouverte. Ils ont ajouté un effet mouillé sur mes lèvres. Il y a aussi une inscription, en bas, une sorte de fumée qui trace les lettres WET FREE ACCESS. En gros, Vas-y, elle mouille, sers-toi.

Je vais saigner le photographe, le graphiste et le propriétaire du site et toute leur famille!

### Cher Georges,

Désolée, je t'ai laissé prendre la poussière. Je bosse beaucoup pour rattraper mon retard. Cette histoire de photo me pèse. Et m'excite un peu. J'ai envie de remonter la piste seule. J'ai tapé le copyright vingt fois sur internet : « Acid AzA Flo ». J'ai ensuite tapé « photographe soirées movin'dijon », « flyer soirée BAE » et des dizaines d'autres associations. Rien.

Je suis allée voir Papa ce matin. Il m'a appelée Carole. Il a parlé de son service militaire, des permissions, des rendez-vous avec Carole. J'ai tenté de lui dire que Carole c'était Maman. Moi je suis Tania, un mélange de Carole et lui. On a mangé des papillotes qui restaient de Noël. Le merveilleux Noël à l'hôpital. Le plus beau. Les seuls souvenirs qui lui viennent datent d'avant la mort de Maman. Son disque dur a cristallisé. Je continue à espérer qu'il retrouvera la mémoire. Sans choc émotionnel. Petit à petit. Le psychiatre ne me dit grand-chose. Il faut attendre. Il écarte un Alzheimer précoce, une cause mécanique comme une lésion au cerveau. Il continue les investigations. Il a posé l'hypothèse que son subconscient, poussé par l'instinct de survie, a enfoui provisoirement la mort de Maman. Il ne s'explique pas la confusion entre Maman et moi. Une seule certitude : le déni. Papa ne présente ni idées noires, ni symptômes de deuil.

Cet après-midi, j'ai parlé à Jo. Il ne sait rien à propos du site. J'ai tout raconté, depuis le début. Chaque détail, la date présumée de la photo, la date approximative de publication, l'endroit où je pouvais me trouver. Probablement au centre ville.

Jo a pris des notes. Il a réfléchi un moment. Il existe une méthode pour tout. Jo catalogue toujours les faits, en déduit des hypothèses pour les écarter une par une. J'ai insisté sur l'urgence. Je lui ai expliqué le fonctionnement du site, un système totalement verrouillé. Un profil attend des semaines avant d'être activé. La soirée BAE aura remballé depuis belles lurettes si nous menons une enquête à la Colombo. Il faut agir maintenant pour trouver QUI a pris la photo SANS mon autorisation. Je menacerai le site de je ne sais trop quoi pour qu'on me rende le fichier source.

Je trépignais. En rouge, sur les notes de Jo, le copyright : *Acid AzA Flo*. Selon Jo, Aza Flo pouvait être une contraction des nom et prénom du photographe. Il a saisi *florian aza*, *florent aza*, *florence aza*, puis les mêmes mots clés en remplaçant ajoutant *dijon* et *acid*. Echec à répétition.

Deuxième piste. Rechercher un site communautaire sur le métier de photographe. D'abord, Jo a noté les différents statuts pour exercer cette activité. Salarié, indépendant ou chef d'entreprise. Il a exclu le profil chef d'entreprise. Pour lui, un professionnel sait d'expérience que le droit à l'image se paye et que sa violation peut faire l'objet d'un procès. Surtout dans le contexte de l'évènementiel. Le photographe salarié, au regard de ce qu'il a lu, ne précisera pas de copyright à son propre nom mais au nom de la boîte. Or, aucune société appelée Aza Flo ou même Aza ou Flo n'est répertoriée dans le coin. J'ai toujours trouvé chiant que, dès la première scène d'un Colombo, on connaisse le tueur avant l'inspecteur. J'ai changé d'avis.

Dernière piste : un jeune amateur non déclaré. Jo a listé trois forums destinés aux photographes en herbe. Sur les deux premiers, pas de pseudo contenant les mots Acid, AzA ou Flo. Pour accéder aux discussions du dernier forum de la liste, il fallait être membre. Par chance, il suffisait de créer un profil puis de valider un email. Jo a fouillé dans les discussions comme l'aurait fait un jeune photographe qui ne connaît rien au système.

Droit à l'image, contenu et conséquences : Rien.

Matériel efficace et pas cher pour débuter : Rien.

Aucune trace d'un Florian, Florent, Florence qui habiterait dans le 21.

Jo se creusait la tête. Il cogitait comme un malade. A pleine turbine.

Pendant ce temps, je regardais la photo sans la regarder. Je gonflais et dégonflais mes joues pour m'occuper. J'ai remarqué un détail. J'ai zoomé au maximum sur mes cheveux. Le détourage est pourri. J'ai les cheveux longs et bouclés. Il subsiste entre quelques mèches de minuscules pixels du fond original maladroitement camouflés en noir. Ces petits pixels beiges constituaient une piste à fouiner. D'instinct, nous avons su que l'on tenait un indice majeur. Le mec se débrouille en photo mais c'est pas un fusil en retouche. Jo a déroulé les discussions jusqu'à arriver au thème : *Comment détourer les cheveux sous Photoshop ? Help URGENT*.

La date du post collait.

L'auteur du poste : F.Azavic.

Bingo!

- **F.Azavic**: Hy guys! J'ai besoin de votre aide. Je suis nouveau sur le site. Je me lance dans la photo. Je bosse surtout dans le milieu de la nuit. J'ai absolument besoin d'améliorer un détourage. Avec l'outil plume, j'arrive à isoler les contours, tout ce qui est lisse. Je galère avec les cheveux (bouclés). Comment je fais pour avoir un truc propre pour une impression HD? Vous pouvez me joindre <u>f.azav@yahoo.fr</u>. URGENT!!!!
- ≅ **Geronimo**: Il faut zoomer au maximum. Tu sélectionnes la couleur des cheveux avec la pipette. Tu utilises « inverser la sélection » pour virer le reste. Zoom au maxi, sinon y va virer des bouts de cheveux. Ça se verra. Ça fera genre casque. Tiens moi au courant. Bon courage mec!

J'ai tapé dans la main de Jo. Un boulot à quatre mains. Sans le forum que Jo a trouvé, on ne serait

jamais tombé sur le bon post. J'ai pour ma part orienté la recherche vers le graphisme en voyant que le type ne maîtrisait pas tout à fait l'affaire.

Cher F. Azavic, non seulement t'es pas très bon en retouche, mais t'es une buse question discrétion! Il aurait suffit que ton pseudo ne colle pas à ton « nom d'artiste ». Personne aurait pu te griller. Vu que le site *Moov'in Dijon* est une forteresse, ce photographe en carton reste ma seule chance d'effacer cette photo des annales du web. Juste une question de principe. Parce-qu'au final, abstraction faite du thème de la soirée et de la vulgarité du message *wet free access*, je suis assez chouette sur la photo. Les appareils photo pro font des miracles!

Sibylle est rentrée un panier de restes sous le bras. Sa patronne avait organisé un apéritif dinatoire. Jamais entendu ça avant! Les riches se compliquent la vie! Il ne parviennent pas à trancher entre un apéro et un dîner! Viens prendre l'apéro! Ça me saoule de te faire à bouffer. En même temps, si t'as vraiment faim, y aura de quoi grailler.

Ça me rappelle un passage d'un bouquin de Beigbeder, 99 francs. C'est très drôle :

MAIS QU'EST-CE QU'ILS ONT TOUS AVEC LEURS PULLS NOUES AUTOUR DU COU? Ou bien il fait froid et on enfile le pull, ou bien il fait chaud et on le laisse à la maison. Le pull autour du cou trahit la lâcheté, l'incapacité à prendre une décision, la peur des courants d'air, l'imprévoyance et la veulerie, l'exhibitionnisme du shetland. Le pull autour du cou du parisien en goguette à Biarritz, c'est l'apéro dînatoire de la provinciale « lâche, veule, exhibitionniste et incapable de prendre une décision ».

Faire à bouffer ou pas ? Sur le pouce ou assis ? Nouer un pull ou sortir en bras de chemise ? Choisir c'est renoncer. A la chaleur, à la satiété. Comme j'ai adoré ce roman, dans le bus, je lis Windows on the World. C'est captivant, apocalyptique. Je trouve génial d'injecter une histoire individuelle dans un épisode dilué à jamais dans l'Histoire collective. L'humain dans l'humanité. Je comprends au bout de la dixième page si un livre me tombera des mains. C'est un talent remarquable d'harponner des inconnus, de créer chez eux le besoin d'en avoir plus, d'en savoir plus, d'acheter le Tome 2. La littérature est l'illustration des théories capitalistes et du marketing. L'écrivain doit vendre sa camelote. Ce métier n'est pas plus noble que marchand de tapis ou trafiquant de drogue. Le lecteur a besoin de sa dose, qu'elle le fasse rire, réfléchir ou pleurer. Comme le shit, l'héroïne, la cocaïne, le LSD, le crack, le poppers, le cristal, chacun son trip. Quand Gervaise assiste à l'anéantissement progressif de sa vie, du fruit de son labeur, avant même de penser à l'ultra naturalisme de Zola, à son engagement, le lecteur est curieux d'apprendre la prochaine tuile que la malheureuse se prendra sur le coin de la gueule. Pas forcément par sadisme. Simplement parce qu'il s'agit d'une vie, d'une histoire, avec un début et une fin. C'est rare d'aimer la frustration.

Apéritif roboratif?

Embryon de dîner?

Dîner avec fœtus d'apéro?

En bouffant les restes, je n'ai pas non plus réussi à trancher.

Je suis lâche, veule, exhibitionniste, mais pauvre avant tout.

Peu importe la terminologie, on s'est gavé de pâté en croûte, salade de pâtes, gougères, fromage, pain aux figues, verrines de fruits rouges au yaourt fouetté.

La lâcheté du riche a du bon pour celui qui bouffe les restes. Pour celui qui ramasse le pull mal noué.

## Le 3 mars 2007.

Mon petit Georges,

Je n'entends plus Janis dans ma tête. J'interprète ce silence comme une approbation tacite. Je la remercie de m'avoir permis de survivre, de m'extirper. Elle a pris ma place au supplice, affronté pour moi les canines acérées. Merci Janis. Je ne suis pas *Le mec le plus moche du Lycée* mais je reste le ténia.

La hiérarchie pyramidale de la micro société notredamesque est en mutation. On me laisse tranquille malgré quelques murmures derrière mon dos, la méchanceté résiduelle de certaines irréductibles pétasses, l'air étrange des garçons lorsque je croise leur regard. Pour le moment, tout le monde semble encore ignorer la mort de Maman et l'internement de Papa. Je n'ai pas l'intention d'instrumentaliser toute cette merde pour me glisser dans les habits d'une victime. L'indifférence me conviendrait parfaitement.

Georges, je dois te raconter un événement paranormal. Accroche toi à ta reliure mon ptit père.

Kevin, le même Kevin qui s'acharne sur moi depuis la sixième, le même Kevin qui a orchestré mon humiliation par la directrice dans les toilettes pour filles, le même Kevin qui m'a bousculée tant de fois, le même Kevin qui m'a rebaptisée du nom d'un parasite intestinal, le même Kevin qui a rempli mes baskets de mégots de cigarettes, le même Kevin qui a brouillé ma perception jusqu'à me conduire au déni de ma propre réalité physique, le même Kevin qui m'a conditionnée à la schlag, au retranchement émotionnel, ce même Kevin a demandé à Jo et moi la permission de déjeuner avec nous. A la table des pestiférés, cette table où son meilleure pote a jeté une capote il n'y a pas si longtemps. Après trois secondes de black-out m'empêchant de prononcer le moindre mot, voici l'unique raison pour laquelle je n'ai pas refusé : en me faisant tomber à terre, il m'a, d'une certaine manière, présenté Jonathan Walkoviak.

Jo, vivant toute situation nouvelle comme un voyage initiatique, a invité Kevin à s'asseoir. Nous avons entamé notre salade de tomates. Jo et moi ne savons pas parler devant une autre personne que Sibylle. De guerre lasse, Kevin a posé des questions creuses. Encore un à qui le silence fait peur. Il a demandé à Jo d'éclaircir sa lanterne sur une théorie de géométrie. Peu à peu, avec la subtilité dont il est capable, Kevin a embrayé sur des questions personnelles voire inquisitrices.

Tu veux faire quoi plus tard? T'es fort en maths, tu vas choisir première S? Tu habites à Chenôve c'est ça? On ne se rend pas trop compte, la plupart des gens ici habitent en ville ou vers Fontaine. C'est pas trop glauque là-bas? Tu fais quoi comme activités? T'aimes lire? T'es parti en vacances? T'écoutes quoi comme musique?

Ça n'en finissait pas. Jo s'est contenté de répondre à chaque question, brièvement, avec honnêteté. Il n'a à aucun moment retourné la question à Kevin qui a poursuivi l'interrogatoire jusqu'au dessert. Il jetait de temps en temps un petit regard dans ma direction. Je restais pendue aux lèvres de Jo pour ne surtout pas croiser le regard du débile. Je gonflais mes narines pour ne pas craquer, lui demander la paix, l'implorer de se casser. Définitivement.

Kevin m'a proposé que l'on marche vers la salle de bio. J'ai improvisé une pirouette. Désolée, je dois aller faire pipi. J'espère que la lumière fonctionne. Une fois, je me suis retrouvée plongée dans le noir....

Prend ça! C'est pas bien méchant. Ça rafraîchit la mémoire. Kevin a baissé les yeux comme un chien qui vient de pisser sur le canapé.

Ce soir, après avoir révisé, Jo et moi avons discuté de la photo. Il m'a demandé ce que je comptais faire.

≅ Vu ses posts sur le forum, c'est un petit mec qui galère. Je suis presque sûr qu'il n'est même pas payé. Il habite peut-être le quartier. Je voulais lui rentrer dans le lard. Je vais seulement

- lui envoyer un mail en me présentant. Si c'est un galérien, je veux pas lui poser de problème. Je verrai sur place.
- ≅ Je suis totalement d'accord avec ça Tane. La diplomatie coûte cher en frais de bouche mais évite parfois une guerre sanglante!

Le message est clair : y aller en douceur. Pas de menace, pas de cri. Je vais lui expliquer en quoi cette image me pourrit la vie au lycée. Si je me confronte à un mur, j'évoquerai le droit à l'image. Jo m'a sorti une fiche d'un site juridique. Je ne la balancerai qu'en dernier ressort :

Chacun a droit au respect de sa vie privée (art. 9 du Code Civil). Le droit à l'image, en tant qu'attribut de la personnalité, fait partie de la vie privée. Toute atteinte au droit à l'image constitue de ce fait une violation de la vie privée. Le Droit à l'image des personnes est un droit absolu.....

#### Le 5 mars 2007.

# Georges,

Mon père arpente un chemin qui s'éfface. Dans peu de temps, je ne distinguerai plus sa silhouette. Je conserve les souvenirs. Mon cerveau les enrobe de formol. Chaque jour, je ferme les yeux. Je me passe un plan séquence, un film de famille, une trace de lui.

Mon papa d'avant, mon papa enfoui. Plus pince sans rire que trublion. Incorruptible quitte à frôler la rigidité. Pudique. Secret. Chaque jour, c'est pour nous qu'il allait au turbin. C'est pour nous qu'il se levait à quatre heures le samedi matin pour récupérer quelques encombrants, avant les ripeurs, des vieilleries qu'il retapait et vendait sur le marché. C'était pour les bijoux de Maman, les cadeaux d'anniversaire, les gâteaux du dimanche, mes études. Mon papa d'avant, c'est un homme bien.

Quand je traverse le hall de la Chartreuse, une étincelle, une petite flamme se tortille, persiste. L'espoir d'un regard complice, d'une connexion, une larme. Un signe de vie. J'aimerais pulvériser les sentinelles que son inconscient a postées, canons pointés contre la réalité. Même si cette réalité est souffrance. Qu'il s'ancre à nouveau dans le présent, qu'il se souvienne que Maman est morte, qu'il la pleure jusqu'à ce matin où la douleur sera un peu moins vive. Je suis prête à tous les compromis. Une belle-mère, un job de nuit pour payer le loyer, des ménages, vendre mon cul. Si Vous existez, ramenez-le moi. Même en morceaux. Je les recollerai.

Ma petite flamme s'est encore tarie. Les yeux rivés à l'écran, il ne m'a pas regardée. *Bonjour Papa*. Il m'a tendu son bras. Comme aux infirmières. Manon des sources passait sur la trois. Le son était coupé. Mon papa enfoui répétait souvent : *Si je gagne au loto, j'achète une cabane en Provence !* J'ai raconté ma journée. Papa écarquillait les yeux. Il parlait seul.

Papet, je m'en vais parce que j'en peux plus. C'est pas pour les œillets tant pis s'ils crèvent, c'est à cause de mon Amour. J'ai compris qu'elle ne me voudra jamais, je m'en doutais parce que mon ruban d'amour m'a fait un abcès qui me brule. Et puis quand je lui ai dit devant tout le monde que je veux la marier, tout lui donner, elle m'a craché dessus en paroles, et en plus elle s'est réfugiée chez l'instituteur. Celui-là, il sait pas son bonheur, mais moi, je sais mon malheur ...

Je ne peux plus le supporter, j'ai envie de le tuer mais ça lui ferait peine, alors non, tant pis, je veux pas la priver. Ne lui cherche pas des garouilles, ce n'est pas de ta faute, ce n'est pas de sa faute, c'est la fatalité. Fais dire des messes pour moi parce que, là haut il faudra que je m'explique, à cause de la source. Adésias mon Papet, ça me fait peine de te quitter, mais rester, je peux pas.

Mon père ne me reconnaît pas. Mon père habite Ugolin. Il connaît sa tirade par cœur. Pagnol habite mon père.

Le psychiatre a poussé la porte. Esseulée, je l'ai rejoint dans le couloir. Nous nous sommes assis.

- ≅ Je ne vais pas vous mentir. La mémoire de votre père, l'évolution de sa pathologie sur laquelle, encore une fois, nous ne pouvons mettre de nom, devient de plus en plus imprévisible. Il y a une part de déni. C'est une certitude absolue. Nous ne comprenons pas pourquoi il peine à vous reconnaître. Avez-vous une photographie de votre mère sur vous ? J'ai sorti celle de mon portefeuille.
- ≅ La ressemblance est frappante. Excepté la couleur des yeux, vous êtes son sosie.
- Je suis beaucoup plus grande qu'elle ne l'était. Plus charpentée. Pourquoi m'englobe-t-il dans son déni? A la maison, juste après la mort de ma mère, nous avons pleuré ensemble. Il était conscient de son départ. Il commençait doucement son deuil. Il me secouait par moment. Il ne fallait pas craquer, continuer à se serrer les coudes. En quelques jours, il a changé. Des absences, des souvenirs lointains, une addiction à la télévision. Il ne l'a jamais beaucoup regardée. Après sa famille, son travail était son repère. Il n'en n'a plus reparlé.
- ≅ Je sais tout cela Mlle Mercier. Je ne l'explique pas. Le cerveau humain n'est pas qu'une mécanique d'artères, de vaisseaux, de neurones, de circonvolutions. Tout n'est pas visible à l'IRM.
- Si on tentait une sorte d'électrochoc? Une mise en scène de la mort de ma mère. Je lui ressemble tellement. Ça pourrait marcher non? Si on tentait un atterrissage catastrophe, le tout pour le tout. La douceur, les psys. Rien ne marche pas. Je dis peut-être une bêtise mais....
- ≅ Ce n'est pas une bonne stratégie thérapeutique. Ce n'est pas une d'ailleurs. Ne perdez pas espoir. Nous allons tout mettre en œuvre que votre père se remette.

### Le 7 mars 2007.

Mon Georges,

J'ai rendez-vous demain avec F.Azavic au café des grands ducs. Je lui ai envoyé un email plutôt neutre. Je l'ai recommencé plusieurs fois.

« tania.mercier99@yahoo.fr » to « f.azav@neuf.fr » 07/03/07 09h00

# Bonjour,

Je m'appelle Tania Mercier. Je suis la personne que vous avez photographiée pour la prochaine soirée Moovin'dijon. Je souhaite vous rencontrer. Je ne demande pas d'argent mais quelques explications. Je pense que vous comprenez. Je vous propose de nous voir demain aux alentours de 14 heures au café Les Ducs. Tenez moi au courant. Amicalement. Tania.

« f.azav@yahoo.fr » to « tane.mercier@yahoo.fr » 07/03/07 10h09

Pas de problème. On parle de ça demain. Ok pour 14 h. Florian. 06 77 87 56 30.

Patricia, petite amie et bras droit de Kevin dans son entreprise d'humiliation quotidienne dont je suis la cible depuis plusieurs années, tel Eichmann pour Hitler, m'a parlé ce matin. Pendant la pause, Jo et moi glandions sur un banc. Jo me rappelait qu'il serait largement temps de reprendre le sport. Je venais de lui confier que ma peau s'était parfaitement retendue après l'opération. Il me reste seulement un bourrelet de peau au niveau du bas ventre. Selon Jo, les abdos ne corrigeront pas ce relâchement.

L'Obersturmbannführer s'est assise à côté de nous sans demander la permission, contrairement à son Führer hier à la cantine. Elle m'a embrassée comme un vieux Reichsmark, sans prêter la moindre attention à Jo. Je l'ai laissée jacter sur les profs, le mauvais temps, le lycée, les boutiques du centre

ville. Je la voyais venir à quinze kilomètres. Après dix minutes de logorrhée assommante, elle a craqué.

- ≅ Elle est chouette la photo sur le site pour la soirée BAE.
- ≅ Merci. Je vais demander à ce qu'elle soit effacée.
- ≅ Pourquoi?
- ≅ Parce-que je ne veux pas être associée à ce site.
- ≅ Moi je kifferais trop d'être le modèle pour un flyer. En plus, t'as rien demandé, c'est la méga classe!
- ≅ ..
- ≅ Tu sais ce qu'il y a à gagner pour cette soirée?
- $\approx$  Non.
- ≅ Des bottes Louboutin en croco. Sur le site officiel du créateur, pour le prix, ils mettent « nous consulter » comme pour les annonces immobilières.... T'imagines, elles doivent coûter au moins 2000 euros !
- ≅ Au moins. Déjà le budget pour rapatrier le croco!
- ≅ Ah ouais, t'as trop raison... J'y avais pas pensé....
- ≅ ..
- ≅ Je n'ai pas été validée pour cette soirée.
- $\cong$  Mince alors.
- ≅ Nan mais j'vais l'être. J'suis une fidèle.
- ≅ Alors ça va.
- ≅ Je sais qu'on a pas toujours été copine.
- ≅ JAMAIS serait le mot exact.
- ≅ C'est à cause de Kevin. Je me suis rendue compte qu'il exagère dans les vannes. Même avec moi tu sais!
- ≅ Ma pauvre. Dans un couple, y a toujours un soumis.
- ≅ Oui, comme tu dis, je suis soumise.
- ≅ Ca a sonné là. Faut aller bosser! Tu viens Jo?
- ≅ Attend Tania. Je voulais te demander un truc. Est-ce que t'es au courant du challenge pour gagner les bottes ?
- ≅ Le challenge?
- ≅ Ce qu'il va falloir faire. Elle s'est mise à murmurer. Si c'est un strip-tease, faut que je mise à mort sur les sous-vêtements, l'épilation intégrale, les bijoux de peau (jamais entendu parler de ca)... Tu vois, si tu sais quelque-chose....
- ≅ Je vais voir ce que je peux faire. Je vois un mec du site demain.

Patricia a écarquillé les yeux comme un pendu. Personne ne sait vraiment qui est derrière ce site. C'est une forteresse.

- ≅ Merci Tania. J'te revaudrai ça! C'est hallucinant que tu connaisses un mec de MD!
- ≅ Je promets rien.
- ≅ Tu vas essayer, c'est déjà cool! J'y vais, Kevin m'attend. Ciao!
- ≅ Ciao.

Jo a continué notre conversation précisément là où elle s'était arrêtée, avant que Patricia n'essaie de m'extorquer des tuyaux dans l'espoir de glisser ses pieds dans un reptile mort. En parlant de tuyaux, ça sera certainement ça son *challenge* : des tuyaux, des tuyaux et encore des tuyaux.

Je ne lui en ai jamais vraiment voulu tout simplement parce-qu'elle est bête. Un peu comme Himmler, qui, contrairement à Hitler, n'était pas vraiment un fusil mais avait un esprit perméable, programmable donc prêt à tout. Faut que j'arrête d'identifier Kevin et Patricia à des dignitaires nazis. C'est à cause d'un reportage sur la solution finale qu'on a regardé hier sur Arte. C'était glauque mais

intéressant. La prof d'histoire a demandé ce matin si quelqu'un avait eu la bonne idée de le visionner. La seconde guerre mondiale est au programme.

Je n'ai pas levé la main. Réflexe conditionné de ténia. Rester invisible. A la moindre erreur, direction le fond des chiottes. Avec la tête si possible.

### Le 8 mars 2007.

Mon petit Georges,

Je l'ai reconnu tout de suite. La vingtaine, le visage creusé, le teint vert olive. Tout son être respire la galère. Il dégage quelque chose, le charisme abstrait d'un poète errant, d'un artiste moribond. On ne s'est pas parlé très longtemps.

- Où as tu pris la photo?
- Devant le grand théâtre. A trois rues d'ici.
- Pourquoi moi?
  - ∠'instinct. Tu sais pas pourquoi tu le fais. Tu le fais. J'arrive pas vraiment à expliquer avec des mots. Un choc thermique. Comme la glace sur la peau. Ça brûle au bout d'un moment. Là, c'était plus fulgurant. J'ai eu froid. Puis j'ai étouffé comme dans un four. T'étais à la fois inaccessible et vulnérable. Tout en noir, glacée, irréelle comme Ava Gardner. Chaude, innocente, à portée de main comme Appolonnia dans Le Parrain II. Tes cheveux se sont ébouriffés avec le vent. Un instant magique, en contraste avec la perfection de ton visage. Une sorte de madone de la mort. C'est le contraste qui m'a frappé. C'est ça. Le contraste. Pas tant la beauté. Ta peau dorée, tes vêtements sombres, tes yeux bleus perdus. Les gars du site ont aimés. Ça change des photos de poufs en studio. Ils m'ont fait signer un CDD de deux mois. Avant, je bossais au black. Ce sont des connards de capitalistes primaires, sans scrupule, mais ils ont senti un truc en voyant les clichés. Ils veulent me garder encore un peu. C'est bien pour moi.
  - $\cong$  Qui sont ces mecs?
  - ≥ Leur fond commerce, c'est le brouillard. Le truc d'envoyer les flyers avec un code barre au dernier moment, c'est bidon. Si tu payes les 300 euros, tu entres. Je peux pas t'en dire plus sur eux.

Florian se débat comme un oiseau mazouté. L'Art est son unique bouclier contre les junkies. Il m'a montré son travail, un book bricolé avec les moyens du bord. L'âme de ses photos, c'est l'instant, le brut, l'absence totale de mise en scène. Lorsqu'on les regarde, on est à vif, la réaction dans le nerf optique est immédiate. Ce type est un artiste. J'ai pas envie de lui mettre des bâtons dans les roues. Je lui ai juste demandé d'enlever la mention *wet free access*.

Il s'attendait peut-être à la grosse artillerie, aux menaces, à ce que je lui demande de la thune. Il a accepté d'office le deal. Conserver la photo mais faire disparaître la légende.

Florian m'a demandé mon numéro. Au cas où. Je lui ai donné. Je suis partie. On s'est souri.

Je me suis arrêtée dans un web café sur le chemin. Les trois mots avaient déjà été effacés. Une sorte d'effet flamme bidouillé sous Photoshop occupe l'espace.

Je maintiens. Doué en photo. Nul en graphisme. Dans le bus, j'ai réalisé que je ne lui avais pas demandé le fichier original. Faut croire que je lui fais confiance.

Texto de Florian, 21h35 : J'ai créé un effet pour masquer l'inscription. Ce contrat, c'est la chance de ma vie. La lumière au bout d'un long tunnel. J'ai vu dans tes yeux qu'on traverse le même couloir. J'espère qu'une lumière viendra te donner l'espoir. Flo.

21h40 : Merci Flo. J'espère que tes boss ne t'emmerderont pas pour la modif. Donne leur mes coordonnées s'il veulent te virer. Je leur dirai que j'ai lourdement insisté. By the way, j'ai un service à te demander. Quel est le challenge pour la soirée BAE ? Tania.

22h50 : Le challenge c'est "Put your Dildo and get a Croco". Mes boss ont eu l'idée en matant Requiem for a Dream. La scène où deux meufs s'enculent avec un gode. C'est glauque. Dis à personne que l'info vient de moi. Je t'en supplie. Si les keufs débarquent à la soirée, c'est la merde. Pourquoi tu veux savoir ça ? Tu vas pas y aller rassure moi!

23h01 : Jamais de la vie. Je veux connaître le challenge pour une fille de mon lycée.

23h05 : L'étincelle au bout du tunnel, je l'ai trouvée. Elle s'appelle Jo. Ton regard mêle l'abandon d'un martyre et la détermination d'un croisé. On se ressemble. C'est pour ça que je ne veux pas tu effaces cette photo. J'veux pas t'emmerder. Tu as du talent. Tania.

00h12: Merci, Merci, Merci. Flo.

#### Le 11 mars 2007.

Cher Georges,

J'ai passé un bon weekend avec Jo et Sibylle. J'ai réussi à parler de Maman sans pleurer. J'ai filtré mes souvenirs pour en extraire le plus beau. Les fous rires, la séance de photomaton ratée au centre Dauphine. L'anecdote qu'elle me racontait souvent en riant comme si c'était hier. Quand j'avais dans les huit mois, j'ai commis un acte d'une lâcheté effroyable. Je ne voulais pas de ma purée. Maman avait le dos tourné. J'ai formé une boulette avec mes petits doigts que je lui ai balancé entre les deux omoplates. Un vrai petit monstre. Une autre fois, on se baladait en ville avec Papa et Maman. Je me suis arrêtée devant une vitrine. Mes parents m'attendaient deux mètres plus loin. J'ai attrapé la main d'un passant. J'ai cru que c'était Papa. J'ai hurlé quand j'ai découvert ce visage étranger.

J'ai enfin repris le footing. J'en redemande! Samedi soir et dimanche matin, j'ai couru pendant plus d'une heure. Jo semble enchanté de ne plus avoir à me pousser, à entendre les excuses les plus bidons. Je cours, droit devant. Pour mon plaisir, avec ou sans musique. Jo ne me chronomètre plus. Il lit sur son banc sans me surveiller. Il me laisse m'étirer comme une vraie sportive qui connaît la chanson. Je n'ai pas faim pendant les deux heures qui suivent mes tours de parc. Je mange quand je veux, ce qui me fait envie. La balance ne m'en tient pas rigueur. Jo m'a expliqué la théorie de l'entraînement invisible. Il s'agit de la sieste! La récupération est aussi importante que l'effort! C'est une bonne nouvelle.

La douche chaude me procure toujours le même plaisir béat. Je plane plus haut au fur et à mesure que la chaleur envahit mon corps, soulage mon esprit. Ensuite, je suis bien. Je me masse les pieds. Je dors.

Cet après-midi, Jo m'a demandé si j'avais eu écho de la soirée BAE. J'ai totalement oublié que c'était hier soir. J'ai éteint mon portable après le dernier texto de Florian, vendredi vers minuit. Je suis partie dans la chambre le recharger.

Un texto non lu et un message vocal quand je rallume l'engin.

### Texto samedi soir, 22h34:

Tu as pu faire modifier le flyer! J'ai vu sur le site. Ils ont viré la phrase porno! Reste ta sublime

gueule. Qui est un peu ma fierté quand même.... Appelle moi si tu veux boire un café cette semaine. Kenza

# Message vocal. Aujourd'hui, 13h56:

Tania, c'est Patricia. T'es trop choupinette! J'ai eu ton petit mot où tu m'as noté le challenge. J'ai gagné les bottes! J'te les prêterai. Enfin, vu que tu fais l tête de plus que moi, tu rentreras sûrement pas dedans! Je te prêterai un vieux sac que je ne mets plus. Merci encore. J'te revaudrai ca! T'es vraiment une chouette amie! Je te laisse. On se voit demain.

J'ai tellement ri que Jo est venu voir si je ne m'étouffais pas. L'histoire des chaussures dans lesquelles je ne rentrerai pas a définitivement validé mon postulat de départ : Patricia est conne. Aussi conne que ses nouvelles pompes. Le bouquet final, le magistral « *T'es vraiment une chouette amie*» ! Impossible de verbaliser tant d'hypocrisie, de naïveté, d'amnésie, d'irréalisme, dans cette ridicule petite phrase. Hitler qui offre un bouquet de fleurs à Primo Levi. Marc Dutroux qui envoie un poème à la mère d'une de ses victimes.

Comment Patricia peut-elle penser une seconde qu'il puisse y avoir entre nous autre chose que de l'indifférence ?

Qu'elle me fiche la paix. Elle a eu ce qu'elle voulait. Même tarif pour Kevin et sa clique.

L'amitié, elle dort juste en dessous de moi. Elle ronfle un peu d'ailleurs....

#### Le 12 mars 2007.

# Mon Georgino,

Je suis joyeuse ce soir. Jo et moi avons bien gloussé aujourd'hui. Il semble que Notre-Dame m'ait élue reine des abeilles après m'avoir écrasée comme un cafard dans un Formule 1. On ne se lasse pas de ce jeu d'acteurs, de cette tragi-comédie, de cette tartufferie permanente. En arrivant ce matin au lycée, Jo et moi avons eu droit à quatre bises baveuses de Patricia. Elle était presque aussi grande que moi avec ses rutilants souliers reptiliens. Je soupçonne justement la partie reptilienne de son cerveau d'occuper un espace encore trop important pour laisser une petite place au néo-cortex. Patricia contredit ostensiblement la théorie de l'évolution. J'ai eu le nez creux en l'aidant. J'ai même fait preuve d'un certain sens de la mode. J'ai assorti ses chaussures à sa cervelle. Je sais Georges, je suis méchante.

En anglais, elle a tenté de s'asseoir à côté de moi. Je lui ai gentiment expliqué que Laurent m'est d'une aide précieuse. Elle a conservé son sourire, est allée s'asseoir à côté de Kevin, avec sa démarche de Robocop. C'est haut douze centimètres, même en croco.

A l'heure du déjeuner, Patricia et ses bottes m'ont proposé de déjeuner toutes les quatre à l'extérieur du lycée, dans un sorte de snack où les branchés se retrouvent. J'ai décliné l'invitation. Jo m'attendait à la cantine. J'ai été plutôt expéditive pour éviter tout malentendu à venir. Ok pour la rencarder quand je peux sur les challenges débiles des soirées moovin'Dijon, mais aucun affect entre nous. Il lui faudra peut-être quelques années pour comprendre que je garde du passé une amertume, certes douce mais tenace. La moins conne de ses copines lui expliquera peut-être pourquoi un innocent acquitté rechigne à tenir le crachoir au procureur qui l'a expédié entre quatre murs. Cellule de prison ou geôle psychologique, le résultat est le même. On sort différent. On ne fait confiance qu'à soi. Lorsque je marche dans la rue, l'ombre qui me suit ne trace plus les contours d'une grosse vache. La silhouette a changé, l'ombre s'est élancée, mais la souffrance reste intacte.

J'ai rapporté à Jo les pathétiques tentatives de Patricia. Il m'a demandé si Kevin y prenait part. Je n'ai pas entendu Kevin de toute la matinée. Lui qui perturbe systématiquement les cours n'a pas pipé mot pendant quatre heures.

Jo m'a posé des questions sur Laurent. J'ai répondu que c'est un mec sympa, rien de plus. Je m'assois à côté de lui parce qu'il est de bonne compagnie. Il ne m'a jamais emmerdée. Ce qu'il a fait pour moi, scanner feuille par feuille des centaines de copies, m'inspire une certaine empathie. Mais le personnage ne m'intéresse pas. Jo semblait satisfait de mes réponses. Il sent que c'est la pure vérité.

Demain, je passe voir Papa. J'ai bien ri aujourd'hui. J'ai fait des réserves.

#### Le 13 mars 2007.

Georges,

Toujours le même sentiment d'impuissance. Papa ne m'a pas reconnue. J'ai tenté de capter son attention pendant plus d'une demi-heure. Le générique de *Questions pour un Champion* m'a achevée.

J'ai demandé à voir le psychiatre. Même discours que la dernière fois. Attendre. J'ai demandé quel protocole il avait choisi pour mon père.

On tâtonne. C'est un cas rare d'amnésie partielle. Nous n'avons pas un immense recul. C'est dur pour vous de ne pas savoir. Je ne peux en aucun cas vous donner de faux espoirs, tout simplement parce-que je ne sais pas non plus. Un médecin qui ne sait pas, c'est comme tout être humain. J'en suis désolé. Pour le moment, nous privilégions la parole. Nous avons du mal, je ne vous le cache pas. J'ai baissé considérablement les calmants qui sont inutiles. Votre père est un patient paisible. Chaque matin, il ouvre les yeux comme si c'était le premier jour de sa vie. Je ne peux pas me l'expliquer. La médecine psychiatrique a, comme je vous l'ai déjà dit, deux dimensions. L'une s'explore par la technologie, l'autre garde une part de mystère.

Je suis restée encore quelques minutes auprès de Papa. Julien Lepers tendait son index vers nous. Papa répondait quand il savait, ronchonnait quand il se trompait. L'infirmière est arrivée avec le dîner. Une bouille verte avec des morceaux. Ça m'a rappelé un sketch. « Il a tout vomi ? Heu...non, il n'a rien touché ».

J'ai laissé Papa avec Julien Lepers, sa mixture, son kiri et sa compote de pommes. J'ai descendu les escaliers d'un pas lourd et désabusé. Sans réfléchir, j'ai pris un bus pour le CHU. Dans le hall, une flèche inclinée vers le haut. *Service Oncologie/ Soins continus*. J'ai marché jusqu'à la chambre 525. Un vieux monsieur dormait. Je me suis approchée. J'ai touché la barre du lit. Elle était froide.

## Le 14 mars 2007.

Mon petit Georges,

J'ai reçu un cadeau! Ce matin, sous mon oreiller, un petit paquet doré, avec un ruban ivoire. Jo faisait bouillir de l'eau dans la cuisine. J'étais tranquille pour savourer, pour dépiauter méthodiquement. Défaire le nœud, déplier le papier, l'aplatir pour le conserver. J'aime les cadeaux! Celui-ci est particulièrement réussi. Une reproduction de ma version préférée de la Madone dans un petit cadre bronze, patiné, baroque. J''aime beaucoup cette peinture. J'ai lu quelques analyses de l'oeuvre sur Wikipédia. Jo a peut-être consulté mon historique. C'est que j'ai dû m'informer seule. Jo ne veut pas me livrer sa perception du tableau. Le Beau se suffit. Inutile de l'analyser. Il m'encourage à ne pas suivre l'exemple des obsédés de la compréhension à qui échappe l'essentiel. Néanmoins, je maintiens qu'il peut être intéressant de faire la lumière sur le contexte d'une œuvre,

sans pour autant tenter de scanner le cerveau de l'artiste et se tortiller les neurones sur le moindre coup de pinceau.

J'ai couru dans la cuisine pour remercier Jo. C'est le plus beau cadeau que je n'ai jamais reçu! Il m'a raconté qu'en flânant dans la rue des antiquaires, il a repéré ce vieux cadre. Il est entré, l'a acheté sans trop savoir pourquoi. De retour à la maison, il a envoyé chez un imprimeur un fichier en haute définition aux dimensions exactes du cadre. L'image de la Madone. Il m'a expliqué la genèse de ce cadeau sans en faire des tonnes. Mon cœur battait fort. Je le conserverai toute la vie, le ferai glisser entre mes bras dans mon cercueil. Comme Quasimodo serrant Esmeralda.

Je persiste. Le contexte d'une œuvre compte. Hier, j'ai été réveillée de ma sieste par radio classique. J'avais pourtant calé mon réveil sur Fun. J'ai gardé les yeux collés au plafond, dans mon petit lit haut perché. Je me suis laissée emporter par la musique. À mille lieues du réveil en fanfare des radios à la mode. L'animateur a respecté l'ultime note du morceau, laissant même un silence de quelques secondes, le temps de refaire surface. Pour tenir le rythme, les animateurs des radios branchées plongent la tête dans un saladier de coke toutes les dix minutes. Les jingles atomisent les tympans. Les morceaux sont coupés avant la fin afin d'éviter le moindre silence susceptible de permettre à l'index du jeune de changer de fréquence. Un peu comme les système d'alarme. La sirène est réglée de manière à ce que les décibels désorientent le cambrioleur et le paralyse littéralement.

Retour à ma découverte de la veille : radio classique. C'est comme ça que je compte désormais me réveiller chaque matin. Grâce à la douce voix d'un animateur calme voire hypotendu.

Georges, crois moi si tu veux, même les radios de musique classique ont leur petit jargon ! L'animateur a lâché une anecdote croustillante sur le morceau. Y a aussi la rubrique people ! Ok, les scoops datent de plusieurs siècles. N'empêche, ça vaut largement la sex-tape de n'importe quelle chanteuse américaine !

Clair de Lune par Ludwig Van B.

Petit surnom, c'est le J-Lo de l'époque!

Ce morceau a été composé par le génie néerlandais à la suite d'un chagrin d'amour. Dans cette œuvre illustre, on perçoit dans le phrasé l'espoir, le doute, la souffrance, la résignation, les phases que tout amoureux éconduit traverse depuis la nuit des temps. Ces sentiments sont retranscrits par des courbes ascendantes et descendantes. Ludwig réalise que son amour ne sera jamais réciproque. Les dernières notes, de plus en plus sourdes et lointaines, un pouls qui s'éteint doucement, un souffle moribond, l'âme qui se défait du corps, l'espoir qui abandonne l'amoureux, la défaite, l'irréversible tarissement de la flamme. Lents, résignés, vidés de tout espoir, les battements d'un cœur qui se meurt d'amour.

J'ai eu l'impression que l'on avait perdu l'animateur. Sa voix incarnait le chagrin du pianiste jusqu'à se casser, comme une cloche fêlée. Radio Classique est LA plaque tournant du Lexomil.

J'écouterai à nouveau ce morceau. À la lumière de cette analyse. N'en déplaise à Jo.

Georges, je sens que tu me réclames le potin que jai promis, l'anecdote croustillante. Le potin! Le potin!

Ecoute-bien. Grand amoureux, génie à fleur de peau, Ludwig n'était pas dénué d'un certain cynisme! Le jour du mariage de la femme qu'il aime, avec un autre je précise, Lulu s'est enfermé dans la salle des orgues. Devine ce qu'il a joué. Une marche funèbre! La mariée a arpenté le tapis aux bras de son père sur le rythme plombant d'une marche funèbre. C'est extra! Ça ne blesse personne. C'est drôle. C'est un pied de nez génial! Le pied de nez d'un génie! J'adore! Je vais m'acheter tous ces disques comme disait Papa.

J'ai raconté l'histoire du Clair de Lune à Jo. Il a écouté. Il a feint la surprise mais j'ai senti qu'il connaissait la fin. Je renonce à décrypter l'énigme de ce garçon.

On peut lire un poème sans le comprendre, la musique des mots se suffit.

Comme dit Jo, le beau se suffit.

Nul besoin de creuser dans le terreau de la réalité.

#### Le 15 mars 2007.

Kevin a déjeuné avec Jo et moi. Sa bande de potes le matait, prête à le fusiller comme un déserteur. Pour l'exemple. Cette fois, Kevin m'a adressé la parole. J'avais l'impression d'être le roi face au bourgeois gentilhomme. Il acquiesçait à chacune des mes paroles avant même que je ne termine. Il a ri de mes remarques les plus banales, de mes blagues les plus pourries, des poncifs les plus soporifiques. Jo et moi avons échangé quelques regards.

Nous avons discuté tous les trois, comme de vieux amis. Jo donnait la réplique, réussissant l'exploit de bavarder avec légèreté avec celui qui, quelques semaines plus tôt, lui claquait la gueule dans les couloirs. Pourquoi ? Parce que c'était lui, parce-que c'était lui. On peut résumer ça comme ça. Chacun tenait son rôle : le bourreau, le condamné.

Les masques défilent. Pas les visages.

Kevin est parti rejoindre Patricia quelques minutes avant la sonnerie. Histoire de lui faire un bécot vite fait pour éviter une crise de jalousie. Je suis persuadée qu'elle s'interroge. Kevin, son mec depuis trois ans, figure majeure du lycée, traîne avec les deux blaireaux.

J'ai demandé à Jo s'il éprouvait du ressentiment, s'il ne trouvait pas outrageusement culotté que ce mec s'installe à notre table comme si de rien n'était.

- ≅ Je n'ai pas de ressentiment. Peut-être une forme d'indifférence mêlée à de la curiosité. De la curiosité sur la nature humaine en général. Que cherche-t-il à ton avis Tane ?
- ≅ Je ne sais pas. Peut-être monter un plan foireux pour nous ridiculiser de nouveau...
- ≅ Je ne crois pas.
- ≅ Tu ne crois pas ? Tu penses qu'il se rapproche de nous pour se racheter ? Que sur son épaule droite, un petit personnage vêtu de blanc, une représentation de sa conscience, le somme d'être gentil avec ses anciennes victimes ?
- ≅ Tu as trop regardé les séries américaines quand tu étais petite....
- $\simeq$  Alors quoi?
- ≅ Alors je pense que sa conscience n'a strictement rien à voir là-dedans. Tu te souviens, la première fois qu'il a déjeuné avec nous. Il ne s'est intéressé qu'à moi. Comme si tu n'existais pas.
- ≅ Alors il est amoureux de toi, c'est ça ta théorie?
- ≅ Je ne plaisante pas. C'est une hypothèse mais je pense qu'il s'engage dans une stratégie grossière. Il tente de savoir ce qui te pousses à rester auprès de moi. Tu es devenue la plus belle fille du lycée, voire de la ville toute entière, l'égérie d'un site qui fait rêver tous les jeunes du coin.
- ≅ Te fous pas de ma gueule Jo! Je suis l'égérie de rien du tout!
- ≅ Tu verras. Une fois qu'il aura l'illusion de m'avoir cerné, il me singera pour te plaire. Il n'ira pas chercher bien loin, se contentera de la superficialité. La musique que j'écoute, mes films préférés, le métier qui me tente plus tard. Aujourd'hui déjà, il a entamé la deuxième phase de sa stratégie. Il t'a parlé. Il a observé ma réaction dès tu ouvrais la bouche. Inversement, sa tête pivotait vers toi pour ne rien louper de l'impact de mes réponses. Il veut savoir ce qui nous lie pour arriver jusqu'à toi.
- ≅ Jusqu'à moi Jo? Si tu as raison, il devra d'abord traverser le désert à genoux les mains attachées derrière le dos sans eau ni nourriture. Je ne le déteste pas. Il n'existe pas. C'est pire car irréversible. Tu n'as aucun souci à te faire.

- ≅ Je ne m'en fais aucun Tane. C'est pour lui que je m'inquiète.
- ≅ Tu t'inquiètes pour ce type? C'est le vide ce mec!
- ≅ Tu verras Tane. Bientôt, il nous proposera une sortie. Tous les trois ou avec sa bande qu'il manipule comme une armée de soldats de plomb. Ensuite, si nous sommes coopératifs et nous le serons, il passera à la phase finale. Il t'invitera. Seule. Sans moi. Entre temps, il deviendra mon pote pour se couvrir.
- ≅ Et tu laisseras faire tout ça?
- ≅ Pourquoi pas Tane?
- ≅ Ça n'arrivera pas! J'ai mon mot à dire. Tu écris le scénario sans prendre en compte que j'en suis une variante essentielle.
- ≅ On verra. À ce soir Madone!
- ≅ A ce soir Freud en carton! Je ne suis pas La Madone, je suis ta madone...

### Le 16 mars 2007.

Ce matin, la Chartreuse m'a appelée. Sibylle m'y a conduite en urgence. Lorsque je suis arrivée, le psychiatre m'a prévenu que Papa était attaché au lit, assommé par une forte dose de calmant. Il dormait. Il n'avait plus ce faciès illuminé, contemplatif d'un enfant qui découvre un sapin de Noël. Même endormi, son corps traduisait une souffrance irradiante, une tension, une rigidité. J'ai cru qu'il était mort. Le psychiatre m'a demandé de le suivre dans son bureau.

En silence, nous sommes montés un étage plus haut. Je me suis assise en face de lui. Il a posé son menton sur ses mains jointes, a réfléchi quelques instants sur sa phrase d'accroche. Il a choisi d'entrer dans le dur.

- ≅ Mademoiselle Mercier, ce matin, aux alentours de cinq heures, votre père a fait ce que l'on pourrait appeler la manifestation brutale d'une forme de deuil pathologique appelée par certains l'identification pathologique. Il a entamé la forteresse de déni qu'il a forgé pour échapper à la douleur du deuil. Je ne peux pas encore vous dire quel a été le facteur déclenchant, ni même si on le saura un jour.
- ≅ Ça signifie qu'il est revenu à lui ? Il est donc conscient que ma mère est morte. Il va pouvoir faire son deuil et se reconstruire. Il va peut-être me reconnaître si je vais le voir maintenant!
- ≅ Je ne vous le conseille pas. D'une part, en raison de la dose de calmant que nous lui avons administrée. D'autre part, votre ressemblance avec votre mère... Comment dire... Ce n'est pas le moment.
- $\cong$  Donc?
- ≥ Nous avancé sur le cas de votre père. Comme je vous l'ai dit, il souffre d'un deuil pathologique qui n'entre pas seulement dans la catégorie du déni. L'épisode de ce matin nous laisse à penser que le problème qui touche votre père évolue vers une forme plus dangereuse pour lui-même. En général, un patient en déni pathologique ne montre aucune tristesse, peut devenir hyperactif, s'acquittant de toutes sortes de tâches, se consacrant à son travail d'une manière exagérée. Ce n'est pas le cas de votre père. Vous m'avez indiqué que les premiers temps qui ont suivis le décès de votre maman, il avait beaucoup pleuré. Puis, une absence s'est peu un peu installée, le distanciant de son environnement, absorbant son attention dans l'écran de télévision comme dans une réalité propre.
- ≅ Oui, nous avons déjà parlé de ça. Que s'est-il passé exactement ce matin à cinq heures ? Pourquoi vous avez attaché les poignets de mon père comme on fait aux psycopathes ?
- ≅ Votre père s'est mutilé le sein droit avec un morceau de verre cassé.
- $\cong$  Le sein?

- ≅ C'est la terminologie, même pour les hommes. Il a découpé le tour de son alvéole et déchiré son muscle pectoral. Une infirmière passait pour prendre sa tension. Votre père avait mis des morceaux de chair dans la poubelle. Il s'apprêtait à faire la même chose à gauche quand l'infirmière a appelé des collègues hommes.
- ≅ Pourquoi? Il a été agressif?
- ≅ Pas particulièrement . Pas contre le personnel. Votre père hurlait. L'infirmière m'a rapporté les propos qu'elle a pu saisir au vol avant qu'on ne le calme par injection.
- ≅ Il a dit quoi?
- ≅ Laissez moi sauver ma femme. Elle mourra si je ne la soigne pas. Des phrases de ce genre.
- ≅ Il a tenté de se suicider ?
- ≥ Non. Il ne s'agit pas d'une TS. C'est un acte témoignant d'une grande culpabilité. Nous sommes sur une piste. La psychothérapie pourra l'aider plus efficacement. En douceur. Mais il doit rester ici. Avec les sangles tant que nous le jugeons dangereux pour lui-même.
- $\simeq$  C'est quoi sa maladie?
- ≅ Il est dans un processus d'identification je vous l'ai dit. La réalité n'a plus de prise sur lui, ou plutôt une prise déformée. Dans sa réalité tronquée, il existe une confusion entre luimême et l'objet du deuil. Votre père s'identifie à votre mère, voire à sa maladie. Cela peut s'expliquer notamment par le fait qu'il était absent au moment de sa mort. Qu'il n'a pas pu se préparer à son décès. Il a été pris de court.
- $\cong$  Il va s'en sortir?
- ≅ Grâce à la parole et au temps. Cette automutilation nous force à prendre des mesures. Il arrive que dans des cas rarissimes, les patients ne s'en prennent pas seulement à euxmêmes, mais également aux soignants.
- ≅ Vous allez lui laisser les sangles ?
- ≅ Il s'agit peut-être d'un épisode isolé. Pour le moment, votre père, sans calmant, est dangereux. Nous allons commencer par éloigner tout objet susceptible de représenter un risque de mutilation.
- $\cong$  Je peux le voir quand?
- ≅ Je vous tiens au courant dès demain.
- ≅ *C'est positif d'avoir avancé Docteur?*
- ≅ Peut-être.
- $\cong$  Et ses blessures?
- ≅ Nous allons intervenir sous anesthésie locale dès que l'on pourra. Il aura une vilaine cicatrice mais l'infirmière est arrivée au bon moment. Je vous dis à bientôt.
- ≅ A bientôt Docteur.

Ce soir, je suis incapable de penser, de raisonner. Les questions se cognent dans mon cerveau comme un oiseau coincé entre quatre vitres. Pourquoi suis-je enfermée alors que je vois le ciel. Pourquoi ?

Pourquoi, après avoir perdu ma mère, je vois mon père tomber à son tour. Je suis en colère contre eux. Ils ont fait un enfant. Ils l'on aimé. Choyé. Protégé autant qu'ils le pouvaient. S'ils m'avaient battue, violée, enfermée dans un placard, je pourrais me dire que ces salauds ont ce qu'ils méritent. Je perds mes parents chéris. Pourquoi moi ? Pourquoi tout en même temps ? Pourquoi cette torture ? Pourquoi m'abandonnent-ils ? Ma maman est morte. Mon père se charcute dans sa chambre d'aliéné. Dans quelle vie suis-je tombée ?

Georges. Qu'est-ce-que j'ai fait pour mériter ça ? C'est une question stupide. Une question qui pue la victimisation. Une question qui n'appelle aucune réponse. Les orphelins n'ont rien fait. Les filles violées non plus. Les opposants politiques torturés, les enfants mutilés par les mines, les crève-la-faim en Afrique, les mal-formés de naissance, les cancéreux, les séropositifs. Ils sont tous innocents. Qui mérite quoi ? Personne ne peut répondre. La justice objective n'existe que dans l'esprit des

illuminés qui continuent à croire en un dieu qui punit ou récompense. Un dieu qui tiendrait pour chaque être humain un livre de compte avec deux colonnes : débit et crédit. En fonction du dogme, de la fiscalité à laquelle ils ont adhéré, les croyants cherchent à sortir un bilan positif. Ils magouillent parfois, n'honorent pas certaines dettes, arnaquent discrètement le grand commissaire aux comptes tout là-haut. Cette hypocrisie criante est tellement imprégnée dans les esprits qu'elle passe inaperçue depuis la nuit des temps. Ils espèrent une issue favorable, ils espèrent gagner, même de peu, à l'issue d'un jeu sacré aux règles intouchables, écrites par d'autres illuminés avant eux. Ils espèrent que le solde de leur vie sera positif. Ils espèrent remporter la partie alors qu'ils n'ont cessé de corner les cartes. Cet espoir, cette pure invention, permet à certains de tenir psychologiquement, de ne pas lâcher prise, comme un pansement sur une gangrène.

La seule réponse est le néant. Dans trois siècles, personne ne se souviendra de nous. La Terre tournera toujours. Des gens comme moi se poseront ces mêmes questions. On inventera de nouvelles croyances, de nouveaux dieux, des extraterrestres bienveillants, des édens comme des branches auxquelles s'accrocher, du bout des ongles.

La réponse, c'est qu'il n'y en a pas. La réponse, c'est le vide. Ma seule chance de ne pas sombrer dans la folie, ou pire, dans les chimères du mystique, est d'accepter ma condition. Je ne suis rien. Ma mère n'est rien. Mon père n'est rien. La mort n'est rien. La vie n'est rien. Aucune vérité. Aucun sens. Il n'y a que de la persuasion, de la culture, de la programmation, des hasards, du conditionnement, des « pas de chance », des « tant mieux », des « la pauvre », des hommes et des femmes périssables, remplacés par d'autres jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'air, plus d'eau, plus rien. J'accepte ce vide de tout. Ce tout qui forme du rien. J'accepte la matière, sa dégradation, celle de ma mère, de mon père. J'accepte ce que je suis : un amalgame d'eau, d'os, de tendons, de peau, d'organes, de pisse et de merde. Des tissus en sursis. Des cellules qui dégénèrent à chaque nanoseconde. Le suicide me semble l'option la plus raisonnable à l'échelle de l'humanité. Mais je ne suis qu'un être isolé qui conserve l'espoir que tout va aller mieux,. Qui persiste, tout au fond, à croire qu'il y a un sens. Alors je reste. Je tiens.

Je lis Dieu et l'Etat. Je suis d'accord. J'approuve. Je hisse Bakounine au panthéon des plus grands penseurs.

Il est évident que ce terrible mystère est inexplicable, c'est-à-dire qu'il est absurde, parce que l'absurde seul ne se laisse point expliquer. Il est évident que quiconque en a besoin pour son bonheur, pour sa vie, doit renoncer à sa raison, et, retournant s'il le peut à la foi naïve, aveugle, stupide, répéter, avec Tertullien et avec tous les croyants sincères, ces paroles qui résument la quintessence même de la théologie : «Je crois en ce qui est absurde.». Alors toute discussion cesse, et il ne reste plus que la stupidité triomphante de la foi. Mais alors s'élève aussitôt une autre question : Comment peut naître dans un homme intelligent et instruit le besoin de croire en ce mystère ?

Je crois en ce qui est absurde. J'incarne la stupidité triomphante de l'espoir. J'ignore ce qui fait naître en moi le besoin de croire en ce mystère. Peut-être parce-que l'objet de ma révolte ne s'explique par aucun matérialisme historique. Ce qui m'arrive est absurde. Croire en l'Absurde donne une accroche rationnelle à l'absurdité. Arrêter de vouloir comprendre. Verrouiller la réflexion. Ne pas mourir d'épuisement.

# Le 18 mars 2007.

Je suis réveillée chaque matin par de la musique classique. Je jette un coup d'oeil au petit cadre, à la femme à l'intérieur. Jo se lève toujours avant moi. Nous allons en cours ensemble. Laurent m'aide

comme il peut. Je n'ai plus aucune motivation. Je fais les choses parce-ce que je les ai faite la veille. C'est mon seul repère. Bien travailler à l'école, trouver un travail, tout est passé à la trappe. Il n'y a plus rien devant, slogan d'un mouvement néo-punk dont je suis le prophète et l'unique disciple.

Jo me soutient à sa manière. Jamais intrusive. Il me conseille des romans, télécharge des comédies légères ou des thrillers absorbants. Je n'ai plus le droit de voir Papa. Je pense à Maman. Je me dis qu'elle est bien là où elle est. C'est-à-dire nulle part ou partout. Au moins, elle ne souffre plus. Moins que Papa. Moins que moi.

Au lycée, toutes les filles branchées veulent être mon amie.

Salut, c'est Lea, je veux être ta meilleure amie.

Hello Tania, je m'appelle Jeanne, je suis dans ton cours d'anglais renforcé. Tu veux bien me laisser entrer dans ta vie ?

Les propositions affluent. Comme un fonctionnaire paresseux, j'empile les dossiers, laisse courir. Le silence vaut chez moi un non tacite. Quant à Patricia, elle a flairé le filon. Je parie que quelques jours avant la prochaine soirée moovin'dijon, ses avances amicales se feront plus pressantes, sa tête se penchera de côté, elle me fixera comme les chiots sur les calendriers de La Poste. Si j'ai le tuyau sur le challenge, je le lui donnerai. Qu'est-ce-que ce qu'y perds ? Rien. Qu'est-ce-que qu'y gagne ? Rien. C'est une opération neutre.

Kevin déjeune avec nous presque tous les jours. On s'y habitue. C'est un peu comme si nous mangions à côté d'une colonne. Kevin s"immisce, glane, crée du lien. Il se ramène avec son plateau l'air d'avoir vu de la lumière. Ah! Vous êtes là?

Ouais mon con, on est là depuis toujours!

Au fond, Jo ne cherche qu'à valider sa théorie des trois phases. Cet orgueil intellectuel est agaçant tant il frôle l'obsession. Jo démonte au fil de l'eau la mécanique kevinienne. Chaque jointure, chaque articulation, chaque ressort. Trois phases. Trois personnages. Un même con.

Phase 1 : Kevin s'intéresse à Jo (le guide) à la recherche de prises solides.

Phase 2 : Kevin tente de s'encorder au guide pour atteindre le sommet (moi).

Phase 3 : Assuré, aussi savant que le guide, il escalade en solitaire.

Pour moi, Jo se trompe sur le nombre de chapitres. C'est une pentalogie.

Phase 4 : Kevin s'est gouré dans ses repérages, accroche ses mousquetons rouillés à l'arrache, se plante de direction, s'épuise tout seul.

Phase 5 : C'est un con, il s'est mal assuré. Il dévisse et s'écrase après une chute vertigineuse sur le rocher de la honte, tout en bas du pic de l'humiliation.

Phase 6 : Ses compagnons de cordée continuent l'ascension sans même prêter attention au steak haché deux-cent mètres plus bas.

J'ai prévenu Jo.

Kevin n'arrivera jamais au sommet.

La montagne est capricieuse.

L'univers notredamien est totalement bouleversé. J'ai perdu mes repères. À l'usure, j'avais accepté ma condition de bouc émissaire. Bien commode. J'avais une douillette indulgence pour moi-même. La victime n'existe plus.

Il y a une notion de respect pour l'adversaire dans les sports de combat. Je reconnais une forme d'Art de la persécution dont Kevin était l'infatigable prêcheur. Jamais avare de brimades, d'insultes, de claques, incrustés dans l'inconscient. Un vrai levier pour les psychothérapeutes de toutes paroisses.

J'ai désormais droit à tous les égards. Toutes ces vermines au logiciel re-programmable à l'envie m'indiffèrent individuellement. C'est la flagrance à l'échelle collective de la somme des lâchetés

individuelles qui me pèse. Cette communauté m'ouvre les bras. Elle aime encenser ce qu'elle a brûlé et inversement.

# Le 19 mars 2007.

# Georges,

J'ai fait un drôle de rêve. Ou plutôt un rêve drôle. Je le note sur ta peau. Il est 7 heures, je vais être en retard au Lycée. Si je ne garde pas une trace écrite, je vais tout oublier.

Je suis dans un club de vacances. Du genre camping avec piscine bondée. Des marmots hystériques s'agitent dans tous les coins. Je suis au bord du malaise vagal. Musique à fond. Lumière blanche aveuglante. L'eau de la piscine s'étend au-delà de l'horizon. Ce n'est pas la mer. Il y a des marches, un plongeoir et des bidules en mousse qui flottent pour les cours de gym. Je remporte un concours organisé par la direction. J'ai gagné le droit de passer un moment avec Michel Houellebecq. C'est le premier prix. Je ne me souviens ni des adversaires ni des épreuves. Je me retrouve dans une pièce vide. Ça gueule toujours dehors. Comme si tout le monde se foutait qu'un écrivain soit parmi nous. Au centre de la pièce, une colonne, énorme, affreuse, en placo blanc, imitation Grèce antique. Michel Houellebecq se cache derrière. Je fais le tour. Il fait le tour. Je ne le vois pas. Il reste derrière à m' esquiver. Comme dans une comédie musicale de merde.

Je commence à pleurer, à geindre. J'ai gagné! J'ai gagné! Michel fait un pas de côté et je le vois enfin. Sauf qu'il n'a pas exactement sa tête de d'habitude. Il a une coupe bizarre. Ses cheveux sont châtains, lisses, avec une petite vague sur le côté. Il a la tête de Jacky Beroyer par moment, puis récupère la sienne. Je lui demande pourquoi il ne veut pas passer ce moment avec moi. Alors que j'ai gagné. Michel me répond qu'il est venu avec quelqu'un, que c'est impossible. Ça ne serait pas raisonnable.

Il quitte la pièce. Je le cherche partout dans le club. Je l'apperçois enfin. Sa main tient celle d'une femme. La main de la femme est poilue comme celle d'un chimpanzé. On ne distingue presque pas de peau. Elle a le pouce en opposition. Ce n'est donc pas un singe. Je ne vois que les mains entrelacées. Pas les visages. Je sais que c'est Michel qui me nargue. Alors que j'ai gagné! La femme porte une montre rouge en plastique. La main de Michel remonte le long de ce bras poilu, le caresse, alors que j'ai gagné ce putain de premier prix!

Je nage dans la piscine. Michel émerge en face de moi. Il a un masque et un tuba remontés sur le front. Je m'approche de lui. Nous avons pieds. Il me répète qu'il est venu avec quelqu'un. Ça ne serait pas sérieux de passer un moment ensemble. Je hurle : *J'ai gagné ! J'ai gagné le concours !* Michel attrape une frite rouge avec son petit air nonchalant. Il constate ma détresse. Il s'en fout. Il fait ses battements agrippé à sa frite. Il remue les jambes et moi je souffre. Je lui balance une phrase ridicule, pathétique, une non-phrase, digne du pire des romans de gare :

Michel, arrêtez de cacher votre sensibilité derrière votre génie!

Je me suis réveillée à ce moment. C'est la honte qui m'a tiré du sommeil. Pendant ces secondes où rêve et réalité n'ont pas plus de prise matérielle l'un que l'autre, je me suis reproché cette misérable phrase. Michel me prend pour une conne. À l'heure qu'il est, tout le camping doit se taper des barres de rire.

Je voulais noter cette histoire.

Pour me provoquer un infarctus de rire quand je retomberai dessus, vieille, édentée et incontinente. Ca sera alors une mort douce et heureuse.

Je te referme Georges, te laisse dormir et file à l'abattoir.

Bonsoir Georges,

La journée a débuté bizarrement. Michel Houellebecq avec sa frite et son tuba, sa petite amie velue, la honte de ma vie dans un camping de possédés. Je pense qu'il s'agissait d'une forme d'avertissement. Mon surmoi me conseillait de ne pas sortir de mon lit. J'aurais dû l'écouter.

En arrivant dans la salle d'anglais, une énorme inscription sur le tableau :

*K loves T*, but T loves J.

Kevin rouge jusqu'aux oreilles. Patricia silencieuse en reine déchue. La prof a hurlé. Personne n'avait remarqué son arrivée. Sortez une copie. Les verbes forts, ça va vous calmer! Moins deux à celui qui prononce un mot.

Après pareille démonstration d'autorité, la naine avait tout intérêt à rester sur la même ligne. Mon mètre soixante-quinze s'offrait à elle au deuxième rang. Elle m'a réquisitionnée d'office pour nettoyer ce grigri. Je me suis levée le plus naturellement du monde comme si le message ne me concernait pas. J'ai pris l'éponge que la petite bonne femme me tendait. J'ai fait disparaître l'inscription. Je suis allée me rasseoir avec flegme. Trop peut-être. J'ai trébuché sur mon sac. Je me suis rattrapée à l'épaule de Laurent. Réflexe conditionné, je m'attendais à quelques vannes. Personne n'a ouvert la bouche. Dorénavant, quand je me ridiculise, ma classe ne sait plus comment réagir. Le consensus forgé depuis plusieurs années autour de mon physique de grosse vache a volé en éclats. La coutume ancestrale est devenue obsolète. Personne n'ose légiférer par dessus. C'est l'inconnu. Le ténia appartiendrait-il à l'ancien régime ?

Je me suis retournée. Des cheveux. Personne pour soutenir mon regard. Plus aucun repère. Se moquer de moi comme avant ? Feindre de n'avoir rien vu, rien entendu, comme quand Louis XIV lâchait un pet en plein conseil du roi ? Ai-je trouvé le graal, l'indifférence ?

J'ai passé la journée à raser les murs à tel point que Jo et moi sommes partis en catimini acheter un sandwich que l'on a mangé dans le parc. Il faisait un froid de canard. Plutôt se voir pousser des stalactites aux narines que croiser Kevin ou Patricia. Je n'ai pas cessé de parler à Laurent tout le reste de la journée. J'ai blablaté à son oreille pendant les cours de français, de maths et de physiques. Pour meubler, brasser de l'air, feindre l'indifférence. Je crois qu'à dix-huit heures, Laurent m'aurait envoyé deux claques s'il n'avait pas saisi ma stratégie d'évitement.

J'ai raconté l'anecdote à Jo. Il n'a même pas cherché à savoir si *T loves J* relatait une certaine vérité, à savoir, Tania aime Jonathan. Je dors depuis trois semaines dans la même chambre que lui. S'il était amoureux de moi, je l'aurais senti.

Jo a balayé d'un revers de manche la seconde partie de l'inscription pour se concentrer sur la première : *K loves T.* Kevin aime Tania. Une preuve sur un plateau d'argent, tout l'océan atlantique déversé dans son moulin à théories. Qui a écrit cela ? Ce n'est pas Kevin. Il s'est liquéfié. Ce n'est pas Patricia, de la vapeur sortait de ses trous de nez.

Tant que rien ne vient de Kevin, la théorie de Jo reste une hypothèse de travail. Je lui ai demandé si c'était lui. Il a répondu : Kevin est amoureux de toi. Désormais, il sait que tu sais. Deux choix s'offrent à lui. Se lancer dans la bataille à découvert ou démentir et reprendre ses galeries souterraines.

J'ai demandé à Jo ce qu'il entendait par "se lancer dans la bataille à découvert".

Je veux dire par là qu il n'a pas encore percé le mystère de ce qui nous lie. Il ne peut anticiper sur mes faiblesses et utiliser ma force contre moi. Il ignore encore au maniement de quelle arme je suis le plus habile. Il ne peut planter ses pieux aux bons endroits pour attendre le sommet.

J'ai stoppé la conversation. Je suis allée courir en me répétant que je n'étais pas une montagne, qu'on allait rien me planter, que Jo était certes très intelligent, mais un peu taré quand même. Un gentil taré. Un amour de petit taré obsédé par les symboles et les métaphores.

Je l'ai retrouvé calme comme un lac suisse, en train d'aider Sibylle à préparer le dîner. Je me suis

occupée du dessert. Un tiramisu. C'est pas tous les jours que l'on passe de victime à intouchable, de gros tas de graisse à sommet convoité, d'objet de dégoût à objet de désir. Même si ces mutations existent essentiellement dans l'esprit de Jo, peu importe, depuis que Michel m'a éconduite sur sa frite, plus rien ne peut me surprendre.

Bonne nuit Georges. J'entends la voix de Janis en écoutant ses disques. Comme tout le monde. Aurais-je posé un pied dans la réalité ? Avec Jo pour équipier, c'est pas gagné.

#### Le 20 Mars 2006

Georgino,

Jo a un don. En apercevant Kevin au self, il a murmuré:

Nous allons découvrir le choix du sujet expérimental. Suivre le guide dont il se méfie pour atteindre le sommet ? Quitter la cordée en terrain non balisé au risque de se prendre une avalanche ? Mon petit doigt me dit qu'il ne va pas la jouer solo...

Kevin s'est installé. Il y avait plus de petits pois sur son plateau que dans son assiette. Kevin le plus fort, le plus beau, le plus impertinent, le plus respecté, Kevin Ier, Kevin der Kaiser, Kevin il Duce, l'inébranlable Kevin tremblait comme une petite vieille. Il a avalé d'un trait son verre d'eau. Il a parlé le premier. C'est la règle.

J'va blo prè corrigé dfff béééé, jpa m'inquiéter plem pla......Désolé, Chuis fatigué.

Parkinson fulgurant auquel venaient s'ajouter des troubles du langage. Jo a dénoué la situation. Il a parlé du temps qui se réchauffe trop lentement, du climat continental dijonnais. Inintéressant. Soporifique. Il lui manquait une paire de Scholl, un tablier à carreaux et un trousseau de clé qui fait bling bling. Une vraie gardienne d'immeuble, de celles qui te tiennent la jambe alors que t'es à la bourre. Tu regardes ta montre en espérant qu'elle comprenne. Tu tentes d'esquiver. D'en placer une. Mais tu veux pas non plus te brouiller avec elle. Alors t'es coincé comme un con. T'as envie de la noyer dans son seau d'eau. Tu fais oui avec la tête en pensant au sprint qui t'attend pour choper le bus. Jo a poursuivi ses développements assommants.

Pendant ce temps, la tremblote a repris un peu de confiance. Jo a commencé à expliquer pourquoi le printemps est sa saison préférée. Kevin a craqué. Je dois dire que j'étais également à bout. C'est pire que les brodequins! Jo devrait s'orienter vers la torture mentale. Il ferait fortune en Corée du Nord ou à Guantanamo. Aucun accessoire pour la question. Le plus tordu des criminels préférerait la chaise électrique à cette mort lente et ennuyeuse.

Les feuilles repoussent, une douce odeur flotte dans l'air. La nature renaît, revient à elle, sort de ce sommeil qui nous a tous paru tellement long. Cette absence si nécessaire à sa régénération...

Ta gueule putain! J'vais tout te dire mais arrête, s'te plaît arrête! J'en peux plus des cui-cui, des bourgeons.... Arrête, c'est bon, j'vais tout balancer. C'est moi! J'ai posé la bombe. On y va quand sur la chaise?????

Kevin a craqué au mot « régénération ». Trop de syllabes. Un fusible a sauté. Il m'a demandé si j'avais lu l'inscription en cours d'anglais. Je lui ai gentiment rappelé que je l'avais effacée moimême. Il m'a expliqué qu'il s'agissait d'une mauvaise blague. Ça ne venait pas d'un de ses potes, certainement d'une personne qui ne nous connait pas. Ça l'embête un peu pour moi. Lui s'en fiche pas mal. J'ai répondu sur un ton laconique : Pas de problème. Ce ne sont que des initiales après tout. Ça peut désigner n'importe qui.

Kevin semblait soulagé. Ses épaules se sont détendues. Jo a laissé un marque page le long de ses pensées bucoliques. Pour une prochaine séance de torture. Nous avons terminé le repas, comme de bons vieux potes. Kevin, très attentif, est resté presque silencieux. Jo savourait sa victoire. Il jubilait

le con

J'en tire la conclusion qui s'impose. Kevin conserve sa stratégie de départ. Il se cramponne à la cordée emmenée par Jo, attendant le bon moment pour le faire dévisser.

# Le 24 Mars 2006.

Georges,

Désolée, je t'ai laissé sommeiller sous le matelas. J'y pense, Jo doit voir que je planque quelque chose à cet endroit. Il dort sous moi. Le matelas est soutenu pas des lattes. Peu importe. Il n'est pas du style à entrer dans l'intimité des autres par cette facilité. Au pire, il préfèrera la fantasmer ou spéculer dessus.

J'ai reçu un message de Florian. Je l'ai rappelé cet après-midi. Il veut me voir ce soir. Je vais y aller. Je dirai à Jo que je passe voir Papa pour ne pas l'inquiéter.

#### Le 25 Mars 2006.

# Georgino,

Florian habite au bout de la rue Condorcet. L'adresse ne me disait rien. Il m'a vaguement expliqué au téléphone. Je n'ai pas écouté. C'est drôle la routine d'une ville. Le sentiment de terrain conquis. On se dit que l'on va forcément trouver. C'est vers telle église, proche de tel restaurant. Les plaques bleues accrochées aux immeubles ne signifient rien. Elles symbolisent presque une négation de notre enracinement local. Lever le nez pour y lire l'inscription est presque humiliant. Contre-nature. Se balader avec un plan tient du paranormal. Pour les natifs, ces plaques bleues sont un recours ultime, le moment de désespoir qui arrive une fois tous les dix ans. Pour un touriste, elles sont l'unique repère.

J'ai arpenté des dizaines de fois cette petite rue dont j'ignorais le nom. Il y a le collège Marcel Pardé au 18. Elle relie la Place Saint Bénigne à la rue du Transvaal. Une vieille légende urbaine lui colle mauvaise réputation. Des putes y traîneraient. Je n'en ai croisé aucune. En face du collège, un petit théâtre où j'ai vue Natacha Atlas avec Maman. J'avais entendu à la radio sa reprise de *Mon amie la Rose* de Françoise Hardy. Maman m'entendait chanter cette chanson à longueur de journée. Elle m'a offert deux places. Je n'avais pas d'ami pour m'accompagner.

Florian habite tout au bout de la rue. J'ai chantonné en marchant.

On est bien peu de chose Et mon amie la rose Me l'a dit ce matin Vois le dieu qui m'a faite Me fait courber la tête Et je sens que je tombe Et je sens que je tombe Mon cœur est presque nu J'ai le pied dans la tombe Déjà je ne suis plus

Tu m'admirais hier Et je serai poussière

# Pour toujours demain.

Je me souviens qu'à la fin du concert, Maman avait la tête comme une citrouille à cause des percussions orientales. Moi, ce concert m'a fait rêver. Je ne voulais pas qu'il se termine. J'étais déjà très grosse à l'époque. Je me réincarnée en danseuse orientale. Natacha portait une robe bustier rose décorée de breloques et de pastilles nacrées. Son étole à paillettes n'était pas destinée à camoufler quoi que ce soit de son corps. Elle le sublimait. Son maquillage prononcé faisait tourner la tête. La magie d'un conte des milles et une nuits. Dans un autre contexte, sur une autre femme, cette panoplie baroque aurait été outrageusement vulgaire. A la limite du bal costumé. Sur Natacha, c'était somptueux. Elle dégageait une sensualité, un halo féérique suffoquant pour une petite fille comme moi. J'avais le tournis. Natacha dansait avec grâce. Elle tourbillonnait. Ses bras, ses poignets, ses doigts, ses hanches, sa poitrine, indépendants les uns des autres, évoluaient dans un ballet gracieux.

Je suis arrivée sous l'immeuble de Florian. J'ai monté les cinq étages. Je réalise concrètement que la chape de plomb de vingt-cinq kilos que je trimbalais partout n'est plus. Florian habite une chambre sous un toit. Les toilettes et la douche sont communes au palier. Florian m'a ouvert la porte avec un grand sourire. Il vit dans une pièce à minuscule vasistas. Un petit matelas est calé dans un coin. Il a rapidement disposé quelques coussins et une petite table basse à côté. Il m'a proposé de m'asseoir sur son lit transformé en canapé. C'est propre pour un repère de garçon. Le coin cuisine est voilé par un fin rideau bleu. Le parquet craque. On sent le vent à travers l'ouverture.

Fond de musique électronique minimale. Feuilles à rouler, balance de précision, sachets, paille. Flo doit dealer pour arrondir ses fins de mois. Il se fait certainement payer sa propre consommation en échange de ses services de revendeur. Je suis allée me servir un verre d'eau derrière le rideau. Florian n'a que des boîtes de conserve cabossées, des canettes de bière et du café ED.

- $\simeq$  C'est sympa d'être venue.
- ≅ Tu m'as invitée la dernière fois. Je t'ai apporté des chips.
- ≅ Merci, je vais les mettre dans une assiette.
- ≅ T'inquiète, j'ai l'habitude de les manger direct dans le paquet.
- ≅ Moi aussi en fait. J'ai dit ça parce-que t'es une fille.
- ≅ Une fille pas casse-couille sur les manières.
- ≅ Je voulais te remercier... et aussi te parler de quelque-chose.
- ≅ Je t'écoute. Tu permets que je te piques une cigarette ?
- ≅ Vas-v. Sers-toi.

J'ai allumé la première cigarette de ma vie. La fumée m'a serré la gorge. J'ai toussé comme un tuberculeux. Florian m'a demandé si ça allait. Je lui ai répondu que je fumais des ultra light.

- ≅ J'en ai pas ici, désolé!
- ≅ C'est pas grave, on s'en fout. Ça va mieux. Dis moi.
- ≅ Oui. Heu... C'est toujours au sujet de cette photo. Tu ne m'a pas demandé les fichiers originaux l'autre jour.
- $\cong$  Non c'est vrai. Je te fais confiance.
- ≅ Oui, j'ai compris. Tu as raison. C'est même pour ça que je t'ai fait venir.
- ≅ Tu veux l'utiliser pour une autre soirée ?
- ≅ Non. Il ne s'agit pas de moovin'dijon cette fois. C'est plus gros.
- ≅ Plus gros? Jean-Roch veut ma photo?
- ≅ Non, c'est pas dans le milieu de la nuit. Ca n'a rien à voir.
- ≅ Vas-y Flo. Dis moi. Tourne pas autour du pot.
- ≅ Bon, j'ai utilisé ta photo pour un autre projet. Pour tenter un coup. Rien de publié, rien d'officiel. Si t'es pas d'accord, je peux me désengager.

- $\cong$  Un coup?
- ≅ J'ai un pote qui bosse comme coursier pour le magazine de la ville. Tu sais, le truc qu'on reçoit tous les mois gratos dans la boîte aux lettres.
- ≅ Oui je vois.... la Gazette dijonnaise?
- ≅ C'est ça. Donc mon pote connaît un mec à la rédaction de ce journal. Ils cherchent un photographe. Celui qui est en place va partir en retraite. A priori, le maire veut du sang neuf. Mon pote m'a mis au courant avant les autres. J'ai eu le temps de travailler. J'ai pris des clichés de nuit. Des trucs psychédéliques. J'ai déliré, arpenté les rues pendant tout le weekend. J'ai réuni une dizaine de clichés. Mon pote les a fait passé au mec de la rédac. Il a adoré. Apparemment, c'est un type un peu chelou, qui se prend pour un parisien, un roi de la comm', un créa.
- ≅ En quoi ça me concerne?
- ≅ La photo de toi, tu te souviens, je l'avais détourée.
- ≅ Ouais. Assez mal!
- ≅ Je sais. Faut que je bosse un peu des tutos sous Photoshop. La technique c'est pas mon trip.
- ≅ Tant mieux. Ça laisse la place au brut.
- ≅ Exactement. Corriger les défauts, la lumière, c'est violer la réalité. Moi, j'me considère comme un ultra-réaliste. Un mec du terrain.
- $\cong$  Je pige.
- ≅ Attend, je vais te montrer la photo originale. Tu vas mieux capter la suite.

Flo a ouvert son vieux PC. Il a cliqué sur une icône. Le photo originale s'est affichée en plein écran. Plus rien à voir avec ma gueule figée sur flyer. L'image dégage une vitalité palpable, un réalisme saisissant. Une fille devant le grand théâtre. Le monument se dresse derrière elle dans toute sa splendeur, sa solennité, sa masse immobile. Ses contours sont nets, lisses, enracinés dans le temps, étrangers aux mortels grouillant autour. La fille le vois mais ne le regarde pas. Elle vit ici. Quelqu'un l'attend. Elle ne flâne pas. Devant, à quelques mètres, un petit groupe de touristes asiatiques s'est retourné. Contemplatifs, souriants, bavards, remuants, un essaim à la limite de l'hystérie. Ils veulent le cliché. La fille. Pourtant elle n'est personne. On ressent l'émulation, l'urgence de capturer cette française. Cette fille ne pose pas. Elle avance dans sa propre vie. Un météorite ne pourrait l'en dissuader. Un asiatique a enclenché l'option rafale. Il ne se concentre pas sur le cadrage. Un autre tente d'enlever le cache de son objectif les yeux rivés sur la française qui s'éloigne. Les femmes se hissent sur la pointe des pieds, petites puces derrière leurs hommes. Flo a capturé la vie et l'éternité. Le vieux monde et la globalisation. Le passé, spectateur impuissant du futur en ordre de marche.

- $\simeq$  Tu aimes bien?
- ≅ Oui.
- ≅ Je voudrais l'utiliser pour décrocher le job.
- ≅ Quel job ? Remplacer le photographe ringard de la mairie? Te taper l'inauguration des chrysantèmes ?
- C'est pas vraiment ça. Juste avant l'été, un numéro spécial va paraître, disponible sur les sites de la mairie et de l'office du tourisme. L'objectif est de booster le tourisme à Dijon. Dès que j'ai eu le tuyau, en plus des clichés pour les pages intérieures, j'ai monté une couv'. Pour arriver devant le rédac-chef avec un projet abouti, pas comme un branleur tu vois. J'ai choisi cette photo. J'ai inventé deux ou trois rubriques sur le modèle d'anciens numéros pour imiter le produit fini. Pour que le mec se projette le plus possible. J'ai copié-collé le logo de la gazette. J'ai appelé ce numéro « Dijon, Ville de beauté ». Un peu comme on dit de la Corse tu sais. La photo, le titre, ça a fait bander le chef. Il a montré ça à un conseiller du maire qui adhère totalement à cette dualité. D'un côté, le touriste chinois caricature de mondialisation, une femme d'un mètre quatre-vingt habillée comme sur un podium qui

avance, déterminée, féministe, moderne. D'autre part, le passé immuable, l'éternité, l'architecture, la tradition préservée. La mairie veut faire passer le message d'une ville moderne soucieuse de son patrimoine. Et puis bon, t'es tellement belle aussi. C'est le côté plus...

- ≈ Racoleur?
- ≅ Non! Unique!
- $\cong$  OK. C'est quoi la suite?
- ≥ Demain, l'assistante du rédac' chef m'appelle. Je dois répondre à une question. Est-ce-que j'accepte de me charger des photos du numéro spécial de juin. Si je précise que la couverture n'est pas exploitable, ils ne me prendront pas. C'est cette photo qu'ils veulent. Au mieux, ils m'achèteront la misère les autres clichés mais je n'aurai aucun contrat. Rien d'officiel à mettre sur mon CV. C'est la chance de ma vie. Je termine mon CDD dans un mois et demi chez Moovin'. Mes boss ne me signeront jamais de CDI. C'est contre leur religion. Pour eux, un jour je suis une merde, le lendemain ils me tapent sur l'épaule. Si mon boulot plaît au service communication de la ville, y a peut-être des portes qui s'ouvriront. Je sortirai de ce taudis et j'arrêterai les conneries.
- ≅ Quelles conneries?
- ≅ Faut bien bouffer...
- ≅ Donc l'assistante t'appelle demain. Tu dois répondre à une question. Il me semble que tu m'as fait venir jusqu'ici pour m'en poser une. Alors la question, la mienne, c'est quoi ?
- ≅ Ben...T'as compris. Sans cette photo, j'aurai pas le job. J'voulais savoir si je pouvais utiliser ton image. Enfin, cette image. Je demande rien de plus. Il faut juste l'accord de tes parents.
- $\cong$  A ton avis?
- ≅ J'sais pas. J'peux comprendre que ça te pose problème. T'es une fille discrète. Tu parles pas beaucoup.
- $\cong$  J'accepte à une condition.
- ≅ J'ai pas d'argent Tania.
- ≅ Alors tu vas me payer en nature et me procurer un immense plaisir.
- ≅ Heu... Enfin,... J'ai vingt-et-un an. T'es mineure. Je peux pas...
- ≅ Pipi. Je veux faire pipi. Tout de suite. Maintenant. Sinon je vais exploser. Donc tu me ferais très plaisir si tu me donnais la clé des toilettes. Une fois que j'aurai terminé mon pipi, tu pourras faire ce que tu veux de cette photo.
- ≅ Putain j'ai eu peur! Enfin, c'est pas que j'ai pas envie, que je te trouve pas jolie. Faudrait être taré....
- ≅ Tu veux que j'explose de pipi ou tu veux ma photo?
- ≅ La clé est juste là, sur le petit meuble.
- ≅ Ouand même!
- ≅ Tania?
- ≅ *Oui* ?
- ≅ Il faut aussi l'autorisation de tes parents.
- ≅ Ça, c'est pas un problème.
- ≅ Tania?
- ≅ Quoi?
- ≃ Merci
- ≅ Je pisse et te laisse la clé devant la porte. A bientôt Flo.
- ≅ A bientôt.
- ≅ Au fait, je fais pas un mètre-quatre-vingt. Pas encore.
- ≅ *Ça viendra. Va pisser. Je t'appelle dans la semaine. Merci encore.*

# Le 28 Mars 2006.

# Georges,

Papa m'a souri. Il a même dit mon prénom. Sans me regarder. J'étais très heureuse. J'ai rougi comme à un premier rendez-vous. Comme si on me présentait une personne dont on me fait l'éloge depuis ma naissance. Certes une personne qui m'ignore, mais qui sait que j'existe. C'est passé trop vite. Cette petite étincelle. Il est reparti dans son ailleurs. J'ai tenté de frotter les cailloux. J'ai espéré une étincele, une mince fumée, un peu d'espoir. Je lui ai parlé. J'ai raconté ma routine chez Jo et Sibylle, mes péripéties au lycée, même l'histoire de la photo. Je vais être sur la couverture de la gazette dijonnaise! Tu la lisais avant hein Papa?

Pas de fumée. Seulement du brouillard.

Le psychiatre faisait sa tournée des malades. Il est entré, surpris de me voir. Je lui ai expliqué la photo, le magazine de la ville, le dossier spécial de juin. Je n'ai pas parlé de Flo. Je comptais sur le côté rassurant, institutionnel de l'administration. Je lui ai présenté le document que Flo m'avait envoyé la veille. Il s'agit simplement d'une autorisation parentale pour permettre à la ville d'utiliser mon image pour la couverture de la gazette. Vous voyez, il est bien stipulé qu'il ne s'agit que d'une photo et non d'un engagement indéfini. Il y a même la signature de l'adjoint au maire chargé de la communication. Je voudrais que mon père signe ce document. Je ne sais pas comment m'y prendre.

Le psychiatre a eu l'air surpris que je lui raconte tout ça. Papa aurait pu signer n'importe quoi. Mais je ne voulais pas le faire seule. Glisser un stylo entre les doigts de mon père, le faire déposer un grigri en bas à droite, ce serait une trahison, un déni de filiation. Je voulais qu'une tierce personne assiste à cela. Le psychiatre a bien voulu rester. Papa a signé le papier sans le lire. Il a allumé la télévision.

# Le 30 Mars 2006.

# Georges,

Le reste de la bande nous met désormais le grappin dessus. Patricia me tourne autour comme un vautour, en cercles de plus en plus serrés. La prochaine soirée moovin'machin se rapproche. Que veut-elle choper cette fois ? Un sac en peau de kangourou ? Une manteau de panda ? Quel sera le challenge ? À quelle meute de loup sera-t-elle livrée en pâture ? Quelle idée a germé dans les esprits dérangés des organisateurs ? S'enfiler des balles de ping pong dans la chatte et les lancer le plus loin possible ? Se faire pisser dessus ? Quelle misère. Plutôt croupir en enfer plutôt mettre un pied dans cette reconstitution provinciale de sodome et gomorrhe.

Jo ne semble pas dérangé par cette émulation. Je serre les dents quand Steve lui sert la main. Je coupe ma respiration quand Patricia, Géraldine et les autres pétasses me lèchent la pomme. Chaque matin, depuis leur banc, autel de la branchitude, ils nous font signe de venir. Je suis Jo comme un toutou. Il parle avec eux comme si le passé n'existait pas. Il m'impressionne. C'est criant de vérité. Il s'agit pour lui d'une forme d'expérimentation. Jo, si curieux de la nature humaine, des ressorts de ce petit groupe, sa hiérarchie dominants dominés. Je ne parviens pas à avoir ce recul empirique. Quand une fille me complimente, me parle chiffons, des séquences défilent comme des corps flottants. Les croches-pieds, les insultes, les regards en coin, les ricanements derrière mon dos. Leur seule présence réveille en moi la honte. Cette honte qui ne me quitte pas. A cause d'eux, mon corps ne m'appartiendra jamais. Mon reflet dans le miroir ne sera jamais une évidence. Je suis condamnée à la distorsion, au masque de fer. Je vois à travers un prisme. Le prisme d'une grosse vache mal fagotée dont le pain quotidien est d'éviter les pièges. Ils m'ont conditionnée. Impossible de cramer mon disque dur en me léchant les bottes. Désolée frangins, la touche RESET ne fonctionne pas sur

moi. Je n'ai pas cette fonctionnalité. Je ne suis qu'un parasite après tout!

Kevin est le seul à ne pas me faire totalement gerber. Son regard a changé. Les autres ont superposé un masque sur le précédent. Kevin a enlevé le sien. Je ressens chez lui une certaine sincérité. Il n'en fait pas trop. Les autres gars me reluquent. Mon nouveau surnom : Miss Monde. Tu réalises Georges! Kevin m'appelle simplement Tania. Je crois qu'il a changé. Est-ce le fait d'avoir passé du temps avec Jo et moi? Il regrette peut-être les milices qu'il a lancées contre nous. Il a réalisé l'évidence. Ce déchaînement de haine n'était qu'une histoire de différence. Jo et moi ne méritions pas tout ça. Maintenant que je ressemble aux autres, que ma différence est invisible, ils me voient. Une fille discrète qui ne demande rien d'autre que la paix. Kevin a soufflé entre deux portes : Tu es différente à l'intérieur. Ca m'a troublée. Non pas que je ressente la moindre attirance pour ce type. C'est le mot *intérieur* dans sa bouche. Il existe pour lui d'autres facteurs que la beauté, le fric et le potentiel à coucher dès le premier soir. Pourtant, je ne pense pas qu'il connaisse l'intérieur d'un bouc émissaire. Il ne se doute pas un seul instant des répercussions psychologiques de l'humiliation. De la force nécessaire pour ne pas pleurer. Ne pas craquer. Ne pas se retrouver chez la directrice par peur des représailles. Je doute qu'il ait la moindre idée de ce que représente le fait d'être seule à une table de quatre, d'entendre soupirer son voisin dans le bus, écrasé par son propre poids. Je doute qu'il puisse concevoir le mécanisme qui pousse une fille à se gaver tous les soirs au point d'en perdre toute lucidité. Parce-qu'à douze ans, on ne boit pas pour oublier. On n'a pas accès à ces choses-là. On fait avec les moyens du bord. On s'évade en se créant une panic room virtuelle où nos amis sont la petite sirène, barbie et Janis Joplin. Un matin, on décide de capitonner ce refuge. On espère y mourir par suffocation. Je doute fort que Kevin sache tout cela. Pour lui, toutes ces années ont dû défiler à vitesse V. Moi, j'ai compté chaque minute passée entre ses murs. J'ai attendu chaque jour férié, chaque vacances comme on regarde la surface, entre deux lames de fond. Juste une petite gorgée d'air.

# Le 3 Avril 2006.

# Georges,

Jo va trop loin cette fois. Je ne le suis plus. Les autres nous ont proposé une rando dans le Val Suzon. Une balade de santé pour prendre un peu l'air, pique-nique au programme. Comme c'est bucolique! Chacun emporte quelque-chose à manger. Kevin se charge des boissons.

Un déjeuner dans l'herbe tous ensemble ! Un moment de convivialité avec les matons oui ! Comme c'est alléchant ! Comme c'est naturel ! Alors qu'il y a à quelques mois Kevin me flanquait par terre, moi, mon sac, et mes quatre-vingt kilos.

Jo a accepté. *Tane et moi, on vient ! On fera une quiche !* J'ai fermé ma gueule sur le moment. Ce soir, je vais lui expliquer en deux mots le fond de ma pensée : PLUTOT CREVER.

# Le 5 Avril 2006.

Mon Georges,

Sibylle a déposé Jo au point de rendez-vous tôt ce matin. Un chemin proche d'une abbaye dans le Val Suzon. Un parcours de randonnée connu des marcheurs chevronnés. J'ai jeté un coup d'oeil sur internet. Huit-cent mètres de dénivelé. Balade de santé, mon cul ! Jo va galérer ! J'espère seulement qu'ils feront demi-tour s'il flanche.

Jo en a pour une bonne partie de la journée. Sibylle est partie à Paris pour le weekend. Elle a attrapé le train de 10h10. Jo se fera ramener par le grand-frère de Steve qui a le permis.

Cette nuit, j'ai téléchargé  $\pi$ . Un film en noir et blanc de Darren Aronofsky. Je l'ai regardé avec les écouteurs pour ne pas réveiller Jo.

Je suis restée collée à mon écran du début à la fin. À peine si je prenais le temps de cligner des yeux. Un génie des maths souffre d'atroces migraines. Des décharges électriques traversent sa boîte crânienne. Les images sont brutes, sans fioriture. Comme les photos de Flo, jeux d'ombres travaillés dans leur épure, quasi chirurgicaux. Le mec est blafard. Il évolue comme un zombie. Dès le départ, on comprend sa condition de singe savant. Tous les matins, une petite fille l'attend devant sa porte. Un pot de colle agaçant. Armée de sa calculette, elle lui énonce des multiplications à vingt chiffres. Le mec fouille dans sa poche, cherche ses clés. Il lui donne ce qu'elle veut, le résultat, sans même y penser. Comme dit bonjour. Par conditionnement. Chaque matin, la petite relou ajoute des chiffres, des racines carrées. Espère toujours qu'il se plantera. Le mathématicien ne se plante jamais. Le ton reste laconique quelque soit la difficulté de l'opération et la tripotée de signes.

Dans la rue, le monde entier en veut à sa cervelle. Son allure moribonde d'animal blessé est bouleversante. Des vautours se disputent le bénéfice de son processeur interne. Une compagnie financière le harcèle. Il est sur le point de décoder la formule numérique clé du marché des changes. Il est observé. Traqué. Un clodo le suit des yeux. Ses migraines s'accentuent, incrémentées à ses neurones. Une black engagée par une compagnie financière l'arrête dans la rue. Il s'en débarrasse difficilement. Elle lui hurle quelque-chose.

Une violente migraine le paralyse subitement. Un son strident le coupe du monde. Son processeur est en autonomie. Il calcule seul. Plus l'ordinateur décode, plus l'humain souffre.

Par hasard, dans un bar, il s'assoit à côté de cabalistes. Les deux hommes parlent hébreu. Ils déposent un papier sur le comptoir. La migraine est passée. Le mathématicien jette un coup d'oeil. C'est une suite. Son ordinateur la décode. Les cabalistes lui assènent un interrogatoire insupportable. À leur tour, ils donnent l'assaut sur son génie. À leur tour, ils le poursuivent à la recherche du mystère des nombres secrets, mystère de la cabbale. Le mathématicien quitte le bar.

Les jours suivants, il est harcelé par les capitalistes et les fondamentalistes religieux. Les deux puissances qui s'arrachent les restes du monde. Les migraines s'accentuent. Aiguës, douloureuses, intolérables. Il se rapproche de la bonne combinaison. Ça turbine à plein régime. Il ne maîtrise plus rien. Il ne ressent que la souffrance.

À bout, devant son miroir, le mathématicien perce sa boîte crânienne à l'aide d'un tournevis électrique. Le sang gicle sur la glace.

Plus rien.

On le retrouve dans un parc, assis sur un banc avec sa petite voisine. Il contemple le vent dans les feuilles. La lumière qui perce. La vie est partout. La petite fille lui pose une multiplication. Le mec ne sait pas. Il a brûlé son disque dur.

Grâce à ce film, j'ai réussi à verbaliser une intuition.

Quelque-chose tourne en roue libre dans le cerveau de Jo.

Quelque-chose qui brouille sa perception.

Quelque-chose qu'il ne maîtrise pas.

J'ai peur pour Jo. J'ai peur que le sang gicle comme dans le film. Mon Georges, encore moi,

Il est 21 heures passées. Jo n'est toujours pas rentré. Le jour commence à tomber. Les portables sont tous coupés. Sibylle est injoignable. Je tremble. J'ai des sueurs froides. Un mauvais pressentiment. J'y vais. Je vais chercher Jo.

# PARTIE 3:

# IMPLICATIONS COLLATÉRALES DE L'HYPERATTACHEMENT

# Le 11 Avril 2006.

# Georges,

Je ne reverrai plus Jo ni Sibylle. Retour à la case départ. Je me sens tomber. Je veux mourir. Que tout cela se termine. Je te l'ai dit dès que l'on s'est connu Georges. Ma vie est une routine de malheur. La routine prend des airs de chaos.

J'écoute la chanson *Hurt* de Johnny Cash.

I hurt myself today
To see if I still feel
I focus on the pain
The only thing that's real
The needle tears a hole
The old familiar sting
Try to kill it all away
But I remember everything

What have I become
My sweetest friend
Everyone I know
goes away
In the end
And you could have it all
My empire of dirt
I will let you down
I will make you hurt

I wear this crown of thorns
Upon my liar's chair
Full of broken thoughts
I cannot repair
Beneath the stains of time
The feelings disappear
You are someone else
I am still right here

What have I become
My sweetest friend
Everyone I know
goes away
In the end
And you could have it all

My empire of dirt I will let you down I will make you hurt

If I could start again A million miles away I would keep myself I would find a way

Je vais dormir Georges. Je te raconterai. S'il est impossible de mourir de chagrin.

# Le 12 Avril 2006.

Georges,

Je pue. Je ne mange pas. Je bois du coca toute la journée en fumant des cigarettes. J'ai trouvé un paquet de Vogue dans la table de nuit de Sybille.

Je vais tout te raconter. C'est peut-être la dernière fois.

J'ignore si le film m'avait angoissée ou s'il est possible qu'un réel pressentiment m'ait alertée. Samedi à 22 heures, je n'avais aucune nouvelle de Jo. Impossible de joindre les autres. Toutes mes tentatives échouaient directement sur messagerie. J'ai reçu un appel bizarre de Joris. Comme si son portable s'était déverrouillé dans son sac et avais composé mon numéro. Logique, je devais être la dernière personne à l'avoir appelé.

Des cris, des rires, des propos incompréhensibles. Un tintouin angoissant.

J'ai attrapé mon sac à main. J'ai fouillé. Quelques billets. Suffisamment pour convaincre un lascar de m'emmener au point de rendez-vous. Je suis descendue seule dans la cité. Des petits groupes zonaient, fumaient des bédos, mangeaient des grecs. J'ai quadrillé le terrain à la recherche des individus les plus calmes. J'ai accosté un petit gars qui m'avait l'air sympa. Ses potes ont cessé de parler. C'est comme ça à la cité. Les grosses gueules se la ferment subitement quand une nana déboule. Faut pas croire ce que l'on voit à la télé. Les vrais méchants, ils traînent pas dans les cages d'escaliers. Le mec s'appellait Kader. C'était le moins bruyant des mangeurs de grec. Ses potes l'ont charrié.

- ≅ Kader y va ken ce soir!
- ≅ Laisse tomber frère! C'est un tapin! Elle est pas dans tes moyens! Faut aller traîner dans le 16ème Madame! C'est là que vont les mannequins! Ici on peut pas se payer Gisèle!
- ≅ J'suis pas une pute. J'ai juste besoin qu'on me dépose quelque-part. J'ai juste besoin qu'on m'aide. J'ai dix euros.
- ≅ Et Madame, tu nous prends pour des crevards! C'est pas parce-qu'on habite la téci qu'on peut pas rendre des services! On n'en veut pas de ta caillasse!
- $\simeq$  T'as une voiture?
- ≅ Celle de mon frère Madame.
- ≅ Arrête, j'suis pas une madame. J'ai pas seize ans.
- ≅ Mais t'es super grande!
- ≅ Oui un peu.
- ≅ Tu me dépasses presque!
- ≅ Je confirme, j'te dépasse. Est-ce-qu'on pourrait parler de ma courbe de croissance dans la

- voiture? J'ai besoin d'aide. Je dois aller dans le coin du val suzon.
- $\simeq$  C'est l'autre bout du monde ça?
- $\cong$  *Je t'en supplie Kader.*
- ≅ Tu sors d'où?
- ≅ De cette tour là-bas.
- ≅ Quoi?! Tu mythones. On t'as jamais vue ici!
- ≅ J'ai changé physiquement.
- ≅ Mytho! Moi aussi j'ai changé. En fait avant, j'ressemblais à Matt Damon. Et puis j'suis devenu arabe. Comme ça, un matin, j'me suis réveillé. J'étais rebeu. Adieu les cheveux soyeux, j'me suis retrouvé avec des poils de cul sur la tête et la peau bronzée!
- ≅ Bon, tu te souviens, la grosse qui courait tous les mercredi dans le parc?
- ≅ Ouais. Elle a de ces nibards sa mère!
- ≅ C'est moi. J'ai eu des problèmes familiaux. J'ai maigri. Voilà, la grosse c'est moi. On va pas en faire un plat. J'm'appelle Tania.
- ≅ Wouaaa! La transformation! Ah mais j'te reconnais maintenant. Au niveau des yeux. La couleur. J'ai toujours trouvé que t'avais des yeux de ouf. C'est pour ça. J'me suis jamais moqué de toi.
- ≅ Merci. C'est cool.
- ≅ Bon, j'vais t'emmener. Attend deux secondes. Tania....Ça me dit quelque-chose. A quel étage t'habites?
- ≈ 14
- $\cong$  Ah...
- ≅ Quoi?
- ≅ Tu connais Mouloud?
- ≅ Y a un Mouloud sur mon palier. Mais je le croise pas souvent.
- ≅ Meskina....
- ≅ Meskina quoi?
- ≅ C'est ta mère qui est morte d'un cancer. Et puis ton père est chez les fous ?
- $\simeq$  C'est moi.
- ≅ Ok. Je pécho les clés et on y va.
- ≅ Merci. J'te suis.

Après trois-quarts d'heure la voiture approchait du point de départ supposé. Il faisait noir. Pas une bagnole à l'horizon. Kader a mis les pleins phares pour qu'on ne loupe pas l'abbaye. Cette petite virée lui plaisait bien. Il kiffait. Il ne m'a pas demandé ce que je venais chercher ici. Il y a une certaine culture du secret dans les quartiers. Quand j'ai repéré des grilles, j'ai demandé à Kader de ralentir. D'éclairer le bord de la route. Il a avancé dans un chemin. Un panneau indiquait le sentier. La fameuse balade de santé! Mon cul! Ça grimpait à pic! J'ai ouvert la portière. Kader est sorti de la voiture.

- $\cong$  J'vais pas te laisser comme ça seule dans la nuit?
- ≅ T'inquiète pas, j'ai rendez-vous. On se revoit à la cité. Merci Kader!

Il a attendu quelques minutes avant de démarrer. J'avais déjà grimpé cent mètres. J'ai entendu le moteur, la voiture s'éloigner. Puis plus rien. J'ai couru mon portable allumé pour ne pas me gourer dans les balises. J'ai entendu des voix. Je me suis cachée dans un buisson. Je ne voyais presque rien. Des silhouettes qui avançaient. Quand elles m'ont frôlée, je les ai reconnu. Kevin, Joris, Steven et deux autres gars. Ils titubaient, sentaient l'alcool à trois kilomètres. Je n'ai pas entendu la voix de Jonathan. Je n'ai pas reconnu sa démarche. J'ai attendu qu'ils s'éloignent. Je suis sortie de mon

buisson. J'ai couru droit devant. Mon portable à la main. J'ai tenté d'appeler Jo. Pas de réseau. J'ai encore couru une vingtaine de minutes. Un bruit m'a stoppée nette. Un gémissement. Je l'ai reconnu. Je l'ai appelé. Un son vers la droite. J'ai éclairé au maximum avec mon écran de portable. Dans un creux de guinze mètres, j'ai aperçu une forme. Une forme humaine. Je suis descendue. Ma cheville s'est tordue vers l'extérieur. Je ne sentais rien. L'adrénaline. Je suis tombée sur les fesses. J'ai senti quelque-chose craquer dans le bas de mon dos. Je me suis approchée. A quatre pattes. Jo gisait. Dans un trou. De tout son long. Il saignait du nez.

- ≅ C'est moi Jo. J'suis venue te chercher.
- ≅ Ma jambe. Mon bras. J'ai mal.
- ≅ Je suis là. Ça va aller.
- $\cong$  J'ai froid.
- ≅ Tiens, je te couvre. C'est mon manteau. Tu sais, celui de Dorota. Il est bien chaud.
- ≅ Jo. Tu vas rester ici. Il n'y pas de réseau. Je dois redescendre pour appeler de l'aide.
- ≅ Ne dis rien à personne.
- ≅ Jo. Ne t'endors pas. Tu divagues. Bouge les mains. Frotte-toi avec ton bras qui n'est pas blessé. Je reviens tout de suite.
- ≅ Ils voulaient que tu viennes...
- ≅ Qui voulait que je vienne?
- ≅ Les bourreaux. Ils étaient déçus que tu ne sois pas là. J'ai pas anticipé. Il était passé à la troisième étape. Il te voulait toi. J'ai pas anticipé...
- Arrête Jo. Arrête avec tout ça. T'endors pas. Je reviens. T'endors surtout pas. Pense à nous. Pense au parc. Pense à moi. J'ai besoin de toi. Ne bouge pas. Ne fais pas de bruit. Je reviens.

J'ai dévalé le chemin. Ma cheville me torturait. Je me suis touché le bas du dos, le petit os qui pointe. J'ai senti une décharge électrique remonter le long de ma colonne. Je fixais la petite loupiote sur le toit de l'abbaye. Je suis arrivée là où Kader m'avait déposée. J'ai ouvert le clapet de mon portable. Deux traits. J'ai appelé le SAMU. J'ai expliqué du mieux que je pouvais où je me trouvais. Je les ai prévenu qu'il y avait un chemin de terre peu praticable.

J'ai patienté. Dans la nuit, recroquevillée contre un arbre. Ma cheville avait triplé de volume. Je n'avais toujours pas mal. Je suis incapable de dire combien de temps j'ai attendu, tapie.

J'ai distingué le bruit d'une sirène. J'ai allumé mon portable. Je l'ai secoué. J'ai sauté en l'air. Le camion blanc s'est arrêté. Je suis montée à l'intérieur. J'ai guidé le chauffeur jusqu'au trou. Un médecin m'a demandé des détails. Il saigne du nez. Il parle difficilement. Il a froid. Il tremble. Il s'est plaint au niveau de la jambe. Et du bras aussi. Il n'a pas perdu connaissance. Enfin, pas pendant que j'étais près de lui. Je ne sais pas depuis combien de temps il est comme ça. Pas très longtemps je dirais.

Les mecs du SAMU ont sorti un projecteur. Eux aussi sont tombés plusieurs fois dans la descente. J'ai perçu la voix de Jo. J'ai enfin respiré. Ils le remontaient. Le médecin le stimulait, lui posait des questions. Sortait des instruments. Parlait à haute voix à l'attention des autres soignants. Constantes, tension, fracture ouverte, probable traumatisme crânien... Une voiture de police a déboulé. Les flics avaient été alertés par les moines de l'abbaye d'un ram-dam dans les hauteurs. Une bande de soulons fichaient un raffut impossible. Les moines ont précisé qu'une voiture était restée garée toute la journée derrière l'abbaye. Les pochetrons étaient repartis depuis une petite heure. Les moines ont parlé d'un démarrage tonitruant, de musique et de canettes de bière lancées à travers la grille.

Derrière l'abbaye Georges. Les enfoirés, ils ont coupé par derrière.

Le médecin du SAMU a demandé si j'étais de la famille de Jo. J'ai répondu que non.

- ≅ Alors nous allons l'emmener. La police va vous raccompagner.
- ≅ Il a besoin de moi. Je dois lui tenir la main.
- ≅ Les policiers vont vous ramener. Ils ont certainement des questions à vous poser au sujet du groupe qui traînait par-là.

# Un gars du SAMU m'a appelée.

≅ Mademoiselle, il veut vous parler avant qu'on l'emmène.

Je suis montée dans le camion. Jo me regardait dans les yeux. À travers. Comme jamais. Avec une intensité brûlante.

- ≅ Tania je...
- ≅ Attend Jo. Je vais me pencher. Parle doucement. Je colle mon oreille. Vas-y.
- ≅ Maintenant, tu vas te débrouiller seule. Le beau se suffit. Ne dénonce pas les bourreaux. Ça gâcherait tout.
- ≅ Quoi?
- ≅ ....
- ≅ Mademoiselle, nous allons le mettre sous oxygène. Ecartez-vous. Appelez l'hôpital pour avoir des nouvelles. Ça va aller. On s'en occupe.

Les policiers m'ont ramenée. J'ai feint d'ignorer avec qui Jo était parti randonner. Comme il me l'avait demandé.

Un collègue passera demain pour vous poser quelques questions. Simple formalité. Les chutes sont nombreuses dans ces coins là. Je vous sens très choquée. Votre ami va s'en sortir. Il faut y croire. Reposez-vous bien cette nuit.

Le lendemain matin, Sibylle m'a appelée. Je n'ai pas reconnu le numéro.

- ≅ Tania, ma chérie, je quitte la chambre de Jonathan. Les médecins n'ont pas une grande visibilité sur sa capacité à remarcher. Le traumatisme crânien est sans gravité. Son bras gauche est simplement plâtré.
- ≅ Je peux le voir quand? Tu viens me chercher pour aller à l'hôpital?
- ≅ Je t'appelle d'une cabine Tania. Tu ne pourras plus me joindre sur mon numéro habituel.
- ≅ Quoi?
- ≅ Jo ne veut plus te voir. Je lui ai fait répéter dix fois. Il ne veut plus te voir. Ça me tord le ventre de dire ça à la gamine qui a sauvé la vie de mon fils. Je ne le comprends pas. Il a beaucoup souffert de l'absence de son père. Je respecte sa décision. Je ne sais pas quoi te dire de plus.
- ≅ Je viens le voir tout de suite. Il est au CHU?
- ≅ Nous partons Tania. Jo va être transféré quelques temps dans une clinique privée. Je connais quelqu'un. Ensuite, nous partons pour la Pologne.
- $\cong$  La Pologne?
- $\cong$  Il n'y a pas de raison rationnelle Tania. En tous cas pas à mes yeux. Jo veut quitter ce pays.
- ≅ Combien de temps ? Comment je pourrai vous joindre ?
- ≅ Je te donnerai des nouvelles. Enfin, n'espère pas, je ne te garantis rien. Nous partons Tania. Il est possible que ce soit un aller-simple.
- ≅ Jo ne me ferait jamais ça! Il n'est pas dans son état normal!
- ≅ Tu le sais comme moi ma chérie. Jo n'a rien de normal...
- ≅ Vous m'abandonnez!
- ≅ Je le sais ma douce. Je trouverai du travail grâce à ma tante. Jo parle un peu le polonais. Il recommencera une vie là-bas. Les gens pauvres sont parfois moins cruels. Enfin, je ne sais

- pas...
- ≅ Vous en voulez de la pauvreté ? Je suis pauvre moi ! J'ai plus rien !
- ≅ Je te laisse l'appartement Tania. Le temps que tu trouves une solution. Tu peux en disposer pendant trois mois.
- $\cong$  Je n'en veux pas.
- ≅ Alors retourne dans celui de tes parents. Monte un dossier pour demander une pension d'invalidité pour ton père. Renseigne toi sur toutes les aides dont il peut bénéficier. Avec ça, tu peux payer le loyer et avoir la cantine gratuite. Mais ne mentionne surtout pas que tu es livrée à toi-même. À personne. À aucun moment. N'ai confiance qu'en toi-même.
- ≅ Moi-même....
- ≅ Je sais ce que Jo représente pour toi. Ça me brise le cœur à moi aussi. Je dois y aller Tania. L'ambulance m'attend pour le transfert. N'oublie pas. Ne dis à personne que tu vis seule. Invente une tante, une voisine, une amie majeure qui veille sur toi. Sinon, ils vont te mettre en foyer.
- ≅ Sibylle?
- ≅ Oui ma chérie.
- ≅ Dis à Jo que je l'aime.
- $\cong$  Il le sait.
- ≅ La police va venir m'interroger.
- ≅ Fais ce que Jo a dit. Tu n'as vu personne. Tu ne sais pas pourquoi il est allé se balader en pleine nuit, seul. Tu t'es inquiétée. Tu y est allée. Il a eu de la chance.
- ≅ Ça ne te pose aucun problème de ne pas connaître la vérité? De ne pas savoir qui l'a poussé dans ce trou?
- ≅ Je le sais. Adieu Tania. Prend soin de toi. Une vie t'attend.

Elle a raccroché. D'un coup sec. Sa gorge s'est serrée et puis plus rien.

Je ne retournerai plus jamais au lycée. Je vais crever ici. Chez moi. Dans mon HLM. On retrouvera mon cadavre dans une odeur pestilentielle. Papa ne se rendra compte de rien. Son cœur lâchera à force de calmants.

Il ne sentira rien. Je ne sens plus rien moi non plus.

J'ai reçu la visite des policiers. Je m'en suis tenue à la version de Jo.

Il est allé se balader. Il m'a dit qu'il avait besoin de réfléchir. De passer un moment seul dans la nature. Il a tardé à rentrer. Je me suis inquiétée parce-qu'il marche difficilement. J'ai fait du stop pour le rejoindre.

Les types bourrés ? Ils n'ont certainement rien à voir là-dedans. J'ignore ce qu'ils faisaient là. Je ne les ai même pas vus. Jo est parti se balader seul. Avant que le SAMU n'arrive, il m'a dit qu'il avait glissé, qu'il ne se souvenait pas de la suite.

J'ai souri. Ils sont partis. J'ai refermé la porte. Je me suis étendue sur le lit de Papa et je crois que j'ai dormi.

# Le 30 Avril 2006.

Georges,

Je n'ai pas trouvé la force de t'écrire ces derniers temps. Je suis allée voir Papa plusieurs fois. Il reste toujours perché là-haut. Je l'envie un peu...

Flo s'occupe de moi. Il passe souvent à la maison. Il me fait cuire des pâtes. Il me nourrit comme un

oisillon, me fourre la cuillère dans le bec. Ça nous fait rire. Il a obtenu un CDD qui débutera dans quelques semaines. Le temps qu'il termine le sale boulot pour le site. La gazette de la mairie se réjouit de l'accueillir. Flo a déjà commencé à communiquer avec le graphiste sur le dossier de juin. En off puisqu'il doit terminer son contrat avec les types du site. Le rédac-chef a laissé entendre à Flo que le poste de photographe attitré l'attendait. Flo ne s'étend pas trop sur le sujet. Je dois lui tirer les vers du nez. Je lui répète que son bonheur ne rend pas ma situation plus douloureuse. Cette délicatesse me touche.

Le médecin est venu. Il m'a donné des anti-inflammatoires pour ma cheville. Il a tâté le bas de mon dos. Rien de cassé, une petite fêlure qui se consolidera avec du repos. J'ai une ordonnance pour une radio si la douleur persiste. Flo s'est fait passer pour mon cousin. Je suis les instructions de Sibylle. Personne ne doit se douter que je suis seule. J'ai pleurniché un peu. Le médecin a accepté de me faire un certificat pour le bahut. Dix jours.

Je n'ai pas de nouvelles de Jo. J'aurais commencé par ça si j'avais reçu le moindre signe de vie. J'ai rassemblé mes affaires et laissé la clé de l'appartement des Walkoviak à la gardienne. J'ai donc définitivement regagné mon HLM, ma tour, mes murs, mon béton, mes cafards, mon lit. J'ai recollé même le poster de Janis sur la porte. Dans l'espoir de reprendre là où l'histoire a commencé à foirer grave.

Je lis Belle du Seigneur. C'est un des derniers romans conseillés par Jo. Je me souviens de trois autres

La Méprise de Nabokov.

Les Frères Karamazov de Dostoïevski.

Le Comte de Monte Cristo de Dumas.

Je suis allée acheter ce pavé de mille pages à la librairie à côté du marché. J'ai croisé Kader sur le chemin. On a parlé. Je lui ai menti. Pourtant j'ai confiance.

Je vis avec ma Tante de Chartres. Elle est venue parce-que mon père est interné. Mais il revient bientôt à la maison.

Pourquoi Chartres ? Peut-être parce-que je ne sais pas situer ce bled sur la carte. Une ville où personne ne va, qui ne soulève aucune curiosité. Si je lui avais parlé de Paris ou de Marseille, Kader aurait rebondi. Kader m'a proposé d'aller courir dans le parc un de ces jours. Je lui ai dit que je lui ferai signe.

J'ai lu pendant sept jours. Non stop. Je suis restée enfermée. Sans me laver le cul. Flo n'est pas passé. J'ai gobé un yaourt périmé et picoré des raisins secs. Des raisins desséchés plus exactement. Dès la troisième ligne, j'ai su que ce conseil de lecture n'avait rien d'anodin. Ariane. Adrien. Solal. La femme enfant mortifiée par l'ennui, l'époux fonctionnaire sans relief, l'amant flamboyant à la Vronsky. La fuite en avant en quête d'Absolu. L'aversion pour la routine. La peur de mettre les sentiments à l'épreuve du quotidien. L'organisation domestique au service du mystère. L'extermination obsessionnelle de toute spontanéité. L'horloge qui sonne quand l'un ou l'autre a besoin d'aller déféquer. L'aménagement de la vie qui finit par prendre le pas sur la vie même. J'ai noté une réplique de Mariette, la domestique, impuissante face à tant d'efforts déployés pour garder sous cloche le sublime. Pour fatalement l'étouffer, renoncer à la naissance de l'amour, à la vie, tomber dans l'ennui et la déliquescence.

« Quand c'est pas le lit c'est le bain, marmotte, poisson et compagnie, et rien que des mots qu'il y a dans les livres, des politesses et des sourires qu'on dirait qu'ils sont malades jamais une dispute une intimité, peut-être qu'ils vont faire cinéma d'amour et reufeuleumeleu jusqu'à qu'ils aient la barbe blanche tous les deux, mais moi je dis que c'est pas honnête, c'est pas une vie (...) et puis tout ce

colin-maillard entrez mais fermez les yeux je suis pas visible tournez vous, si c'est l'amour moi j'en veux pas, avec mon défunt on aurait fait nos besoins ensemble pour pas se quitter ».

Ce n'est pas tant l'épilogue du livre que je retiens. L'amour est inexorablement ennui. La passion des deux sublimes vide fatalement l'entité qu'ils forment de sa substance. Ce vide est alors comblé par l'administration plutôt que la surprise, l'ennui plutôt que le partage, la détestation muette plutôt que la violence des mots. La mort de l'amour, du corps et de l'esprit plutôt que l'aléa.

Voici ce que j'en retiens mon Georges. Après plusieurs mois passés dans un palace à ritualiser le quotidien pour y échapper, à planifier les relations sexuelles pour leur soustraire toute imperfection née d'une contingence biologique, donc toute humanité, à ne se montrer que coiffé, parfumé, vidé de tout déchet organique, après autant d'énergie dépensée dans un combat perdu d'avance, les sublime sont rattrapé par la maladie. Ariane est prise de violents maux de ventre. Solal, à bout, s'occupe d'elle comme une mère changerait son enfant. Ils pénètrent au delà de l'intimité modérée qu'ils redoutaient tant. Plus aucun artifice ne masque les borborygmes, les vilaines effluves, la maladie, le corps dans ses circonvolutions malodorantes.

J'ai la sensation que c'est dans cet abandon que Solal n'a jamais autant aimé Ariane.

La vieille domestique avait raison. Plutôt chier en face de son mari que vivre séparé de part et d'autre d'un décor de théâtre : beaux, parfumés, tartinés, mais seuls.

Jo est en quête d'Absolu. Il veut réussir là où Solal et Ariane ont échoué. J'ignore quel est cet Absolu vers lequel il tend. La chimère qui le pousse à m'abandonner. Je sais pourtant qu'il reviendra.

#### Le 15 Mai 2006.

Mon Georges,

Plus rien n'a de prise. Même la douleur. Même le dégout. Même la haine.

Patricia m'a laissé un message de sa petite voix mielleuse. Elle me demande, si, par hasard, je ne connaîtrais pas le challenge pour la prochaine soirée. Flo m'a filé le tuyau. Il a savouré quand ses boss lui ont proposé de continuer à tafer pour eux. Au black évidemment. Pas question de CDI. Trop de charges, trop de risques, trop d'engagement. Flo leur a mis sous le nez la promesse d'embauche de la mairie. Son poste de photographe pour la gazette dijonnaise. J'aurais bien aimé voir leur tronche. Un prolo qui s'en sort. Le talent est communiste.

J'ai donné à l'info à Patricia qui *a hâte de me revoir*. Elle prie le ciel pour gagner la bague trois ors d'un joaillier dont j'ai oublié le nom. Kevin me laisse un message toutes les deux heures. Il ne mentionne évidemment pas Jo. Il veut savoir comment je vais, où je vis, quand je me pointe au lycée.

Je suis descendue chercher le courrier pour faire l'inventaire des impayés. Si Papa s'en sort, j'aimerais qu'il retrouve un cocon paisible, pas un foyer surendetté. J'ai son chéquier. J'ai réglé le loyer et les principales factures. Pour les petites sommes, je laisse venir quelques rappels. Quant à l'assurance de la voiture, je laisse tomber pour le moment. A part se faire incendier, je ne vois pas ce qui pourrait lui arriver. Pas de kilométrage, pas d'assurance.

Flo est passé me voir avec un Mac'do sous le bras. Je n'avais pas faim. On a regardé une comédie romantique sur l'ordi. Une histoire triste. Avec Winona Ryder et Richard Gere. La pauvre fille commence par être cocue puis meurt à la fin d'une malformation cardiaque. Flo s'est excusé. *Je* 

pensais que c'était gentillet dans le genre Pretty Woman. Il est touchant. J'ai tellement pleuré ces dernières semaines. Mon cœur est sec. Je n'ai plus de larme. Je pourrais assister à l'exécution d'un innocent. Ça me laisserait de marbre. Je suis figée dans un état léthargique, entre deux mondes. Je rejoins Papa peu à peu. Je n'ai plus besoin d'aller le voir. Je l'aperçois au loin. Nos deux bulles s'entrechoquent.

Après le film, Flo m'a demandé de fermer les yeux.

- ≅ Tada !!!
- $\cong$  Qu'est-ce-que c'est?
- ≅ Le numéro spécial Dijon Ville de Beauté!
- ≅ Déjà? C'était pas pour juin?
- ≅ Ils ont décidé de le sortir plus tôt. L'attachée de presse a été assaillie par les demandes d'encarts pub. Maisons d'hôtes, caveaux sur la route des vins, épiceries fines, hôtels.. Bref! Tous les commerçants du coin ont payés pour être visibles en apprenant que le dossier serait envoyé aux sites touristiques, traduit en anglais et en allemand. Je te passe les détails. La gazette a multiplié par deux son budget pour ce numéro. Le rédac'chef n'a pas réussi à trancher entre le fric des commerçants et la qualité de mes photos. Le tout ne tenait pas dans un numéro standard. Ils ont décidé de ne rien rogner, de sortir un Hors Série dès la semaine prochaine. Avant que les gens commence à réserver leurs vacances. Il sera envoyé un peu partout sur papier ou numérisé pour l'étranger. Aux guides touristiques, aux sites de voyage, dans le monde entier. L'attaché de presse a eu le nez creux en publiant un aperçu de la maquette. Avec la fameuse couv'! Il a monté un plan comm' béton pour élargir la cible au maximum grâce à l'afflux de financements.
- ≅ C'est chouette. La couverture est bien. Ils n'ont presque rien modifié par rapport à ton projet initial on dirait.
- ≅ Presque rien.
- $\cong$  T'as fait du bon boulot.
- ≅ C'est grâce à toi.
- ≅ C'est toi qui tenait l'appareil!
- ≅ C'est toi qui m'a inspiré!
- ≅ Alors Mona Lisa ne doit rien à Vinci?
- ≅ J'suis pas un génie!
- ≅ Et moi j'suis pas Mona Lisa ça tombe bien.
- $\cong$  Donc, c'est un boulot d'équipe.
- $\cong$  Si tu veux. Il sort quand exactement?
- ≅ Dans quatre jours tu le trouveras dans ta boîte aux lettres. Les imprimantes turbinent!
- $\cong$  J'imagine! Les perspectives pour toi?
- ≅ Plutôt positives. Ça t'intéresse ?T'es sûre ?
- ≅ Oui Flo. Je t'ai déjà dit que je suis heureuse pour toi! Peu importe le reste.
- ≅ Ça sent le CDI! Il faut juste que le service RH valide. Je serai ce que l'on appelle un « contractuel » dans l'administration. C'est un statut assez solide avec des tickets restau, une mutuelle et tout ça. L'administration, ils ont de la thune, ils exploitent pas les gens.
- ≅ J'espère.
- ≅ Je t'assure. Je les sens bien. Pas comme mes anciens boss. Ces enculés...
- ≅ Ils te font des problèmes?
- ≅ Pas pour le moment.
- ≅ Comment ça?
- ≅ Je les fournissais en coke de temps en temps...
- $\cong$  Merde.

- ≅ Ouais. Ils connaissent un flic un peu chelou qui les couvre régulièrement.
- ≅ Quel intérêt ils auraient à pourrir la vie d'un gars comme toi?
- ≅ Je sais pas...
- ≅ T'inquiète pas va. Leur site marche. Ils ont d'autres chats à fouetter.
- ≅ T'as sûrement raison.
- ≅ Au fait, je change de sujet. Tu pourrais me trouver le Bien Public du 6 avril ?
- ≅ *Heu...*
- $\simeq$  C'est hyper important.
- ≅ J'ai un pote qui bosse pour un buraliste avenue de la Gare. J'vais lui demander. Bon, tu veux aller faire un tour? Faut que tu t'aères! Tu pues un peu ma jolie! Tu sens un peu le poney. Pardon, le cheval vu ta taille!
- ≅ ..
- ≅ Je t'ai vexée ? Excuse moi Tania !
- ≅ Non, c'est pas ça. Tu peux y aller tout de suite?
- ≅ *Où* ?
- ≅ Chercher le Bien Public du 6 avril.
- ≅ Pourquoi?
- $\cong$  J'ai mes raisons.
- ≅ Ok. J'y vais. J'vais devoir aller au centre ville. J'suis pas là avant une heure et demi.
- $\cong$  T'as le permis?
- ≅ Ouais.
- ≅ Sur la commode à l'entrée, y a les clés de la bagnole de mon père.
- ≅ J'conduis pas souvent. Si je la défonce...
- ≅ C'est une vieille Clio. Aucune option. Ça se conduit comme un tracteur.
- ≅ Elle est garée où ?
- ≅ C'est la bleue juste en bas vers l'allée. Celle avec l'autocollant J'aime la plongée .
- ≅ Ton père aime la plongée?
- ≅ Non, on l'a achetée comme ça.

J'ai pris une douche. Pour m'occuper. Je me suis même maquillée pour meubler. J'ai rangé un peu. J'ai refait le lit de Papa. J'ai laissé un message au psychiatre.

J'ai eu envie d'appeler le Docteur Guptar. Je lui ai envoyé un texto.

Docteur Guptar. Je suis en train de glisser. J'ai besoin d'un ami. Pas d'un homme. Pas d'un médecin. D'un ami. Tania.

Il m'a répondu immédiatement.

Je passe vous voir ce soir. Votre adresse est toujours celle qui figure sur votre dossier médical? J'ai également besoin d'une amie. Pas d'une femme. Pas d'une patiente. D'une amie. Ravi G.

Flo m'a appelée aux alentours de 18 heures.

- ≅ Tania je suis avec mon pote là. C'est son boss qui a les clés du placard des invendus. Il en garde toujours un ou deux.
- $\simeq$  Tu reviens quand avec le journal?
- ≅ Je l'aurai demain matin. Vers huit heures. Quand il ouvrira la boutique.
- ≅ J'attendrai alors.
- ≅ Tu veux que je repasse ce soir déposer la voiture ? Je rentrerai en stop.
- ≅ Pas la peine. Garde-la. Amuse-toi un peu! Va délirer avec tes potes et pense à ton avenir qui s'éclaire. La fin du tunnel!

- $\cong$  Et toi?
- ≅ Moi je vais bien.
- $\simeq$  T'es sûre?
- ≅ Oui. Viens demain quand tu as le journal. J'te ferai un petit dèj'.
- ≅ Je vais garer la voiture dans un endroit sûr. Je la reprendrai demain.
- ≅ Fais comme tu veux. Si tu en as besoin, sers-t'en. C'est bien de la faire rouler un peu.
- ≅ Merci Tania. A demain matin.
- $\cong$  A demain Flo.

# Le 16 Mai 2006.

# Georges,

Je me suis endormie sur l'épaule de Ravi Guptar. Toujours vierge. Je ne me suis pas camouflée dans la roche pour planter mes dents dans sa chair.

Nous avons très peu parlé. Il est parti ce matin en me laissant un petit mot :

Mangez! Sinon, j'enlève l'anneau et je le remplace par une sonde! Je ne plaisante pas! Ravi G.

Je me suis lavée, habillée, maquillée. J'ai écouté le message du psychiatre :

Votre père est calme. Il s'est fait un ami dans le service. Il a même demandé un supplément de dessert selon les agents hospitaliers. Vous pouvez passer le voir dès demain. Nous avançons.

J'ai l'impression qu'il parle d'un gamin autiste...

J'ai sorti d'un placard un sachet de préparation pour pancakes. Comme ils disent, j'ai seulement ajouté à la poudre 75 cl de lait périmé depuis une semaine et deux œufs. Flo a sonné vers dix heures. Il a tout dévoré. Il est reparti aux alentours de treize heures. Après une bonne sieste sur le canapé.

Je me suis assise sur le lit de Papa. J'ai ouvert le journal du 6 avril. J'ignore ce que je cherchais exactement.

J'ai trouvé page dix-huit.

#### Faits divers Cote-d'Or.

# Val-Suzon: Un jeune homme secouru dans un chemin de randonnée.

Hier, aux alentours de vingt heures, un garçon de quinze ans s'est aventuré sur les chemins du Val Suzon. Inquiet de ne pas le voir rentrer, un proche a donné l'alerte. Les secours sont arrivés rapidement. Le jeune homme gisait semiconscient dans un trou au détour d'un chemin balisé. Deux gendarmes étaient également présents. Les moines du val avaient signalé la présence d'individus probablement alcoolisés divagant autour de l'abbaye. Les gendarmes ont interrogé le garçon accidenté dans sa chambre du CHU de Dijon. Il a déclaré être parti seul en randonnée pour se changer les idées. Il a chuté et ne se souvient plus de rien. L'hypothèse d'un lien entre cet accident et le groupe signalé par les moines a donc été écartée.

L'addition est salée pour la communauté. La municipalité a décidé d'interdire l'accès au site dans l'attente de sa sécurisation. Une mesure qui prive les côte-d'oriens de cette magnifique promenade qui ne présente aucun risque majeur si l'on veut bien respecter quelques règles de bon-sens. Les forces de l'ordre et le SAMU ont encore une fois été mobilisés par un imprudent. Selon les médecins, sa vie n'est pas en danger.

J'ai envie de vomir. J'en veux à Jo. Il n'a rien dit. Il va laisser les bourreaux s'en sortir. Quant à Kevin, Joris, Steven...

Où est le sens ? Quelle logique préside à tout cela ? J'ai envie de mourir. Mais même la mort me paraît absurde. J'ai tapé sur internet les mots *suicide* et *absurde*. J'ai trouvé des articles sur Camus,

Dostoïevski et Kirilov. Certaines citations sont extraites de romans que Jo m'a conseillés. J'ai tenté de comprendre. Jo ne fait jamais rien par hasard. Sur sa liste, je me souviens maintenant. Les Frères Karamazov, Les possédés, L'étranger, Le Mythe de Sisyphe. En parcourant les dix premières pages de résultats, j'ai les ai tous trouvés. J'ai tenté de comprendre le message que Jo m'envoyait de son au-delà. Avec ma petite cervelle d'adolescente standard.

« J'ai décidé cette nuit que cela m'était égal. Je me tuerai pour affirmer mon insubordination, ma nouvelle et terrible liberté. »

Dostoïevski. Les possédés. 1871.

Le suicide est révolte. Dieu n'existe pas. Je serai Dieu en m'ôtant ce qu'il ne m'a pas donné. Je suis moi-même Dieu. Mon raisonnement est absurde puisque Dieu n'existe pas.

« Puisqu'à mes questions au sujet du bonheur, il m'est déclaré en réponse, par l'intermédiaire de ma conscience, que je ne puis être heureux autrement que dans cette harmonie avec le grand tout, que je ne conçois et ne serai jamais en état de concevoir(...). Puisqu'enfin dans cet ordre des choses, j'assume à la fois le rôle du plaignant et celui du répondant, de l'accusé et du juge, et puisque je trouve cette comédie de la part de la nature tout à fait stupide, et que même j'estime humiliant de ma part d'accepter de jouer. En ma qualité indiscutable de plaignant et de répondant, de juge et d'accusé, je condamne cette nature qui, avec un si impudent sans-gêne, m'a fait naître pour souffrir, je la condamne à être anéanti avec moi. »

Dostoïevski. Journal d'un écrivain. 1876.

Le suicide est logique. Je ne serai jamais heureuse. Je mets fin à cette mascarade par vengeance, par révolte, par fidélité à ma conviction profonde. Mais mon geste est absurde car au fond, je suis résignée.

« *Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide »* Camus. Le Mythe de Sisyphe.1942.

La vie est absurde. La seule issue en est la mort. Je mets fin à cette absurdité par une autre. Mais je suis moi-même absurde puisqu'en pensant cela, je suis encore vivante.

Alors Jo tu me déconseilles de me suicider? Tu comptes télécommander ma vie depuis ton absence? Tu te goures!

J'ai pensé. J'ai raisonné. À la recherche d'une adhésion personnelle à des références propres, des répères culturels qui m'appartiendraient.

Je ne suis plus ton cobaye Jo. Tu veux te livrer à une bataille de concept ? Prend-ça!

« Le premier degré de la folie est de se croire savant. » Fernando de Rojas.

Tu crois tout contrôler Jo ? Tu as présidé à mon alimentation, mon style, bridé mes réactions, galvaudé ma personnalité. Tu crois m'avoir reprogrammée ? M'avoir reconditionnée ? Comme les bourreaux ? La touche RESET ne fonctionne pas ! Même quand on l'enfonce pendant plusieurs mois.

Ton entreprise de terrorisme psychique a échoué. Tu as pondu tes œufs sous ma structure crânienne mais ces vermines n'ont pas survécu à ta fuite. Ta vilaine lâcheté. C'est l'énigme de trop, celle qui lasse l'amateur de polars bien ficelés. Ton bouquin m'est tombé des mains Jo!

Malheur à toi! Je tournerai les pages des auteurs que j'ai choisis. J'écrirai ma propre histoire. Jeu de gamin, jeu de vilain! Tu en veux des citations? Tu en veux des bouquins? Tu ne m'empêcheras pas de penser Jonathan Walkoviack. Tu ne m'empêcheras pas de vivre ou de mourir. De décider. Tu as laissé par mégarde une étincelle en piétinant mon libre arbitre. Je mourrai les deux genoux à terre. Pas avant.

Pas sur injonction.

Le suicide! Mais c'est la force de ceux qui n'en ont plus, c'est l'espoir de ceux qui ne croient plus, c'est le sublime courage des vaincus.

Guy de Maupassant. L'Endormeuse. 1889.

Jonathan Walkowiack. Tu m'as rendue sublime aux yeux de tous. Tu as joué au savant fou. J'ai un genoux à terre. Toi tu boiteras à vie !

La Madone restera dans la postérité. Pas toi. Tu n'es pas Munch. Tu es un vulgaire faussaire. Tu remplis le carnet de commande de ton cerveau dérangé. Tu sombreras dans le néant. Comme moi. Comme les autres.

# Le 22 mai 2006.

Mon Georges,

Je fais la couverture du canard local. L'écosystème notredamesque est aussi déréglé qu'une rivière en bordure d'usine. Ils flottent tous sur le ventre. Un phénomène bouleverse l'ordre établi entraînant une pandémie d'hypocrisie, une attaque foudroyante d'obséquiosité, un déchainement d'amitié. Mon portable est saturé de messages. J'ai passé trois quarts d'heure à effacer des textos, des emails, des messages mieleux. Aller-simple dans la corbeille. Les bourreaux, les bourreaux adjoints, des gens que je ne connais même pas, ou alors de vue, un copier-coller collectif de mots creux, de félicitations, de bravos, de compliments impersonnels. Quelques invitations à des soirées dans des hôtels particuliers semblables à ceux dont ma mère a lavé les vitres. Je pourrai envoyer à tout ce petit monde crasseux une réponse inspirée : *Merci pour tout. Le ténia*. Je ne vois pas l'intérêt de donner suite. Certains ne sont capables que de premier degré.

Ma priorité Georges: ne plus remettre les pieds au lycée. Encore quelques semaines à tirer. Le certificat du médecin arrive à son terme. Je pourrai passer une nuit dans la voiture, fenêtre ouvertes, en maillot de bain. Malheureusement, il fait doux. Aucune chance de contracter une pneumonie fulminante. Au mieux, mon nez va couler. Ça ne justifie pas deux mois d'absence. Je suis dans la merde.

Flo passe me voir demain. Ça me changera les idées. Vers dix-huit heures, j'irai rendre visite à Papa avec des gâteaux de chez Bouchard. Ça coûte un bras. Un chèque sans provision de plus ou de moins. Si Kenza était là, elle trouverait un moyen de pétave une ou deux religieuses dans le dos de la mégère à la caisse. C'est la femme du patron. Quand je pousse la porte de sa boutique, j'ai l'impression de passer un entretien d'embauche, de devoir justifier ma présence.

- ≅ Selon vous Mademoiselle, pourquoi devrais-je vendre ce baba au rhum à vous plutôt qu'à un autre candidat ?
- ≅ Je suis très motivée par ce baba au rhum. Je vais apporter une plue-value à cette pâtisserie. J'aime la qualité de vos produits. Il me semble que l'on achète mieux quand on sait apprécier le savoir faire du patron. Je ne vous décevrai pas. J'ai d'ailleurs avec moi une lettre de recommandation de ma boulangère qui a toujours été satisfaite de mes achats. Je conserve de très bonnes relations avec elle. Elle m'a toujours vendu son pain dans une relation de confiance réciproque.

# Le 23 Mai 2006.

Georgino,

Papa va un peu mieux. J'ai l'impression qu'il refait surface malgré un résidu de confusion. Je marche sur des œufs. J'évite tout sujet susceptible de lui évoquer la mort de Maman. Il a apprécié les gâteaux. Sept euros le petit cochon en pâte d'amande, ça m'aurait fait mal qu'il recrache. On a parlé du lycée. Je n'y vais plus alors j'ai tout inventé. Je lui ai dit que Sibylle et Jo étaient partis quelques temps. Je lui ai parlé de Flo.

- ≅ C'est devenu mon meilleur ami Papa. Il passe souvent à la maison. On regarde des films. Il est photographe.
- $\cong$  Ah oui.
- ≅ Il va peut-être décrocher un CDI à la mairie. Avant, ses patrons le menaient en bateau. Un coup au noir, un CDD arraché, pas de renouvellement.
- ≅ Ça c'est pas bien. Les patrons sont comme les employés. Certains sont bons, d'autres pas.
- ≅ Ceux-là n'ont aucune morale. Ils ont exploité mon ami, l'on fait avancer avec une carotte. Un CDI, une augmentation, une mutuelle. Des gars sans scrupules.
- ≅ *Tsss*...
- ≅ Comme tu dis. Là, à la mairie, il sera pépère.
- ≅ J'espère pour Jo!
- ≅ Flo. C'est Flo Papa. Jo est parti.
- ≅ Flo!
- ≅ Je te le présenterai.
- ≅ Pas pendant mes émissions.
- ≅ Evidemment non!
- $\cong$   $\hat{A}$  demain ma petite fille.
- ≅ Bonne nuit Papa. Je pense à toi. C'est tout propre chez nous.
- ≅ Ici aussi.

# Le 24 mai 2006.

# Georges,

# Drôle de journée.

- 09h20 : Message vocal de Sonia Piffard, stagiaire au service communication de la mairie.
- 10h30 : Je rappelle. Sonia est en pause. Elle revient vers moi dans quelques minutes.
- 12h03 : Le téléphone sonne.
  - ≅ Mademoiselle Tania Mercier?
  - ≅ Oui.
  - ≅ Bonjour. Sonia, stagiaire au service presse de la gazette de Dijon. Je ne vous dérange pas ?
  - $\cong$  Non pas du tout.
  - ≥ Voilà. Je vous explique. J'ai eu votre numéro par Florian Azavic qui a collaboré avec nous pour le dossier spécial tourisme de mai. Vous en faites la couverture. Le rédacteur en chef du magazine souhaiterait vous mettre en relation avec son frère.
  - $\cong$  Son frère?
  - ≅ Ne me demandez pas pourquoi. Je ne sais pas. Je sais juste que le frère de Monsieur Casanova travaille à Paris.
  - ≅ Monsieur Casanova?
  - ≅ Le rédac'chef. Gilles Casanova.
  - ≅ Je ne comprends pas bien à vrai dire.
  - ≅ Moi non plus. Je fais ce que l'on me dit.

- ≅ Il fait quoi à Paris ce monsieur ?
- ≅ Je crois qu'il est dans le milieu artistique.
- ≅ Il est peintre? Musicien?
- ≅ Je ne sais pas. Je veux juste savoir si vous acceptez de le rencontrer. Il est à Dijon pour quelques jours.
- ≅ Je ne sais pas. Donnez lui mon numéro de téléphone. Merci d'avoir appelé.
- ≅ Attendez! Vous savez, ces gens de Paris, ils sont toujours pressés. Je crois qu'il vous demandera de vous déplacer. Il ne vous appellera pas.
- ≅ Sonia, je peux vous appeler Sonia?
- ≅ Bien sûr.
- ≅ Je voudrais savoir une chose. Est-ce-que la mairie va embaucher Florian?
- $\cong$  Le jeune photographe?
- ≅ Je ne sais pas. Je suis stagiaire. Ma mère travaille à l'urbanisme. C'est un peu piston et compagnie ici. Comme partout. Je peux vous dire que pour le moment, il est dans les petits papiers du rédac-chef.
- ≅ Rappelez-moi pour me dire où et quand le frère parisien veut me voir.
- ≅ J'ai déjà un créneau.
- $\approx$  Ah!
- ≅ Je vous l'avais dit... Les parisiens...
- ≅ J'attrape un stylo. Deux secondes. J'écoute.
- ≅ 10h30 demain. Au 23 de la rue Foch. Au cabinet du Docteur Bensamoun.
- ≅ Docteur?
- ≅ Je sais. C'est bizarre.
- ≅ Pourquoi chez un médecin? Finalement je ne sais pas si...
- ≅ Je serais vous j'irais. Par curiosité. Je connais Bensamoun. C'est un chirugien. Il a pignon sur rue ici. Il m'a opéré les seins il y a six mois.
- ≅ Vous aviez une tumeur?
- ≅ Non! J'ai vingt-deux ans!
- $\simeq$  Pardon.
- ≅ J'avais des pois chiches plutôt!
- ≅ Et maintenant, t'as des melons?
- ≅ Non justement. Je voulais un bonnet D. Il a refusé. Je ne regrette pas. Je suis plutôt frêle. Je ressemblerais à une actrice porno s'il ne m'avait pas dissuadée!
- $\cong$  Si j'y vais, ça peut aider Flo à rester au journal?
- ≅ Je peux pas vous dire.
- ≅ J'irai.
- ≅ Ça n'engage à rien. Au pire, vous tournerez les talons si le rendez-vous se passe mal.
- ≅ Ça n'engage à rien mais c'est quand même étrange. J'aurais préféré un troquet!
- ≅ Les parisiens...
- ≅ Ils sont pas comme nous!
- ≅ Je vous préviens. J'ai eu le frère au téléphone. Il se la pète un peu.
- $\cong$  Ah oui?
- ≅ Pour vous rassurer, il est PD comme un sac à dos!
- ≅ Un chirurgien consciencieux et un homo... je risque pas grand chose!
- ≅ Super. Je confirme à Gilles. Il transmettra à son frère.
- ≅ Ok. A un de ces jours Sonia.
- ≅ Merci Tania. Je ne sais pas si ça va aider Flo, mais moi, au moins, je n'aurai pas à entrer dans le bureau de Gilles toute merdeuse. Il aime pas trop qu'on lui refuse des trucs.
- ≅ Tant mieux alors. Une dernière chose. Florian, ça lui plaît ce boulot? Il se sent bien avec

- vous?
- ≅ Je n'ai que des échos positifs. Selon le planning, ce matin il couvre l'inauguration d'un centre social à la Maladière.
- ≅ Super. J'suis contente. C'est un mec génial. Le cœur sur la main.
- ≅ Et pas moche du tout...
- ≅ Comme vous dites Sonia.
- ≅ Je dois vous laisser, j'ai encore du travail.
- $\cong$  Encore un truc. Y a rien entre Flo et moi.

J'ai rendez-vous dans la salle d'attente d'un chirurgien esthétique avec le frère d'un mec que je ne connais pas, qui n'a pas le temps de composer dix chiffres sur son portable.

Rendez-vous ? Convocation est le mot exact. Je n'ai rien de mieux à faire demain matin. Si cet entretien peut aider Flo... Le fait d'avoir fréquenté une énigme sur pattes pendant plusieurs mois m'a blasée de la vie en trois dimensions. J'irai tranquille. Les mains dans les poches. Si une armée de zombie cannibales m'attend là-bas, si le chirurgien me propose de devenir un homme, si le parigo homo cherche une mère porteuse, je repartirai comme je suis venue.

J'ai le sentiment que plus personne ne m'habite. Des courants d'air.

#### Le 25 mai 2006.

# Cher Georges,

Je glousse encore en me repassant le film de cette matinée incroyable. Ecoute bien. Tu vas être plié de rire. J'en ai encore mal aux abdos.

Je suis arrivée à l'heure au rendez-vous. La secrétaire du chirurgien m'a accueillie avec un thé vert et un sourire éblouissant. Au sens propre. Plus blanc que blanc. Un ratelier de star américaine qui te brûle la cornée comme une patinoire au soleil. Un blond de bébé, la peau dorée par les UV, des ongles en plastique style Cruella. L'air était saturé par son parfum. Assise sur la banquette, j'ai donc bu un thé vert aux extraits de Shalimar. J'ai laissé la moitié refroidir gentiment dans la tasse. J'ai potassé quelques magazines féminins. J'ai regardé les images. Un livre d'Art prenait la poussière. Je l'ai ouvert au hasard. Je suis tombée sur La Madone de Munch. Je l'ai refermé aussitôt.

Un homme est entré. Je me suis levée. Il m'a serré la main. Je l'ai reconnu avant même qu'il ne se présente. Tellement à la pointe de la mode que la mode elle-même à un wagon de retard. Il portait des lunettes en écaille de je ne sais quel pauvre animal en voie de disparition. En y réfléchissant, excepté des écailles de tortue, je ne vois pas. Il a même de l'avance sur l'entreprise collective de destruction de la faune. Ça ne me surprendrait pas que ses boutons de manchette soient en ivoire et son slip en ours polaire. Il a attaqué direct. Il connaissait mon prénom, mon nom, mon adresse, ma situation familiale, mon âge. Il a sorti un calepin Vuitton. C'est l'unique marque que je connaisse. Facile, c'est écrit dessus. Il a commencé un interrogatoire qui m'a rappelé le premier rendez-vous avec le docteur Guptar.

- ≅ Taille?
- ≅ Je sais pas exactement.
- ≅ Levez-vous s'il-vous-plaît. Montrez moi vos chaussures. Des converses. Comme c'est frais.
- ≅ J'adore les Converse.
- ≅ Moi aussi. Pour passer l'aspirateur ou visiter ma grand-mère en banlieue. Je dirait un mètre soixante-seize.
- ≅ Vous avez l'oeil on dirait.
- ≅ Il ne faudrait pas dépasser le mètre-quatre-vingt.
- ≅ Pourquoi?
- ≅ Parce-que.

- ≅ Poids?
- ≅ Je ne le connais pas.
- ≅ On verra ça avec le docteur Bensamoun.
- ≅ Je dirai dans les soixante kilos.
- $\cong$  Sport?
- ≅ Oui.
- **≅** ...?
- ≅ Des exercices au sol. De la course à pieds. Plusieurs fois par semaine.
- ≅ Depuis longtemps?
- ≅ Depuis que j'ai commencé à mincir.
- ≅ Mincir?
- ≅ J'étais en surpoids il y a encore quelques mois.
- ≅ Ah. On verra ça avec le chirurgien. Vous êtes maquillée ?
- ≅ J'ai oublié
- ≅ Très bien.
- ≅ Vous avez eu de l'acné.
- ≅ Je n'ai pas eu cette chance.
- ≅ Bien. Pas de peeling.
- ≅ De quoi?
- ≅ Poitrine?
- ≅ ...
- ≅ Elle se maintient malgré la perte de poids ?
- ≃ Bof
- ≅ On verra ça avec le docteur.

Une porte s'est ouverte. Une femme est sortie, les lèvres tuméfiées, des points rouges aux commissures. A bientôt Docteur. Je demande à votre secrétaire un rendez-vous pour une éventuelle retouche.

Un homme typé lui a emboîté le pas. Grand, fin, le teint mat, le front lisse. Il a remis un papier à la secrétaire, a salué sa patiente puis s'est tourné vers nous.

- ≅ Monsieur Casanova! Comment allez vous?
- ≅ Très bien docteur!
- ≅ Entrez donc! Bonjour Mademoiselle.
- ≅ Bonjour.

Je n'ai pas ouvert la bouche pendant les vingt premières minutes. Le chirurgien m'a demandé de me mettre en culotte. Il m'a fait tourner plusieurs fois sur moi-même. Il a scruté mon visage comme un petit singe curieux. Il a tâté, pincé. Il m'a fait lever le menton, les bras, une jambe puis l'autre. Le Casanova attendait sagement derrière le rideau. Après plusieurs minutes, le docteur lui a dit qu'il pouvait venir.

- ≅ C'est très positif Monsieur Casanova.
- ≅ Oui, je l'ai vu tout de suite.
- ≅ Mademoiselle, vous avez perdu du poids récemment ?
- ≅ Oui.
- ≅ Combien?
- ≅ Quelques dizaines de kilos.
- ⊆ Ça se voit sensiblement au niveau de la peau, juste là, sur le ventre. Elle ne s'est pas tout à fait retendue. Vous faites du fitness ?

- ≥ Vos abdos sont très développés. Un peu trop même. La structure musculaire, ce que l'on appelle vulgairement les tablettes de chocolat, commence à se voir. Il faudrait ralentir un peu. C'est très masculin.
- ≅ Je n'avais pas remarqué.
- ≅ Ce n'est pas flagrant.
- ≅ Alors docteur?
- ≅ Monsieur Casanova, c'est très simple. Je ne toucherais pas au visage. Symétrique, harmonieux. Avec ce petit plus qui raconte une histoire. C'est votre partie, mais pour moi, par rapport aux autres filles que vous m'avez confiées, cette demoiselle a une gueule.
- ≅ Je le pense aussi. Et pour le corps ?
- Elles augmenteront automatiquement le volume de la poitrine qui est déjà assez conséquent et créeront un effet bombé artificiel. Je pense qu'une simple incision autour du mamelon pour retirer la peau vide suffirait.
- ≅ Je suis d'accord.
- ≅ Et vous mademoiselle ? Qu'en pensez-vous.
- ≅ J'en pense que je ne sais pas pourquoi je suis là.
- Désolé docteur. Je n'ai pas eu le temps de lui expliquer. D'habitude, je vous envoie des filles de l'est qui ne parlent pas le français. Elles sont tellement heureuses d'avoir été repérée, d'échapper à la misère, qu'elles n'osent pas s'exprimer!
- ≅ Je rentre demain à Paris. Je dois boucler cela. Je comptais lui expliquer après le rendezvous
- ≅ Vous voulez devenir mannequin?
- ≅ Moi?
- ≅ Oui. Monsieur Casanova est scooter.
- ≅ Scooter?
- ≅ Oui, je suis dénicheur de mannequins. Talent Scooter pour être plus précis. Je travaille pour l'agence B&E. On verra ça plus tard Tania. Docteur, vous pouvez me faire un devis ?
- ≅ Avec l'accord de Mademoiselle.
- ≅ Heu... Je ne veux pas être mannequin. Enfin, ça ne m'a jamais traversé l'esprit.
- ≅ Ben faites un devis alors si c'est pour vous!
- ≅ Voilà. Allez, on se rhabille jeune fille. Le docteur et moi allons discuter.

Je me suis rhabillée rapidement. J'ai entendu la conversation derrière le rideau. Le chirurgien ne pouvait pas en placer une.

Elle a une gueule docteur.

Je ne veux pas laisser passer ça.

Elle est jeune. Un potentiel énorme.

Elle est très grande pour son âge.

Pour les photos lingerie, il faut minimiser au maximum la rançon cicatricielle. C'est fondamental. Vous l'opérerez ici à Dijon. Ça rassurera sa famille.

Si les parents sont d'accord, on la fera venir dès que vous donnerez le feu vert.

J'ai le pif docteur. Pas de castings pour elle.

Ils vont se l'arracher.

Quelque-chose dans son regard.

Elle a LE truc.

Dans mon métier où les mots sont du vent, quand on ne peut pas verbaliser, c'est qu'on est face à une pépite. Je la veux docteur. Je la veux dans mon agence. C'est du pain béni cette gosse. Je ne parle pas en investisseur, mais en artiste. Elle me touche.

Nous sommes sortis du cabinet. Le chirurgien m'a serré la main. Le même regard bienveillant que Ravi. Concerné mais distancié. Dans la salle d'attente, un homme attendait. Une immense tâche de vin couvrait une grande partie de son visage. J'ai ressenti un choc. J'ai détourné le regard. Casanova a fait un chèque à la secrétaire sponsorisée par guerlain. Chacun de ses gestes libérait une dose radioactive de vanille, musc, patchouli, un odieux mélange qui me filait la gerbe. J'ai suivi le c scooter machin dans les escaliers. Il m'a proposé d'aller boire un verre juste en bas de la rue, à deux pas de la gare. Il nous a commandé d'office deux coca light. J'aurais bien mangé un croquemonsieur frites.

Il a lâché son smartphone. Il a enfin regardé autour de lui.

- ≅ La gare de Dijon n'est pas très sexy. Chaque fois que je viens voir ma famille, je le remarque.
- $\cong$  C'est quoi une gare sexy?
- $\cong$  Je ne sais pas au fond.
- ≅ Je n'ai jamais voyagé.
- ≅ C'est une bonne entrée en matière ça!
- $\cong$  Les gares?
- ≅ Les voyages.
- ≅ Pourquoi je suis là, avec vous Monsieur Casanova?
- ≅ Tu es là parce-que je suis tombée sur le canard que dirige mon frère. Par hasard. Je suis passé pour déjeuner avec lui. Je l'attendais dans son bureau. Je n'aime pas attendre. J'ai allumé son mac pour checker mes emails. Cette saloperie de téléphone met des plombes à télécharger les pièces-jointes. Et je t'ai vue.
- ≅ Sur l'ordinateur?
- ≅ Oui. En fond d'écran. Une photo de toi.
- ≅ Celle avec les touristes chinois?
- ≅ Celle-là même.
- $\cong$  Et alors?
- ≅ Je l'ai envoyée illico à ma directrice. Elle m'a envoyé un texto immédiatement. « Tu me la ramènes ». Elle n'aime pas attendre non plus. Voilà pourquoi tu es là.
- ≅ Me ramener où ?
- ≅ À Paris. Pour être mannequin. Pour voyager. Pour gagner de l'argent. Pour faire rêver les petites filles. Pour devenir la muse d'un couturier. Pour t'extirper de cette ville de bouseux.
- ≅ Pourquoi moi?
- ≅ Tu connais un peu le milieu de la mode ? Le mannequinat ?
- ≅ Pas du tout.
- ≅ Aucun prénom, aucun top modèl ne te viens en tête?
- ≅ Inès de Fremange?
- ≅ De la Fressange. Pourquoi tu te souviens d'elle?
- ≅ Je sais pas. Elle est connue.
- ≅ Tu te souviens d'elle car elle est unique. Elle a un truc. Ce truc, tu l'as aussi.

- ≅ Quel truc? Vous avez déjà parlé d'un truc avec le chirurgien...
- ≅ Tu écoutes aux portes ?
- ≅ Aux rideaux! Et je ne pouvais pas faire autrement. Vous étiez à trois mètres de moi!
- ≅ Je déniche le plus souvent des filles de l'est. Elles ne parlent pas français avant plusieurs semaines. On leur donne des cours tu sais ! On fait tout pour que nos recrues s'intègrent bien. B&E est une agence à taille humaine. On ne traite pas les filles comme des bestiaux. On les loge. On les accompagne aux premiers castings.
- ≅ Mouais... Je ne connais pas votre prénom! Vous m'avez sommée de me rendre à une adresse sans même prendre le temps de m'appeler.
- ≅ Je sais. Je suis pressé. J'ai une vie de con.
- $\cong$  C'est pas ce que je voulais dire.
- ≅ Je m'appelle Karl. Dans le milieu, on m'appelle Karl Nova.
- $\cong$  Votre job?
- ≅ Talent Scooter. En gros, je déniche des filles correspondant aux standards.
- ≅ Quels standards?
- ≅ Tu poses beaucoup de question toi! Tu ne viens pas de Crevardie! Tu parles!
- ≅ D'où ?
- ≅ Crevardie! C'est comme ça que l'on appelle l'Ukraine, la République Tchèque, la Bosnie... Bref, les pays pauvres dont on extirpe les filles.
- ≅ Il y a des zones de Crevardie en France aussi!
- ≅ Je sais d'où tu viens. Je sais également que ton père est à la Chartreuse.
- ≅ Mince, récemment?
- ≅ Bon, vous allez manquer votre train!
- ≅ Tania. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Tu ne m'interromps pas. Je vais tout t'expliquer. Je suis PD. Si je devais choisir une femme sur terre pour porter mon enfant, quitte à goûter aux fruits de mer, je te choisirai. Si j'étais hétéro, je me ferais couper un membre pour t'avoir à moi. Tu es LA beauté du siècle prochain. J'ignore tes origines. Magreb, Europe, Asie, Amérique du Sud. Je ne veux pas les connaître. Tu incarnes la beauté mondialisée. Au sens noble. Ta peau, tes cheveux, tes yeux clairs, ton corps, ta poitrine. Tu me fais penser à Helena Christensen en plus cosmique.
- $\cong$  Qui c'est?
- ≅ Pas de question! Laisse moi finir. Je pars dans seize minutes. Je ne vais pas te sortir mon couplet habituel. Les phrases toutes faites genre... C'est la chance de ta vie. Tu vas pouvoir t'extirper de la misère. Gagner de l'argent. En faire profiter ta famille. Te marier avec un acteur ou un milliardaire. Dormir dans les plus beaux hôtels. Toutes ces choses n'arrivent presque jamais aux filles. En revanche, toi, si tu choisis de me faire confiance, tu auras tout cela et bien plus encore. Je parie mes couilles que tu vas percer. Tu vas exploser. Tu ne passeras jamais un seul casting. Je vais t'avouer quelque-chose. Ne le répète pas jeune fille! J'ai pleuré.
- $\cong$  C'est pas grave. Ça arrive.
- ≅ Chut! J'ai pleuré devant ta photo. Tes yeux Tania. Je ne trouve pas les mots. Tout est dit. Moi, la piplette je ferme ma gueule devant une môme de seize ans.
- ≅ Je comprends pas...
- ≅ Tania. Tu me fais confiance? Je me livre à toi. Ecoute-moi. Je suis une tapette. J'ai honte de ne pas être né à Paris. J'aime un mec qui se fout de ma gueule. Je passe mes soirées seul. Mon meilleur ami s'appelle Crispy. C'est un carlin. Je suis entravé dans ce déguisement. Je rêve en secret de porter un sweet crade et des tongs. Je suis toujours pressé. C'est obligatoire. Comme la cravate pour un cadre. Même quand j'ai le temps je n'ai pas le temps. L'inactivité m'angoisse. L'attente me ramène à moi-même. Le vide me terrorise. Je suis

toujours en retard. Je ne peux pas me permettre d'être à l'heure. De laisser une brèche à l'introspection. Mon portable, ma montre, mon réveil, ils ont tous une demi-heure de retard. Pour ne jamais être en avance. Pour ne jamais attendre. Je suis un homme malheureux. Je me pavane devant ma famille. Je me justifie sans cesse d'être une grosse tapette. J'habite le Marais. Ma vie est un combat. Tania. Je me reconnais en toi. Tu portes l'étendard des victimes, des bannis, des damnés de la terre. Ça te parle ça ?

- $\simeq$  C'est l'Internationale?
- ≅ Oui. Je suis communiste, PD et malheureux. Tania, j'ai besoin de toi.
- ≅ Je dois réfléchir. Changer de vie me tente. Aller vivre à Paris, même si ça ne marche pas, c'est une expérience.
- ≅ Ça marchera.
- ≅ Mon père.
- ≅ On le fera transférer à Saint Anne. Ou dans une maison médicalisée. Dans le privé. Tu pourras le voir autant que tu voudras.
- $\cong$  On n'a pas les moyens.
- ≅ On financera tout. Les soins de ton père, le train, l'avion, le taxi, le logement, la nourriture, la salle de sport, les fringues. Tout. Je dois y aller maintenant.
- $\simeq Ok$
- ≅ Je t'appelle demain matin à 10 heures.
- ≅ Donc 10h30 selon votre fuseau horaire personnel?
- ≅ 10h00. Heure universelle.
- ≅ D'accord. J'en parlerai à mon père. Enfin, j'essaierai.
- ≅ Je vais rédiger un contrat. Pour te rassurer, l'avocat conseil de l'agence modifiera un peu le contrat type. Tu seras libre de tout lâcher. À tout moment.
- ≅ Ok. Bon voyage.
- ≅ Merci. À bientôt jeune fille.

L'humain enfoui sous le déguisement de dandy homosexuel m'est finalement apparu. Avec pertes et fracas! Ce type a une âme! Un regard sur lui-même d'une sévérité désarçonnante. *Je suis un homme malheureux*. Il m'a touchée ce PD! Je ne fais que répéter: PD. Ce n'est pas choquant dans sa bouche. A la cité, les blacks s'appellent négro entre eux. Les bien-pensants cherchent toujours une connotation négative. Surtout quand ils n'ont jamais mis les pieds dans une soirée gay ou dans un quartier multiracial. PD. Négro. Raton. Racaille. Ténia. Ce ne sont que des mots après tout.

Georges, je ne sais pas quoi faire. Tellement de promesses. Pourquoi ne pas partir à Paris pour quelques mois ? Histoire de flâner un peu. Papa me suivra. Il sera bien dans un établissement privé. Avec un jardin. Une nourriture plus variée. Une chambre décorée. Un grand écran. Des activités. Des sorties peut-être ! Il sera près de moi. Je tenterai de décrocher quelques contrats. Pour l'argent. Tout sera financé par l'agence. Excepté Papa, je n'ai besoin de rien. Je serai logée, nourrie, payée. Si personne ne veut de moi sur une affiche ou dans les magazines, peu importe. Ça sera comme des grandes vacances. On reviendra ici. On trouvera un autre appartement. Papa aura peut-être retrouvé ses forces d'ici-là. Il retravaillera. Je m'inscrirai dans un autre lycée pour avoir le bac. Je ne reverrai jamais les bourreaux. J'aurais oublié Jo.

Je vais aller chez le chirurgien. Il m'enlèvera un morceau de peau et me retendra les nichons vers le haut. J'ai bien un anneau dans le bide. Quelques coups de bistouri ne me font pas peur.

### Le 27 mai 2006.

Georgino,

Tu vas déménager mon vieux ! À nous Paris ! J'ai tout bouclé en une matinée après l'appel de Karl à

dix heures précises!

Le psychiatre de la Chartreuse m'a recommandé une maison de repos en proche banlieue parisienne. L'Agora. Elle est dirigée par un de ses amis. J'ai épluché le site. C'est encore mieux que dans mon imagination! Même moi j'aimerais y habiter! Un jardin paysagé, des fontaines, des fleurs partout. Un animateur permanent organise des après-midi karaoké, des goûters pour les anniversaires. Sur le trombinoscope, les infirmières sont toutes jolies! Les médecins sourient. Il y en a une tripotée. Un neuropsychiatre, trois psychiatres et une ribambelle de psychologues. Ils ont également un ostéopathe deux jours par semaine, un coiffeur et une masseuse. J'en ai parlé à Karl. Je n'ai pas tourné autour du pot. Je lui ai annoncé d'entrée les tarifs. L'agence ne voit aucun inconvénient à payer plus de deux SMIC par mois pour dorloter le père d'une gamine inconnue. J'imagine qu'ils sont sûrs de leur retour sur investissement.

Quant à moi, mannequin ou glandeuse, beauté du siècle ou éternel ténia, regard de martyre ou de poisson mort, je pars en vacances. Gratuitement. C'est encore mieux que le Secours populaire puisque j'emporte avec moi mon papa! Je vais vivre à l'ouest de Paris, rue de Longchamp dans le seizième arrondissement. À seulement six kilomètres de la maison de repos! En courant, j'y suis en trente-cinq minutes maxi! Karl a précisé que le Bois de Boulogne était à deux pas de l'appartement. La journée, c'est agréable pour se promener. Crispy adore y déposer sa royale petite crotte.

Je vais habiter un trois pièces. Je le partage avec une italienne, Lorena. Je vais lui demander de m'apprendre l'italien! À la rentrée, quand l'agence de mannequin m'aura virée, je prendrai option italien. Ça me fera des points pour le bac! Ensuite, je m'inscrirai à la fac en LEA. L'université accueille tout le monde, même les pauvres. Je deviendrai professeur d'italien. Je serai fonctionnaire. Avec Papa on se serrera un peu la ceinture mais j'aurai un job à vie! Si je dois partir vivre en Italie pour me perfectionner, je chercherai des cousins du côté de ma grand-mère. Avec Facebook et toutes ces conneries de réseaux sociaux, je n'aurai aucun mal! Les italiens sont très famille.

#### Le 28 mai 2006.

# Mon Georges,

L'avocat de l'agence B&E m'a appelée. Maître Carpentier m'a expliqué dans le détail les modalités du contrat. Je suis mineure, la signature de Papa est obligatoire. L'agence a pris la liberté de m'inscrire à des cours par correspondance pour la fin du programme de seconde. Si je le souhaite, l'agence fera appel à un professeur agréé en complément du contrôle à distance. L'avocat a attiré mon attention sur une condition suspensive. L'engagement ne vaudra pas si je refuse l'intervention chirurgicale ou si la cicatrisation ne me permet pas, selon les standards du métier, de poursuivre une carrière dans le mannequinat. L'avocat m'a rassurée. Il s'agit d'une clause type. Il n'y a pas de risque zéro en médecine esthétique. La réaction de la peau varie d'une femme à l'autre. Cette clause ne m'a pas parue abusive comparé à tous les avantages concédés par l'agence. L'appartement, la maison médicalisée, le financement des transports, de la nourriture, les cours par correspondance. Karl himself viendra rencontrer Papa et répondre à toutes ses questions.

J'échange des textos avec Karl. Une relation de confiance s'installe. Il m'a envoyé des photos de son chien.

Crispy chez le toiletteur.

Crispy nage au Bois de Boulogne.

Crispy grignote un os.

Crispy regarde la télé.

Crispy roupille les quatre fers en l'air.

Crispy attend sa gamelle.

Crispy boude.

Crispy et son nouveau manteau.

Karl m'a tout l'air d'être un chouette garçon. Un vrai sensible. Un mec drôle, intelligent, cultivé. Un paumé rassuré par l'incessant brouhaha urbain.

#### Le 30 mai 2006.

Passage sur le billard, deuxième!

L'opération est programmée pour mardi prochain. Le chirurgien a utilisé une métaphore rassurante. Pour moi, enlever un bout de peau et remonter légèrement des seins de jeune fille, c'est comme faire une boulette de pain pour un boulanger!

Intéressant. Je parie qu'il sort ça à toutes ses patientes. Vas-y mon con, prépare toi à mouler ta miche! Je lui ai parlé de la clause sur les cicatrices. Il a balayé le sujet d'un revers de blouse. La première cicatrice sera cachée sous la toison pubienne (adieu carrière dans le X!), la seconde, sous le plis des seins. Je porterai un soutien gorge spécial les premiers jours pour éviter une inflammation. Contrairement à la rhinoplastie, opération la plus pratiquée sur les apprentis mannequins, je serai présentable quelques jours après l'intervention. Ça ne retardera pas mon départ pour Paris.

Avant de partir, j'irai voir mes deux amis. Kenza et Flo. J'essaierai aussi de traîner dans la cité pour trouver Kader.

Ravi. Je veux voir Ravi avant de partir.

# Le 3 juin 2006.

Mon Georges,

Papa a signé le contrat. Karl est resté derrière la porte. Assis dans le couloir. Il a préféré. Le psychiatre a parlé à Papa de la maison de repos. L'environnement, les arbres, les chambres. Il m'a fait lire le courrier destiné à son confrère à la tête de l'établissement. Il a également édité le dossier médical de Papa dans son intégralité. Le rapport d'hospitalisation, le traitement actuel, les comptes rendus des psychologues, l'épisode de l'automutilation, les pistes explorées, les IRM, les scanners, tout ce que le service a noté depuis son arrivée. Il a également demandé à ce que Papa signe une décharge. C'est la loi. Pour protéger le service public.

J'ai demandé à Papa s'il avait envie de changer d'air. Je l'ai prévenu que l'on ne quittait pas Dijon pour la vie, seulement pour les vacances.

- ≅ J'ai trouvé un stage à Paris. Tu te souviens de la couverture de la gazette dijonnaise ?
- ≅ Oui. Tu es belle dessus. Avec les chinois.
- ≅ Je vais essayer de gagner un peu d'argent en posant pour d'autres gazettes, des plus grosses. Pour ça, il faut aller passer les vacances à Paris. Il y a une Chartreuse là-bas mais en mieux.
- $\approx$  Ah?
- ≅ Comme le docteur t'a expliqué, tu auras la nature, des fleurs, un parc, des activités.
- ≅ Je vais pouvoir rafistoler des meubles et les vendre?
- ≅ Oui bien sûr! Je te les apporterai moi-même. Tu n'auras pas à te lever aux aurores pour les dénicher.
- ≅ J'ai besoin de ma trousse à outils, de white spirit, de peinture, de vernis, de pinceaux.
- ≅ Tu auras tout ça! Pour le white spirit, on verra.
- ≅ Ça donne mal à la tête.
- ≅ Exactement. Le weekend, je viendrai te voir. On décapera le bois ensemble. On vendra nos créations sur le marché.
- ≅ Aux Grésilles ?

- ≅ Aux puces Papa!
- $\cong$  Aux puces...
- ≅ Vers Clignancourt! Je me suis renseignée. C'est un bric à brac comme tu les aimes!
- $\cong$  Je signe alors.
- ≅ Ce sont des vacances Papa. Nous ne partons pas pour toujours. Tu ne verras plus le docteur, ni les infirmières ni ton copain de la 109.
- ≅ Les puces...
- ≅ Tu veux rencontrer Karl? C'est la personne qui m'a proposé le job?
- ≅ Oui je veux bien.

Karl est entré dans la chambre comme dans une église. La queue entre les jambes. J'ai réalisé une certaine mystification populaire autour de la Chartreuse. Les dijonnais la surnomme la Chacha. C'est entré dans le langage populaire. Ce n'est pas rare d'entendre une maman hystérique crier à son morveux : « Si tu continues, je vais finir à la Chacha ». C'est l'équivalent du « *Tu vas me faire mourir* » de nos grands-mères.

≅ Bonjour Monsieur Mercier. Je suis Karl Casanova. Le frère de Gilles Casanova qui dirige la gazette dijonnaise. Je souhaite faire travailler votre fille. J'ai pour elle de grands projets.

J'ai fait signe à Karl d'y aller doucement, de ne pas effrayer Papa avec des superlatifs.

- ≅ Bonjour. Michel Mercier. Comme l'actrice. Je travaille à l'usine. Je retape des meubles à l'occasion. J'ai besoin de ma trousse à outils pour partir.
- ≅ On ne part pas dans l'instant Papa. Je dois me faire opérer.

Papa s'est brutalement redressé. Il tremblait de tous ses membres.

- ≅ Opérer ? Endormir ? Tu vas t'endormir seule ?
- ≥ Non Papa. Il y a aura un chirurgien, un anesthésiste, des infirmières. Karl m'accompagnera à la clinique Sainte Marthe. Je ne serai pas seule. Je ne me réveillerai pas seule.
- ≅ Ils vont te découper les seins ?

J'ai regardé Karl. Un regard Scarface. Tais-toi. Je gère.

- ≅ Non Papa. Tu te souviens de mon opération à Noël?
- ≅ Oui. L'anneau pour maigrir.
- ≅ Voilà. Je n'en ai plus besoin. On va me le retirer.
- $\simeq$  Tu seras seule?
- ≅ Non Papa. Je te l'ai déjà dit.
- $\cong$  Il ne toucheront pas ta tumeur?
- ≅ Je n'ai pas de tumeur. Je suis en bonne santé.
- ≅ Je pourrai te tenir la main?
- ≅ On verra. Pourquoi pas.
- $\simeq$  C'est tout vu!
- ≅ Dis Papa, tu reprends du poil de la bête! Tu fais ton dictateur!
- $\simeq$  C'est tout vu.
- ≅ Alors tu veux bien signer l'autorisation parentale pour que l'on m'enlève l'anneau?
- ≅ Oui. Je signe. Si tu n'en as plus besoin, il faut l'enlever.

Papa a signé le contrat de mannequinat, l'intervention chirurgicale, la décharge et le formulaire pour la maison de repos. Je l'ai manipulé pour ça. Par la force des choses. Je ne l'avais pas prévu.

Il n'a pas tout oublié. Sein, tumeur, opération, partir seul, tenir la main. Ces stimuli le plongent dans une profonde anxiété. Comme les chiens qui réagissent au tintement de la laisse. Ils ne comprennent pas mais savent. Si la laisse est utilisée pour la balade, ils remuent la queue. Si la laisse est réservée aux rendez-vous chez le vétérinaire, ils baissent la tête et tremblent de tous leurs membres.

Papa n'aurait jamais signé pour une opération de la poitrine, aussi anodine soit-elle. Il est incapable de saisir la nuance entre une mastectomie et une intervention de confort, entre l'anesthésie et la

mort

Un souvenir enfoui fait écran.

# Le 5 juin 2006.

# Georges,

J'étais chez Ravi Guptar. Il est plus de vingt heures. J'ai passé une journée inoubliable. Il m'a montré des photos de sa famille restée en Inde, les paysages de son enfance, la fureur des villes en plein développement.

L'Inde traditionnelle m'inspire. Nous avons préparé ensemble du poulet Korma. Il a traduit la recette sur un morceau de papier. La liste des épices m'a laissée sans voix. Cette recette en comporte plus de dix sortes! Ravi m'a expliqué que le curry tel qu'on l'entend en occident ne signifie rien pour les cuisinières indiennes. C'est un mélange d'épices dans lequel on retrouve certains incontournables comme le cumin ou le gingembre. En Inde, les mélanges sont personnalisés pour chaque plat et par chaque cuisinière. Mélange se dit « massala ». En vérité, il n'existe pas de recette de curry à proprement parlé. Les colons britanniques ont retenu ce mot pour englober toutes les subtilités de l'Art culinaire indien.

J'ai découpé le poulet avec Ravi. J'ai admiré la finesse de ses mains. J'ai remarqué que les ongles des médecins étaient polis, mattes, parfaitement entretenus. Ravi a dosé lui-même chaque épice pour obtenir une poudre jaune foncé. Sur ce coup là, je ne l'ai pas aidé. Sur chaque bocal était inscrit un mot en hindi. J'ai reconnu le curcuma à sa couleur et à sa densité.

J'ai émincé les oignons. J'ai pleuré. Une véritable fontaine. Comme une débile, je m'essuyais les yeux avec mes mains souillées. Ravi s'est moqué de moi et m'a donné un torchon. Pour me consoler il m'a raconté un truc drôle. Le bruit s'est propagé à l'hôpital. La gamine en couverture de la gazette a été opérée par Guptar. Ses confrères le charrient à longueur de journée.

- ≅ Ils m'appellent "Et Dieu créa la Femme" . J'y ai droit jusque dans le bloc opératoire. C'est un film je crois ?
- ≅ Avec Brigitte Bardot.
- ≅ C'est une star partout dans le monde. Elle est connue aussi en Inde.
- ≅ Elle était belle . Elle a inventé quelque-chose.
- ≅ La beauté est un cadeau.
- ≅ On peut habiter la beauté. Lui donner des aspérités. Une âme. Beaucoup de femmes imitent encore aujourd'hui BB. La beauté libre, désinvolte, évanescente. Une beauté qui, mal maîtrisée, peut tomber dans le vulgaire. Les cheveux dorés, la peau bronzée, les yeux charbonneux. Aux antipodes de la bourgeoise française des années soixante.
- $\cong$  Je la trouve vraiment belle cette BB.
- ≅ Moi aussi.
- ≅ Ils te prennent pour elle alors. Tu as inventé une forme de beauté tu penses ?
- ≅ Je ne pense pas qu'il aillent aussi loin. C'est pour te taquiner. Pour te taxer d'apprenti sorcier, de t'être pris pour Dieu. « Et Dieu créa la Femme » évoque la Bible avant tout.
- ≅ Exactement! Un confrère, un bon ami, m'a demandé en plaisantant si j'étais doué en pâte à modeler quand j'étais petit! Comme si je t'avais sculptée!
- ≅ Ils s'imaginent que dix minutes après la pose de l'anneau, j'avais perdu vingt kilos!
- ≅ Tu n'es pas revenue en consultation post-op. Tu t'es évanouie dans la nature. Ils t'ont vue passer de l'obésité à la maigreur
- ≅ Je ne suis pas maigre.
- ≅ Ta structure osseuse est visible. Heureusement que tu as les jambes musclées. Tu ressemblerais à une déportée sans ça.
- ≅ Je suis une déportée.

- ≅ Comment ça?
- ≥ Les heures passées à me gaver jusqu'à l'explosion. C'est ça ma déportation, mon wagon à bestiaux. Des années de voyage. À l'arrivée, au camp, un SS m'a fait croire qu'il me protégerait. « Si tu fais comme je veux, tout va bien aller. Je t'ouvrirai les portes vers ton destin ». Alors j'ai fait tout ce qu'il m'a dit. Avec une confiance aveugle. Je pensais qu'à deux on était plus fort que les bourreaux. Je me suis contentée de ma ration quotidienne. J'ai maigri. Dans mon corps et dans mon âme. Ma lucidité s'est atrophiée aussi vite que mes cellules graisseuses. Un jour, le gardien a disparu. Il a déserté le camp après y avoir foutu le feu. Moi, je suis toujours là.
- $\simeq$  N'importe-quoi! C'est quoi alors ton matricule?
- ≅ Pas de chiffres. Un prénom. Tatoué dans ma tête.
- ≅ Tania! Tu as tellement d'imagination! Tu es trop intelligente!
- ≅ Certainement. De la part d'un chirurgien reconnu, parlant deux langues couramment, sachant cuisiner comme un chef étoilé, vivant loin de son pays, de ses racines! En effet, moi qui ne suis jamais sortie de ma cité, voire de ma chambre, je suis trop intelligente!
- ≅ Tu ne penses pas comme nous tous. Tu es d'ailleurs.
- ≅ C'est ça. C'est pas l'heure de remuer la marmite là?
- ≅ J'y vais. Au fait, je parle quatre langues. L'hindi, un dialecte local que je t'apprendrai un jour, l'anglais et le français.
- ≅ Voilà. Et après, c'est moi qui suis intelligente!
- $\cong$  Il y a plusieurs formes d'intelligence.
- ≅ À l'instant, j'ai un estomac à la place du cerveau. J'ai faim docteur!
- ≅ *Ça arrive Brigitte Bardot.*
- ≅ Elle a dans les quatre-vingt-ans!
- $\simeq$  Tu veux que je t'appelle comment?
- ≅ Ginger!
- ≅ Comme le gingembre ?
- ≅ Yes.
- ≅ Ok Ginger. I'm coming! One minute! Hope you will enjoy your meal.

Nous avons déjeuné sur la petite table du salon, un peu repliés mais dans la bonne humeur. Le poulet korma de Ravi est fameux Georges! J'ai gardé la recette pour le faire à Papa quand il ira mieux. Ravi est un homme exceptionnel. Il économise les mots. J'adore ça. Avachis sur le canapé, on a digéré en regardant une fiction allemande. Le genre de programme auxquels seuls les retraités peuvent résister. J'ai entendu un humoriste délirer sur la série Derrick, *le seul à faire à tailler ses costumes dans des sièges de 205*. C'est drôle comme les séries allemandes sont si mal doublées. Tout est lent. On a le temps d'aller se chercher un yaourt au frigo entre chaque réplique.

- ≅ Madame Muller?
- ≅ Oui.
- ≅ *Inspecteur Lehmann*. Le mec montre une carte Polizei. Il met une plombe à la sortir de sa poche.
- ≅ Que cherchez-vous Messieurs les policiers ?
- ≅ Madame Muller, si vous voulez bien nous suivre...
- ≅ Je voudrais comprendre.

Aucun rythme. Au douzième degré, entre potes, c'est très drôle. Seul chez soi, un peu déprimée, c'est une incitation au suicide. Le ciel est bas. Il flotte dans l'air une sorte de purée verte, un brouillard permanent. Les acteurs sont momifiés. Les dialogues sonnent faux. Les répliques ne percutent pas. Les réactions sont grossières. Un rouleau compresseur qui avance lentement vers la

chute. C'est mou et chiant. Désolée Goethe. Je fustige tes compatriotes acteurs, réalisateurs et producteurs. Même les programmes destinés à la jeunesse ne rattrapent pas le désastre. Je me souviens d'une série sur TF1. Niklas, Mattias, Tobias, une bande de jeunes Fritz aux physiques aryens. Le surf est leur passion. À longueur d'année ils préparent des compétitions. Le hic : on est en Allemagne. La petite bande se gèlent les couilles à surfer les vagues merdiques de la mer du Nord. En dix épisodes, j'ai aperçu une fois le soleil. Du sable carbone à perte de vue, du vent, une eau à dix degrés et des acteurs en shorty, planche de surf greffée au bras. Conclusion pragmatique de Ravi.

Le peuple allemand est culturellement carré, discipliné. Je pense qu'il devrait abandonner les séries un moment pour continuer à construire des voitures. Chez vous, en France, c'est un peu le bordel organisé. Chez moi, c'est le bordel tout court. Tout dépend de ce que l'on préfère. La discipline, la spontanéité, l'organisation ou le bazar. Pour ma part, je trouve que la France est un bon équilibre. Ce pays m'a accueilli. Je l'aurai toujours dans mon cœur.

Les personnes déracinées savent positiver sur des choses que nous, nés ici, ne voyons plus. Quand on a connu la vraie dèche, on se réchauffe le cœur avec un verre d'eau potable. Ravi a de l'ambition. Il veut devenir un très grand chirurgien, un ponte. La pose d'anneaux n'est qu'un chapitre de sa carrière. J'en suis certaine, dans les décennies à venir, il dirigera une clinique dans son pays. Il repartira là-bas. Je peux le lire dans ses yeux.

J'ai fini par lui expliquer la véritable raison de ma visite. Tout depuis le début. Je lui ai parlé de Jo. J'ai raconté sa fuite. Mon désarroi. La solitude. Un jour ou l'autre, les services sociaux finiront par savoir que je n'ai ni tante ni cousin pour veiller sur moi. L'opportunité que m'offre Karl me permet de reculer le couperet du placement en foyer. J'ai montré à Ravi le site de la maison de repos. Il connaît cet établissement de réputation. C'est très select. Les médecins se lâchent sur les dépassements d'honoraires mais les équipements sont au top. Le cadre est splendide. La prise en charge est globale. Les pathologies psychiatriques graves ne sont pas représentées. Les résidents de cet établissement sont de riches dépressifs, des suicidaires, des gosses en crise. Les sujets dangereux voient leur dossier retourné. L'ambiance est calme et sereine. Chaque jour, une activité est proposée. La nourriture est soignée. Les chambres fleuries et décorées. Ravi m'a rassurée. Papa devrait être bien là-bas. La Chartreuse ne lui manquera pas.

- $\simeq$  Tu veux lire mon contrat?
- ≅ Ton contrat de top modèle?
- ≅ Je me gausse. Tu penses... Je vais faire un petit tour dans la mode et puis basta!
- $\cong$  Ou'en sais-tu?
- $\simeq$  Tu as lu la condition suspensive?
- ≅ Où ça?
- ≅ Là. Regarde. Ligne 38.
- ≅ *Non...*
- ≅ Si.
- $\approx Non!$
- ≅ Et si.
- ≅ Montre moi ton ventre.

J'ai soulevé mon tee-shirt. Je me suis tenue droite, sans cambrer pour ne pas tendre artificiellement la peau.

- ≅ Ils sont quand même un peu tarés.
- ≅ Sans enlever le surplus de peau et remonter légèrement les seins, je disais adieu aux vacances à Paris!
- ≅ Qui va te t'opérer?
- ≅ Bensamoun.

- ≅ C'est un bon. Je lui envoie parfois des femmes à qui j'ai posé un anneau. Celles dont la peau ne se retend pas. Mais toi... Ce sont des chipoteurs!
- ≅ J'ai peur qu'il me colle les seins sous le menton!
- ≅ T'inquiète pas. Bensamoun maîtrise. Il ne te pose pas de prothèses?
- ≅ Il a dit que ce n'était pas nécessaire.
- $\cong$  Il a raison.
- ≅ J'étais soulagée. Je me vois mal avec du plastique sous la peau.
- ≅ Je ne suis pas attirée par les femmes refaites.
- ≅ Tu veux voir mes seins qui pendouillent?
- ≅ Donc tu pars à Paris.
- ≅ Quelques mois seulement.
- ≅ Qui sait?
- ≅ Moi.
- ≅ Tu me manqueras petite peste.
- ≅ Toi aussi Docteur. Tu m'attendras?
- ≅ Tu seras toujours mineure à ton retour. Si tu reviens!
- ≅ Je ne veux pas être dépucelée par un connard de parisien dans les chiottes d'une boîte.
- ≅ Tu n'y es pas obligée.
- $\simeq$  C'est ce qui arrivera.
- ≅ Ça serait si grave? Ce n'est pas la première fois qui compte. L'important, c'est la première fois qu'on le fait par amour.
- ≅ J'ai envie avec vous.
- $\simeq$  C'est pas possible.
- ≅ Je ne le dirai à personne.
- ≅ Je sais.
- $\simeq$  Alors?
- ≅ Vas-y Tania. Pars à Paris. Goûte à la grande vie. Au luxe. À l'argent. Reviens quand tu auras la nausée. Moi je ne suis qu'un immigré au statut précaire.
- ≅ Je t'aime Ravi.
- ≅ Non. Pas ça. S'il-te-plaît pas ça...
- $\cong$  Toi aussi tu m'aimes.
- ≅ Arrête. Va-t'en!
- ≅ Pose ta main sur mon cœur.
- $\cong$  Et alors?
- ≅ Descend vers mon ventre.
- ≅ Je descends.

Georges. Je ne peux pas t'expliquer à quel point c'était beau. J'ai flotté au dessus de nos deux corps. Ravi est doux, épicé, chaud, puissant. Il s'est interrompu plusieurs fois. Pour me regarder. Ecarter une mèche collée à mon visage. Suivre les contours de ma bouche de ses doigts fins, caresser la pente de mon nez, la ligne de mes sourcils. Il a entravé mes mains. Des ondes alternatives de douceur et de violence. Il s'est peu attardé sur les creux, les bosses, ce qui attirent les hommes. Ravi ne m'a pas seulement fait l'amour. Il a mémorisé mon corps, respiré mes odeurs, léché ma bouche, mes dents. Je suis restée presque immobile, dans une soumission choisie. Le plus délicieux avilissement. La plus métaphysique reddition. Ravi est venu en moi. J'ai senti les contractions de son sexe. J'ai compris que pendant l'orgasme, l'homme est seul au monde. La femme observe.

Puis il a pleuré. Il m'a demandé de lui pardonner. J'ai pris son visage entre mes mains. J'en ai embrassé le contours. Je lui ai dit tous les mots d'amour que je connais. Peu importe la sincérité. Il

n'y avait pas d'enjeu.

Nous sommes restés allongés l'un contre l'autre. Ravi est parti prendre une douche. Il m'a frôlé la joue. Les yeux encore humides. J'ai rassemblé mes affaires. Je suis partie.

# Le 13 juin 2006.

Georges,

Me voici opérée, pansée, retendue, prête pour une blitz-carrière de mannequin. Les affaires de Papa sont prêtes. J'ai soigné la disposition de sa valise. Puis j'ai appelé Ravi. Il m'a souhaité bonne chance. Il a compris. Un dernier rendez-vous chez Bensamoun pour enlever les bandages. Pour Karl, qui a de l'expérience dans la charcuterie esthétique, ce n'est qu'une formalité.

À moi Paris!

Ténia, Ténia outragé! Ténia brisé! Ténia martyrisée! Mais Ténia libérée!

## Le 2 juillet 2006.

Mon Georges,

Je n'ai pas encore touché mon premier cachet que je te délaisse déjà. C'est par manque de temps. Une marque de maroquinerie m'a offert un agenda, un stylo (qui écrit) et un carnet en peau de je ne sais quel cadavre animal. Rien ne remplacera ton odeur de plastique et ta reliure qui part en cacahouète!

Comment te résumer ces premiers jours à Paris ?

Je pensais partager l'appartement avec une consoeur maigrichonne destinée à faire la moue devant l'objectif. Lorena n'est pas là pour faire le cintre vivant. Elle est stagiaire à l'agence de Karl. C'est la petite nièce d'un styliste milanais. Elle s'occupe des paperasses. Je soupçonne Karl de l'avoir chargée de garder un œil sur moi. Peu importe si cette petite italienne est un agent double. On s'entend comme larrons en foire! Son franc-parler me rappelle Kenza. Lolo parle couramment le français. Putanesca! Elle vit à Paris depuis trois ans. Elle m'a aidée à m'installer et on a parlé de nos vies.

- ≅ Je veux faire oublier leur soucis aux gens.
- $\simeq$  Pardon?
- ≅ Je veux mixer. Les envoyer en l'air.
- $\simeq$  T'es Djette?
- ≅ J'y travaille. Sur mon Mac. Je crée des sons. Je bosse beaucoup.
- $\cong$  J'y connais rien en électro!
- ≅ Non importa! La musique électronique est messianique, universaliste. Elle n'a pas de peuple élu. Elle appartient à tout le monde si tu veux bien te laisser approcher par elle.
- ≅ Tu penses que certaines musiques sont…élitistes?
- ≥ Vai a sapere! La musique classique a une connotation élitiste indéniable. Je ne porte pas de jugement. Seulement, l'accès à la musique électronique est plus direct. Tu as remarqué comme le ryhtme cardiaque peut s'aligner sur un beat? La musique classique, peut-être parce-qu'elle existe depuis des siècles, est sacralisée. Un peu comme le jazz qui porte une

- grande symbolique. Il y a une distance. L'électro est plus populaire.
- ≅ C'est vrai. La première fois que j'ai écouté radio classique, par pur hasard, je me suis sentie sous-cultivée.
- ≅ Je te ferai écouter un morceau. Je l'ai travaillé pour toi.
- ≅ Pour moi?
- ≅ Si. Benvenuta!
- ≅ Gracias!
- ≅ C'est de l'espagnol patate! On dit grazie.
- $\cong$  Perdon!
- ≅ Scusa!
- $\cong$  Bon, je me tais.
- ≅ Je t'apprendrai l'italien. Les gros mots et puis le reste.

# Le 8 juillet 2006.

# Georges,

Je n'avais plus rien. Aujourd'hui, grâce à une succession de hasards, je me retrouve avec deux personnes exceptionnelles auprès de moi : Papa et Lorena.

Lorena est une poupée d'à peine un mètre soixante. Ses cheveux noirs sont coupés très courts. De dos, elle ressemble à un petit garçon. Elle ne porte que des baggys, des tee-shirts blancs sans soutien-gorge. Elle est plate comme une affiche. Depuis le premier jour, j'ai envie de prendre son visage entre mes mains. De jouer à la poupée. Elle a de grands yeux bruns aux pupilles pleines, un petit nez droit, une bouche en bouton de rose. Un personnage de Miazaki! Sa peau blanche se constelle de tâches au soleil. Lorena paraît fragile. Quand je n'ai pas le moral, nous dormons ensemble dans sa chambre. On fume, on boit et j'écoute ses derniers sons. Je me laisse prendre par sa musique. Quand je l'entends respirer dans son sommeil, je me sens bien. Je lui ai demandé si sa famille ne lui manquait pas. Mon frère n'accepte pas mon mode de vie. Tu sais, l'Italie, les traditions... Je suis plus heureuse ici.

Tout va très vite. J'ai peu de temps pour rendre visite à Papa. Il a le téléphone dans sa chambre. Je l'appelle tous les jours. Il participe aux activités, apprécie la nourriture et profite du jardin. Une infirmière avec qui j'ai sympathisé m'a envoyé une photo. Papa est bronzé. Il est passé du vert au marron. Le personnel est bienveillant. Je sens qu'il reprend le dessus.

Chaque matin, un chauffeur de taxi m'attend en bas de l'immeuble dans une merco noire. J'apprécie beaucoup la mauvaise humeur des taxis parisiens. Elle me correspond. J'ai rarement envie de parler avant quatorze heures. L'agence se situe boulevard Saint-Germain J'ai le quartier latin en horreur. Une sentence arbitraire, radicale et stupide. D'ailleurs, c'est davantage la gente germanopratine que je gerbe. Elle se regarde, se jauge, use les vitrines de son narcissisme hypertrophiée. Comme si la fraîcheur d'un maquillage, la tenue d'un brushing, le tombé d'un pantalon pouvaient changer tous les vingt mètres. Je me marre lorsque je passe devant les bars branchés. Je vois dans ces jeunes gens à peine plus vieux que moi les maîtres à penser des bourgeois de province. Le négligé travaillé. Je ne m'y ferai jamais. Pourquoi faire du vieux avec du neuf? C'est une énigme. En revanche, je sais comment faire du vieux avec du vieux. Crever la dèche dans une cité et user ses fringues jusqu'à ce que même EMMAUS te ris au nez. J'ai demandé au chauffeur de m'arrêter un peu avant l'agence. J'ai marché jusqu'à la librairie polonaise. Je pensé à Jo. J'ignore sa vie. J'ignore ce qu'il a trouvé qu'il n'avait pas ici, ce qu'il a fui qu'il ne voulait plus voir. Sibylle n'a pas tenu sa promesse. Je n'ai aucune nouvelle.

Je méprise le monde de la mode. Karl m'a promis que je ne passerai aucun casting. Il ne ment jamais. J'ai déjà plusieurs contrats finalisés. Dont THE contrat sensé me catapulter au sommet. Je vais représenter une nouvelle gamme de rouges à lèvres. Je n'ai pas assisté aux négociations. En revanche, j'ai lu le contrat. Pour l'argent. Pour Papa. Tout ce que je fais, c'est pour lui. Pour lui assurer une retraite confortable. Je tiens une comptabilité minutieuse. C'est que je me suis fixé une somme. Une fois atteinte, je retourne à Dijon. Nous serons à l'abris pour un moment. Ensuite, je poursuivrai mes études et je gagnerai notre croûte. Comme tout le monde.

Pour ce contrat, je vais toucher l'équivalent deux ans de smic en salaire fixe, sans compter les rémunérations variables en fonction des retombées de la campagne, des déplacements et de ma velléité à faire acte de présence dans des soirées mondaines.

J'ai également posé pour une marque de jeans. Karl, le photographe et la fourmilière qui s'agitait autour de moi semblaient satisfaits. Coiffeurs, maquilleurs, assistants, tous m'ont léché la pomme. Karl m'a félicitée pour mon professionnalisme, ma docilité et ma gentillesse. Il s'attendait à quoi ? À une diva ? Je viens de la zone moi ! Quand on me propose un jus d'orange je vais chercher de la monnaie dans mon sac. Le directeur artistique de la marque a bien aimé ma gueule.

- ≅ Quelle fraîcheur cette petite! Elle a THE truc Karl.
- ≅ Je sais Fred. Je l'ai vu instantanément. Elle a sauté des classes! Pas de sélection. J'y suis allé au pif.
- ≅ C'est ta plus belle trouvaille depuis Helena. C'est son clône! En plus maigre.
- ≅ Elle a de la poitrine quand-même Fred. Sors un peu ta poitrine Tania!
- ≅ Pour que le public s'identifie, pour en faire une Casta, elle doit grossir. Là où il faut, entendons-nous bien. Elle a une gueule mais tu le sais comme moi, la maigreur limite les filles aux défilés. Il y a maintenant la concurrence des actrices pour les gros contrats. C'est fini les mannequins stars, le statut de top model international devient rarissime.
- ≅ Pourtant tu me l'as réclamée pour tes jeans! Tu miaulais au téléphone.
- ≅ Je voulais être le premier à l'avoir.
- ≅ Guerlain l'a choisie comme visage lipstick.
- $\cong$  Elle remplace la russe?
- ≅ Tu ne sauras rien. Te confier un secret c'est comme envoyer une dépêche à l'AFP.
- $\cong$  Je n'insiste pas.
- ≅ Tu gâcherais ta salive.
- ≅ Tu passes au Queen?
- $\cong$  Crispy a une gastro.
- ≅ Tu vas le lâcher ton chien! C'est pas lui qui va te sucer!
- ≅ Tu comprends rien. Ceux qui n'ont pas d'animaux domestiques ne pigent rien.
- ≅ Je pige en revanche que l'on te voit de moins en moins ces temps-ci. T'as un mec?
- ≅ Non. Mon chien est malade. Point barre. Sur ce, je vais accompagner Tania au vestiaire. Elle est en train de se geler. Tu l'aurais remarqué si tu avais jeté un coup d'oeil de son côté.
- ≅ Un humaniste au royaume des paillettes!
- ≅ Royaume du vide.
- ≅ Tu dérailles Karl.
- ≅ Entre nous, Tania est ma dernière muse. Je la protège. Je lance sa carrière. Ensuite, je raccroche.
- ≅ Tu vas faire quoi?
- ≅ Militer.
- ≅ Contre la gastro-entérite canine ?
- ≅ Pour les droits des gays. Pourquoi pas pour les animaux ? Tu ne dis pas que des conneries finalement!

# Le 13 juillet 2006.

Cher Georges,

Il semble que la mode veuille de moi. Ce n'est pas tout à fait réciproque. Le compteur monte en flèche. Je gagne plus d'argent que mes parents en dix ans de turbin. Karl m'a positionnée pour un autre contrat. Avec ses méthodes de vendeur de cuisine. Ils bavaient tous. Plus je le dédaigne, plus le petit monde de la mode me réclame. C'est parfait. Je n'ai pas à minauder. Je me contente de me ressembler. C'est le point positif de cette mascarade. Avec la thune. Et Lorena.

Je vais être le modèle officiel de la ligne automne-hiver Lancel. Les touristes ne pourront pas échapper à ma gueule en arpentant les Champs. Adjani a récemment fait le job. Je ne connais de Lancel que le sac BB. Une besace en matière végétale. J'ai eu droit au modèle le plus cher. Petit cadeau de bienvenue. Il est pratique et plutôt joli. Rose et blanc. Rien de clinquant. Je l'enverrai à Kenza. J'ai demandé le prix. Ça m'a échappé. Karl m'a foutu un coup de coude dans les côtes. J'ai fait le tour du magasin et me suis rencardée auprès d'un vigile. Un beau grand black genre NBA en costard taillé nickel.

- ≅ 1200 euros Mademoiselle
- ≅ Poua....Faut vendre un rein pour se l'acheter! C'est chouette d'agir en faveur des animaux. Quand le commun des mortels n'y a accès qu'en souscrivant un crédit à la consommation, je ne vois pas trop l'impact.

Je dors chez Karl quand Lorena mixe en club. Je passe des heures à envoyer la baballe à Crispy. Une fois épuisé, il s'assoit et réclame son biscuit bio pour digestion difficile. Je dors dans la chambre d'ami. Je supplie Karl de me prêter son chien. Il ronfle ce petit bout de gras! Karl m'a filé des boules quiès. Crispy se colle contre mon ventre. La chaleur de cette boule m'apaise. Avec Karl, sans complexe, nous partageons notre répulsion pour la corrida, la fourrure, le braconnage, la chasse à court et toutes les maltraitances que l'humanité inflige depuis la nuit des temps aux animaux. On fustige les connards qui ne conçoivent aucune voie du milieu entre l'humain et l'animal, qui taxent les militants de misanthropes.

Le 20 février 2007.

« kenza-hachim@free.fr » to « tania.mercier99@yahoo.fr » 20/02/2007 - 17h09

### Salut sœur,

Je viens d'ouvrir ton paquet. T'es ouf! Tu m'a envoyé la moitié d'un H&M! Tu vas poser pour eux si je comprends bien? Merci Tania. J'aime tout, de la petite culotte au manteau, en passant pas les jupes, les robes, les chaussures, les accessoires. Ma penderie est pleine à craquer à cause de toi! Je voulais te demander l'autorisation de revendre le sac BB sur ebay. Je l'adore mais j'ai besoin de sous. J'aimerais me prendre un appart. J'en ai marre de mes frères qui puent des pieds. Dis moi ce que tu en penses.

« tania.mercier99@yahoo.fr » to « kenza-hachim@free.fr »

Ça te dit qu'on se capte là tout de suite sur MSN ?

« kenza-hachim@free.fr » to « tania.mercier99@yahoo.fr »

### Ok. J'me connecte.

- ≅ Salut taupe modèle!
- ≅ Salut fœtus de panda!
- ≅ Des news?
- ≅ Rien de spécial. Je bosse. Je fais l'amour avec l'objectif!
- ≅ Je te crois. On te voit partout.
- ≅ Ouais.
- ≅ T'as des nouvelles de Lorena?
- ≅ Zéro
- ≅ Elle a pas digéré le coup du footbaleur! Elle était amoureuse de toi tu sais.
- ≅ ..
- ≅ Comment t'as fait pour te faire choper avec elle par un photographe?
- ≅ C'était une soirée privée. J'avais picolé. Lorena m'a embrassée. Je me suis laissée faire. Ça arrive.
- ≅ Pas à moi!
- ≅ Ben tu bois pas d'alcool!
- $\cong$  Ah ah ah!
- ≅ J'ai pas eu le choix. C'était démentir, soit perdre tous mes contrats.
- ≅ Ils auraient pu te trouver un mec moins tebé pour démentir!
- ≅ C'est Karl qui a fait le deal avec le photographe. Il rendait le cliché de Lorena et moi. On lui filait l'exclu pour « Tania et Santiago, le couple le plus caliente du moment ! »
- ≅ Tu baises avec lui?
- ≅ Il est PD! Nos deux agents se sont mis d'accord je te dis!
- $\cong$  En gros c'est quoi le deal?
- ≅ Je garde mon image d'hétéro healthy sur laquelle Karl a basé toute ma carrière. Le footeux évite de se prendre des canettes sur la gueule pendant ses matchs et de se faire traiter de tarlouze.
- ≅ Et puis maintenant, t'es connue en amérique latine!
- ≅ Y a de ça aussi.
- ≅ *Ça a coûté combien ?*
- ≅ Rien. Une réputation ça n'a pas de prix. J'ai rien demandé. Lui non plus.
- ≅ Ca te fait pas un peu chier de te voir en couverture de tous les magazines avec ce tatoué?
- ≅ J'm'en fous. Tant que je continue à gagner de la thune pour mon père et moi.
- ≅ Comment va-t-il?
- ≅ Ca va. Dépend des jours.
- $\simeq$  Tu le vois souvent?
- ≅ Le plus possible mais je pars trois semaines aux Maldives pour le ELLE italien.
- ≅ Ma pauvre...
- $\simeq$  Tu veux venir?
- $\cong$  Tu te fous de ma gueule?
- ≅ Tu pourrais être ma maquilleuse, mon assistante, ou ma glandeuse attitrée. Tout ce que tu veux!
- ≅ Tu peux demander une maquilleuse en particulier?
- ≅ Je peux exiger!
- ≅ Tu vis dans un autre monde...
- ≅ Plus pour très longtemps.
- ≅ Tu me dis ça à chaque fois!

- ≅ C'est mon conditionnement de galérienne. Toujours peur de manquer. J'encaisse le plus possible avant de faire un gros fuck à tout le monde.
- ≅ Même à Karl?
- ≅ Karl a d'autres projets.
- ≅ T'étais sérieuse pour les Maldive ?
- ≅ Billet en first class dans un quart d'heure sur ta boîte mail. Ça répond à ta question ?
- ≅ Faut que je pose des congés.
- ≅ C'est dans quinze jours. Tiens moi au courant.
- ≅ Au fait, je t'ai jamais demandé...
- ≅ Quoi?
- ≅ Pourquoi t'as pris Walkoviak comme nom?
- ≅ Je te raconterai ça dans l'avion.
- ≅ Je t'appelle demain.
- ≅ J'te trouverai du boulot.
- ≅ Les loyers sont trop chers à Paris!
- ≅ Tu vivras chez moi. J'y suis rarement.
- ≅ Tu crois qu'y a du boulot dans la cosmétique?
- ≅ Je trouverai.
- ≅ Maquilleuse?
- ≅ Ce que tu veux. T'apprendras sur le terrain.
- ≅ Je t'appelle. Merci Tane.
- ≅ Retour d'ascenseur ma sœur!
- ≅ Pour trois échantillons de merde, ton ascenseur c'est la fusée Ariane!
- ≅ Dans quinze jours, dans six mois. Tu viens quand tu veux. Magne-toi quand même. Je vais pas traîner longtemps ici.
- $\cong$  A demain taupe modèle.
- ≅ J'dois me coltiner l'autre blaireau pour une balade romantique. Une séance photo pour un canard mondain.
- ≅ Demain t'es en couverture de Voici alors?
- ≅ Mondain, j'ai dit! Voici je les attaque.
- ≅ Tu fais quoi des thunes?
- ≅ Je les garde pour un truc.
- $\cong$  Un truc?
- $\cong$  En Inde.
- ≅ Je te donne ma réponse demain.
- ≅ Quand tu veux trace de morve
- $\cong$  Ok trace de merde!
- ≅ Les mannequins ne font pas caca voyons!
- ≅ Ah oui c'est vrai...

« r.guptar@yahoo.fr » to « tania.mercier99@yahoo.fr » 28/08/07

## Hi Ginger!

Je suis un peu en retard pour te féliciter. Je n'ai pas réalisé quelle ampleur a pris ta carrière en quelques mois. Je lis très peu les magazines féminins. Je n'ai plus la télé! Sauf à l'hôpital. Je t'ai vue dans une émission l'autre jour. J'ai failli faire un infarctus! Comme tu es belle! Comme tu es naturelle! J'étais avec des collègues. Tu as pris un nom d'emprunt! D'où ça vient?

Tu as encore grandi on dirait. Tu n'as plus ton visage de bébé. Mais tes yeux racontent toujours cette même histoire. Je suis tellement fièr de toi! Mon amie. J'ai punaisé la couverture du ELLE de mai dans mon salon. Elle est au dessus de mon canapé. Ce n'est pas simple à expliquer quand j'invite une femme, mais je ne l'enlève pas. Je n'ai pas encore trouvé la personne qui me fera lâcher ma blouse, mon bistouri et mes horaires de fou. Ça viendra. Elle m'attend quelque-part.

Tu sors encore avec ce footballeur argentin? Je ne me résous pas à taper ton nom sur internet pour glaner des informations. C'est comme si je tapais le nom de ma sœur. Ce serait contre nature. Lorsque je tombe sur un article, je le lis. Aller acheter des magazines de pétasse pour savoir où tu en es, j'en suis incapable!

#### Le 25 novembre 2010.

Hier, papa est mort.

Il a choisi le costume que je lui ai offert. Anthracite, à fines rayures blanches. Il le gardait dans sa housse d'origine de peur de l'user du regard. Les médecins ont retrouvé dans sa poche une page déchirée du VOGUE italien. Je porte une robe à fines bretelles Pietro Gabelli. Derrière moi, les collines toscanes. Quelques mots rabougris tracés au crayon de papier. Sans espace. Discret de son premier cri à son dernier souffle.

Adésias, ça me fait peine de te quitter, mais rester, je peux pas.

Papa a réintégré son corps. Puis s'en est débarrassé aussitôt. Il s'est pendu. Le personnel de la clinique l'a transporté au funérarium. Je n'irai pas le voir. Le cercueil sera fermé pendant la cérémonie. Je laisse la lumière le conduire vers son amour. Sans intercesseur.

J'ai demandé à rester seule dans sa chambre. J'ai sorti un carnet du dernier tiroir de sa commode. Papa a soigneusement découpé des photos de moi, celles de la vraie vie, celles des publicités, des articles, des interviews. Comme une ado qui collectionne les coupures de presse sur sa chanteuse préférée, dans l'espoir de lui faire dédicacer un jour. Dans un carton, une vingtaine de unes plastifiées, dont ma première couverture. J'avais seize ans et demi. Presque toujours des numéros été. Ceux dans lesquels il n'y a rien à lire. Ceux qui inondent les plages de Saint-Tropez, Ibiza, Porto Cervo.

J'ai emporté le contenu de la commode et le mot d'adieu de mon Papa. J'ai caressé ses draps. Senti son oreiller. Un taxi m'attendait.

L'enterrement aura lieu mardi. Au cimetière de Dijon. Je ne préviens personne. Il y aura papa et moi. Je demanderai à ce que la peignoir rose de maman soit placé dans le cercueil. Bien douillet. Ainsi qu'un pot de crème nivéa. L'original. Le bleu et blanc.

### Le 28 novembre 2010.

### Cher Georges,

Je déteste les condoléances. Papa et maman sont ensemble. Il n'y a rien de triste à cela. Je ne suis pas en deuil. J'attends mon tour. Alors, il y aura seulement papa, maman et moi.

Georges, je n'ai pas écris sur ta peau depuis si longtemps. Tu étais avec moi pourtant. Dans l'avion, dans ma valise, dans mon sac, sous mon oreiller. Les grandes vacances ont duré plus longtemps que prévu. Je suis devenue un de ces mannequins que l'on appelle par leur prénom. Plusieurs sites non officiels me sont consacrés. Je poste parfois un petit mot à certains administrateurs. Kenza est enceinte. Je ne connais pas le père biologique. Un homo en couple. Je connais la deuxième maman, c'est l'amoureuse de Kenza. C'est Lorena. L'enfant à naître est chanceux. Deux papas. Deux mamans. Plusieurs cultures. Le Maroc, la France, l'Italie. Kenza a le col de l'utérus effacé. Elle doit rester au calme. Elle s'occupe, gère mon profil Facebook. L'officiel. Elle fait de son mieux pour répondre à tous les messages. C'est presque un job à plein temps. Lorena m'a pardonnée. Elle a trouvé le véritable amour avec Kenza. Va devenir mamma.

Karl a suivi son chemin. Il a gagné beaucoup d'argent avec moi. J'en gagne grâce à lui. Il me faudrait plus d'une vie pour tout dépenser. Je n'y touche pas pour le moment. Tout m'est offert. Malgré les conseils de mon gestionnaire de fortune, aucun investissement excepté l'appartement du seizième que j'ai donné aux filles. Kenza et Lorena.

Mon argent dort. Quand il sera temps, je sais vers qui il ira.

Karl a tenu parole. Il a raccroché les gants. Il milite pour les droits des homosexuels. Il a également créé un refuge dans le sud de la France. Les chiens y vivent en liberté. J'en parle à chaque interview. Un qatari dont je ne compte plus les demandes en mariage, a versé au refuge sept millions d'euros.

Je n'ai pas voulu de sa rivière de diamant à la Joan Collins. Je lui ai conseillé de faire meilleur usage de ses pétrodollars. Sans garantie de ma part. Par exemple en soutenant le refuge de mon ami.

Karl a étudié jusqu'à n'en plus dormir la manière de mettre à profit cet argent. Il en est arrivé à une conclusion qui lui ressemble. Pragmatique. Il a distribué une partie des fonds à d'autres refuges. Pas n'importe comment. Il a pensé, repensé, organisé méthodiquement ce subventionnement privée à l'aide d'auditeurs, de conseillers, d'avocats tenus au secret le plus absolu. Le prince qatari ne peut se permettre d'être ridicule. Offrir un bijou de dix millions d'euros à un top modèle français est un coup médiatique. C'est sexy, glamour, bon pour le pays. Le nombre de zéro n'a aucune espèce d'importance. Sponsoriser un refuge animalier le ferait passer pour un ramoli manipulé par une impie. L'argent a transité par la Suisse. Sous un nom d'emprunt.

Karl a mis sur pied un système pointu sans laisser aucune place au hasard. Chaque structure a été auditée abstraction faite des doléances des responsables. Les seuls critères retenus par Karl sont le bien-être animal et la durabilité de l'investissement. Chaque refuge aidé doit respecter un cahier des charges contrôlé par une armée de militants inspecteurs eux-mêmes soumis à un Karl intransigeant. Evidemment, les refuges n'existant pas sans les responsables et les bénévoles, il a attribué une enveloppe dédiée à la réfection des bureaux, au renouvellement du matériel informatique, au confort quotidien du personnel.

Mon admirateur arabe a financé des panneaux de chauffage radiant, des revêtements ultra-modernes qui conservent la chaleur, des kilomètres carrés de pelouse, des constructions en dur, des panneaux solaires, des tonnes de nourriture, des milliers de bons pour soins vétérinaires, des campagnes de communication, des bassins filtrés pour les régions les plus chaudes, des jets d'eau rotatifs, des laisses, des colliers, des matelas, des paniers, des couvertures en polaire, des aires de jeux...

Je ne l'ai pas vraiment manipulé. Il souhaitait me faire plaisir. Je m'en branle de son dégueuli de diamants. C'est inrevendable. Il m'a comblée en aidant Karl et les animaux.

J'ai fait une escale au Qatar. J'ai dîné avec lui. J'ai promis de revenir au plus vite. J'ai mis plusieurs copines mannequins sur le coup. J'en connais qui vendraient leur mère pour rencontrer un roi du pétrole. Je ne les juge pas. C'est cool. Elles disposent de leur magnifique cul.

### Le 3 décembre 2010.

### Georges,

Kenza et Lorena se sont pacsées hier. C'était une belle cérémonie. À cause de cette putain de célébrité, j'ai compliqué l'affaire. Les portables ont été confisqués à l'entrée par mon garde du corps. La famille, les invités, personne n'a bronché. Même l'adjoint au maire. Je n'ai pas assisté à la fête. Je vis au Meurice en ce moment. J'arpente chaque soir les arcades de la rue de Rivoli. Je les déjà vues en rêve. Quand je courais pour Jo. J'aime bien cet hôtel. C'est un palace un peu planqué. Pas comme le Crillon à deux pas.

Depuis ma chambre, je vois le Louvre, les cars de touristes. Sur la terrasse, je me roule parfois une petite cigarette. J'ai demandé à mes agents de me laisser souffler en décembre. Je me réadapte à la sédentarité.

Le personnel de l'hôtel est trop bien dressé. Comme dans tous les palaces. Hier, j'ai commandé deux verres de porto. Le petit gars du room service a tapoté à la porte. Même leur façon de s'annoncer a quelque-chose de sclérosé. Ils ne frappent pas. Ils tapotent.

- ≅ Vous restez deux minutes boire le deuxième verre?
- ≅ Je n'ai pas le droit Mademoiselle.
- $\cong$  *Ca consiste en quoi ton job?*
- ≅ Satisfaire le client.
- ≅ Ah! Fais le job alors? Te voir te détendre trois secondes me satisferait!

- ≅ Si un chef me voit, je suis viré.
- ≅ Personne ne te verra. S'il y avait un angle quelque-part, je serai déjà dans la presse, démaquillée, en culotte en train de picoler la clope au bec sur ce blacon. Fais moi confiance.
- ≅ Ça doit pas être facile d'être épiée. Tout le temps.
- ≅ Je vais pas me plaindre. Toi aussi tu es épié d'une certaine façon.
- ≅ Pas quand je marche dans la rue.
- ≅ Tu te fais beaucoup de pour-boire ici?
- $\cong$  Ca va.
- ≅ C'est parfois les plus riches qui donnent le moins.
- $\cong$  Pas faux. Il faut que j'y aille Mademoiselle.
- ≅ Attend. J'appelle la réception. Je leur dis que j'ai besoin de toi pour fermer ma valise. Que tu descends dans dix minutes. Ok?
- ≅ D'accord. Je chronomètre.
- ≅ Bois un coup au lieu de compter les secondes.
- ≅ Non merci. Je suis musulman.
- ≅ Tu craches dans le verres parfois quand des clients te cassent les couilles ?
- $\approx$  Non.
- ≅ Pourquoi?
- ≅ Y a des caméras partout.
- ≅ Je le ferais à ta place. T'habites où ?
- $\simeq$  Trappes.
- $\cong$  Tu prends les transports tous les jours?
- ≅ Oui. Pas le choix.
- ≅ T'es payé combien?
- ≅ Pas beaucoup. J'suis en alternance.
- ≅ Pour combien de temps?
- ≅ Je pars après demain.
- $\cong$  Tu reprends les cours?
- ≅ Oui.
- $\simeq$  Tu t'en sors?
- ≅ C'est pas facile. On est un peu dans la dèche. Mais j'vais m'en sortir. J'resterai pas au ghetto.
- ≅ Tu sais d'où je viens?
- ≅ D'une cité. Tout le monde le sait.
- $\simeq$  C'est drôle.
- ≅ Au bled, mon cousin Abdel a un poster de toi dans sa chambre. Les calendriers Birelli. Il reste sur le mois de mars toute l'année, parce-que c'est le tien.
- ≅ Pirelli! C'est vrai que j'ai posé pour ce truc.
- $\cong$  Faut que j'y aille Mademoiselle.
- ≅ Appelle moi Tania. Ton prénom?
- ≅ Abdelkrim.
- $\cong$  T'as un portable?
- ≅ Oui.
- $\cong$  Il prend les photos?
- ≅ Oui.
- ≅ Elles sont de bonnes qualité?
- $\simeq$  Ca va.
- ≅ Tu l'as bébar?

- ≅ Oui.
- ≅ T'as raison. Vole jamais l'épicier du coin mais lâche toi dans les hypermarchés, les pompes à fric, l'industrie agroalimentaire.
- $\simeq$  C'est un smart phone.
- ≅ *Embrasse-moi et prend une photo.*
- ≅ Quoi?
- ≅ Met ton phone en mode portrait et prend une photo. Allez.
- $\cong$  Je peux pas.
- ≅ Va chercher la casquette à côté de mon lit. Met-la. Tu pourras toujours dire que c'est pas toi.
- ≅ Vous voulez me laisser un souvenir? C'est ça?

On aurait dit une poule à qui on a donné un couteau. Ses mains tremblaient. Il est allé se laver les dents! C'est typiquement arabe. La propreté est fondamentale dans l'intimité. C'est culturel. Ils étaient propres avant nous. J'ai chopé son téléphone. J'ai rabattu la visière de sa casquette pour qu'on ne le reconnaisse qu'à moitié. J'ai attrapé son menton, collé ma bouche contre la sienne. Il sentait bon. Flash! Dans la boîte!

- ≅ Je t'enregistre un numéro. C'est celui d'une vieille merde qui m'a pourri la vie. Il a failli me priver d'une amie précieuse. Une raclure de paparazzo. À cause de lui je me suis traînée un boulet de footballeur pendant six mois. Tu vas le voir avec la photo imprimée. Tu sauvegardes l'originale sur une clé.
- $\cong$  Et je dis quoi?
- ≅ Tu dis que tu lui vends pour 10 000 euros minimum. Tu peux monter plus haut si t'as envie. S'il commence à parlementer, tu te barres. Il reviendra. Paiement cash. Immédiat.
- $\cong$  Et j'explique ça comment?
- ≅ Tu mythones un truc. Genre, je t'ai sauté dessus pendant une soirée. J'étais bourrée. Un truc pas trop glauque quand-même. T'es juste un fan à qui j'ai fait un bisou. Pas de drogue, pas de partouze. Sinon, j'y laisserai des plumes.
- $\simeq$  J'veux pas vous mettre dans la merde.
- $\cong$  Si tu t'en tiens à ce que je dis, y aura pas de problème.
- ≅ Je dis quoi à ma famille?
- ≅ Ta mère lit la presse people?
- ≅ Elle ne parle pas français.
- ≅ Ben voilà!
- ≅ Merci...
- ≅ Encaisse la thune.
- ≅ Je vais pas dépenser n'importe comment. Je vous jure!
- ≅ J'oublie un truc. Le mec, tu lui donnes pas ton nom. Tu l'appelles d'une cabine publique. Tu demandes à un pote de venir avec toi. Tu lui donnes rendez-vous dans un bar. Il est pas dangereux mais c'est le genre à te retourner le cerveau.
- ≅ J'en parlerai même pas à mon cousin! J'lui dirai que c'est pas moi sur la photo.
- $\cong$  A un de ces jours.
- ≅ Je peux vous demander votre numéro?
- ≅ Désolée. C'est pas possible. Je sors qu'avec des connards.
- ≅ Je vous reverrai?
- ≅ On boira un coup. La prochaine fois. Je commanderai un truc pour moi, tu te montras un soft.
- ≅ À demain Madame Tania.

### ≅ À demain Monsieur

En ce moment, j'aide les autres. C'est pas de l'altruisme. C'est ma tocade. Comme quand j'achetais équitable. Je donne ce que j'ai. De la tune. Un appartement. En somme, je ne donne rien. J'ai perdu ma seule vraie richesse. Ma vie intérieure. Je distribue les prodigalités sur des coups de tête. Pour me distraire. Lorsque je dîne au restaurant, toute la salle se tord le cou et avale de travers. Les femmes me cherchent des défauts. Elles en trouvent. Les hommes abondent dans leur sens pour éviter les emmerdes. *Chérie, tu as raison. Elle est moins bien en vrai*. Dans les boutiques, les fringues n'intéressent subitement plus personne. Tous les portables gigotent en l'air, dans ma direction.

Mon cœur a perdu sa dimension poétique. C'est un organe fatigué. Une mécanique épuisée. Il suffirait d'un grain de sable pour l'enrayer définitivement. Je vais avoir vingt ans. Je suis une momie. Je sonne creux.

Tout cela est absurde. Je pourrais me jeter de mon balcon. *Mort au Meurice*. Chouette titre. Dans la lignée des romans écrits au kilomètre par de vieilles anglaises en cire. Sauf qu'il n'y a ni intrigue. Ni symbole. Ni début. Ni fin.

Cet argent que je gagne, je l'entasse. Ces adolescentes qui m'envoient des messages mignons tout plein sur Facebook, ce n'est pas moi qui leur répond. Je paye une amie pour faire ça. J'ai enfoui ma condition de ténia. Je suis passée de l'autre côté. Le grain de peau parfait, les fesses galbées, le cheveux brillants, la jambe sculptée. Je suis devenue le plus beau rêve et le pire cauchemar. Une projection photoshopée, un hologramme, un dessin animé. J'incarne ce que les femmes ne seront jamais. Le vide. Le papier glacé. La communication calibrée. Janis avait raison. Je l'ai fait taire, cette voix éraillée. Je l'ai balancé à la trappe avec les restes de moi.

N'acceptez aucun compromis. Vous êtes ce que vous avez. Janis Joplin.

Je n'ai plus rien. Je ne ressens plus. Je suis un compromis sur pattes. Un jour, même la lumière n'aura plus de prise sur moi. Les vêtements en lévitation, ma silhouette aura disparue du cadre. Je ne fais pas dans l'humanitaire. Je vide mon portefeuille. Je balance du papier. Le seul altruisme, le seul don substantiel, le seul geste sincère, l'infinitésimale trace positive que je pourrais laisser, j'en suis incapable. Tout cela est absurde.

J'ai encore deux ou trois choses à faire. Ensuite, je rejoindrai mes oeillets. Comme Ugolin.

### Le 5 décembre 2010.

Mon petit Georges,

Avec Abdel, nous avons parlé de la vie dans le béton. Déliré sur la cité. *La Haine* de Kassovitz. Il a contacté le paparazzo. Jackpot mon pote ! Il va se payer une bagnole qui envoie. Tant mieux.

Vivre vite, mourir jeune et faire un beau cadavre.

James Dean reste l'idole des ados rebelles.

Rebel without a cause

Pas de dogme. Tu choisis ta vie. Ta mort. Tu niques l'Absurde par anticipation. T'es en rébellion contre du vent. Le mot perd de facto sa substance. C'est ça qu'est beau. T'as rien à sauver, rien à clamer, rien à plaider. Aucun slogan sauf celui de ta misérable condition. Tu t'enroules autour d'un platane. On te retrouve la tête branlante, la nuque brisée.

Bonne nuit mon Georges.

# « f.azav@yahoo.fr » to « tania.mercier99@yahoo.fr » via MSN

- ≅ Salut Tane!
- ≅ Hey Flo? Comment tu vas?
- ≅ Bien. Ça fait au moins trois mois que j'ai pas eu de nouvelles! Vilaine!
- ≅ Désolée... le boulot!
- ≅ J'ai vu ça! Avec Sonia on t'as googlisée hier au taf...
- ≅ J'vois que ça bosse à la mairie de Dijon!
- ≅ Franchement ouais, ça bosse. On avait envie de se détendre un peu.
- $\cong$  *Ca se passe bien entre vous ?*
- ≅ On se kiffe grave. Elle est fan de toi! Même pas jalouse la meuf!
- ≅ Normal! Elle a décroché le gros lot!
- ≅ En parlant de ça. C'est qui le petit rebeu avec qui tu fricottes ? J'ai vu ça vite fait en passant devant un kiosque.
- $\cong$  C'est mon poto Abdel!
- $\simeq$  C'est ton mec?
- ≅ Non. On a déliré. Oublie. C'est rien.
- $\cong$  T'es avec qui alors?
- ≅ Personne en particulier.
- ≅ *Hum....*
- $\cong$  J'te jure!
- $\simeq$  T'as le droit remarque! Ça te repose.
- ≅ Je bosse moins en ce moment. J'ai refusé pas mal de contrats. Je suis fatiguée t'as raison.
- ≅ J'ai un service à te demander Tania.
- ≅ Vas-y balance. Après tout, c'est un peu grâce à toi que je pète dans la soie.
- ≅ J'aimerais que tu sois présente pour l'inauguration de mon expo photo. À Dijon. C'est dans un caveau sympa, un truc classe.
- ≅ Toujours pas de photos de mode?
- ≅ Je fais de l'urbain!
- ≅ C'était un test. Pour m'assurer que je parle au véritable artiste, l'incorruptible, le vrai.
- $\cong$  Alors?
- $\simeq$  C'est quand ta sauterie?
- ≅ La semaine prochaine.
- ≅ Ok. Tu vas communiquer un peu?
- ≅ Sur ta présence?
- ≅ Oui.
- $\cong$  C'est un peu le but, faire parler.
- ≅ C'est que... les assurances...y a un minimum de trucs à respecter sinon c'est la merde.
- $\cong$  Genre?
- ≅ Genre mon garde du corps. Entrée façon fouine. Sortie discrète.
- $\cong$  Tu peux me donner la liste?
- ≅ Je demande à mon agent de t'envoyer ça par email. Désolée, ça fait genre appelez ma secrétaire.
- ≅ Pas de souci Tane! C'est déjà hyper cool que tu passes.
- ≅ Faudra aussi faire valider l'affiche si ma tête ou mon nom apparaît. Encore désolée. J'ai pas le choix. Je réprésente des marques, c'est relou.
- ≅ Pas de problème.
- $\simeq$  C'est ouvert à tout le monde?
- ≅ Oui. C'est la mairie qui sponsorise.

- $\cong$  J'y serai.
- ≅ Je dois t'avouer un truc. Je connaissais ta réponse. J'ai un peu bluffé. J'ai fait miroiter ta venue. Comme un truc...acquis.
- ≅ Pas de problème puisque je viens!
- ≅ Merci Tane.
- ≅ Tu nous serviras pas un champagne de merde hein!
- ≅ C'est la mairie qui gère le traiteur!
- ≅ Attention à ton cul si j'ai mal à la tête le lendemain!
- ≅ Je t'envoie le dossier de presse dès ce soir.
- ≅ Ok Flo. T'excite pas. Ciao l'artiste!
- $\cong \hat{A} bientôt!$

#### Le 12 décembre 2010.

Salut Georges,

Le ciel bas bourguignon!

J'ai déployé mon plus grand sourire pendant l'inauguration de Flo. Je suis descendue en case Miss France. Pire, Miss Bourgogne! J'ai les zygomatiques en compote. Monsieur le maire m'a serré la pince ainsi que son adjoint au truc, celui au machin, leur épouse et quelques saute-ruisseaux. Un brin obséquieux plus par maladresse que par intérêt.

Que je mange, que je boive, que je me lève, que je m'assois, toutes ces petites choses ont littéralement fasciné l'assistance. Au bout de quelques minutes, j'ai totalement arrêté de bouger. Plus le moindre geste susceptible de dévoyer l'attention de l'oeuvre exposée. Quand j'ai renversé un verre, j'ai senti une sorte de soulagement collectif, un attendrissement bienveillant. Une personne connue n'a pas l'habitude de se servir seule. Elle n'est pas comme nous. C'est bien ce qu'on pensait! La pauvre, elle est empotée à force de se faire assister!

Lorsque je suis sortie des chiottes pour me laver les mains, les autres femmes m'ont regardée comme le fantôme de leur grand-mère. Comme si un poster venait de faire pipi. J'étais un peu bourrée. Je n'ai pas contrôlé mon jet. Elle ont entendu l'urine d'un top modèle s'écouler sur la faïence. L'aseptisation sur papier glacé croise l'inéluctable contingence biologique. Si j'avais pété, le choc psychologique aurait été trop violent. On aurait perdu une bourgeoise.

En me lavant les mains, je me suis adressée à la femme du maire. *Parfois, quand je me suis trop retenue, j'ai les larmes aux yeux en pissant. Depuis toute petite.* J'ai essuyé mes mains sur ma robe Missoni. Je l'ai laissée utiliser le séchoir et méditer sur mon manque d'éducation.

J'ai tenu deux heures montre en main. Flo était content. Ses photos ont beaucoup plu. Il ne s'est pas occupé de moi. J'apprécie. Je suis toujours la même galérienne à ses yeux.

Georges, je dors dans la suite la plus chère du seul et unique palace de cette ville, celui que les locaux appellent *La Cloche*. Ça relève d'un truc un peu mystique, fermé, paranormal. L'hôtel de Shining en plein centre ville. Un lieu limite religieux voire sectaire. Si l'on consent à admettre une frontière entre les deux.

Je vois aujourd'hui cet établissement comme un rade de province. Un Etape Hôtel en mieux. La buanderie du Meurice.

La Cloche a été rachetée par un gros groupe. La nouvelle s'est répandue dans Dijon comme une traînée de poudre. La Cloche restera La Cloche dans l'imaginaire collectif. Quand t'es gosse, tu vois les choses à travers ton prisme, t'as tendance à faire turbiner ton imaginaire quand on t'explique pas. Tu t'engouffres dans la brèche du mystère et tu spécules à mort. En tant que ténia, je me sentais illégitime à longer le trottoir bordant ce lieu culte. Comme un goy devant le mur des lamentations. Je hâtais le pas. Comme si chaque pierre de taille me demandait : *Qui es tu pour fouler MON trottoir*? Même quand on passait en voiture devant, je tournais la tête, par respect. Maman demandait toujours à Papa de ralentir pour admirer la composition florale qu'ils changeaient régulièrement. À gauche de l'entrée, derrière la vitre. Je rentrais la tête dans les épaules. Même mater trois végétaux en vitrine, j'avais l'impression d'abuser. Aujourd'hui, je suis affalée sur le lit de ma suite. J'ai foutu un doliprane dans un verre d'eau du robinet. Mes vêtements éparpillés partout, le sol de la salle de bain trempé, les draps foutus en l'air, j'ai démystifié LA CLOCHE. J'ai profané un lieu saint. J'ai chié dans l'eau bénite. J'ai perdu mon âme d'enfant. J'ai écrasé cet hôtel d'un seul pied. Il sonne faux.

Aujourd'hui, c'est lui qui se demande pourquoi il a le privilège de me recevoir.

Je ne retournerai pas dans la cité. Le béton, les cafards, les barres d'immeubles, les visages vieillis, usés par la galère. Les monticules de mégots devant le Pôle Emploi. Les cernes, les cheveux gras, les rides d'amertume. La queue pour récupérer le RMI. Always the same old shit. Je suis un paillasson incrusté de merde. Je reste planquée dans le seul univers que je maîtrise. Le papier. La vie en deux dimensions.

#### Le 13 décembre 2010.

Aujourd'hui, j'ai marché sur l'Avenue de la Liberté, la plus large à Dijon, la plus clinquante. Les Galeries Lafayette, le magasin Sephora...

Je me suis baladée sans lunette de soleil ni casquette. Les petites filles tiraient sur la main de leur maman. J'ai signé des autographes.

Pour Léa. Pour Mathilde. Pour Manon. Pour Prune. Pour Yasmina. Pour Helena. Pour Angélique. Pour Camille.

J'ai demandé à mon garde du corps de marcher quelques pas derrière moi. Il était sur les dents.

À Paris, je passe mon chemin. On ne me demande pas d'autographe. Les gens ne me reconnaissent pas. Question de dignité. Les serveuses parisiennes en font parfois des tonnes pour faire mine d'ignorer qui je suis. Elles anticipent sur le traitement de faveur que je pourrais exiger. Elles ignorent que je suis solidaire de la masse laborieuse. Je laisse toujours des pourboires énormes. La fois d'après, elle me reconnaissent et je pose devant l'objectif de leur portable. Comme une amie d'enfance. Sur une centaine de profils Facebook, je sers ma joue contre celle d'une inconnue en souriant, en tirant la langue, en montrant la nana avec l'index, le bras par dessus son épaule. Comme une pote de beuverie.

Ici, les gens m'arrêtent sans vergogne. Ils n'ont donc aucune dignité. Ils m'interpellent. Je m'arrête et je signe. Je fais des compliments.

En passant devant le Grand café, j'ai ressentie une illégitimité. Comme au bon vieux temps du ténia. Ça faisait un moment que je ne m'étais pas sentie merde sur pelouse tondue. Je n'ai pas totalement changé.

J'ai fait demi-tour quelques mètres plus loin. Je suis entrée. Il y a quatre ans, plutôt crever que de pousser la porte de cet établissement. C'eut été de la provocation. Une incitation à la violence. Il s'agit du seul café branché aux alentours. Aussi branché que possible. Repère des bourgeoises qui s'emmerdent. Des gosses de riches qui arpentent les pavés ennuyeux du centre ville. Je n'ai pas regardé à l'intérieur. J'ai posé mes fesses sur la première table en entrant. Le serveur a accouru. Il a pris ma commande. Il m'a demandé si j'étais bien celle qu'il pensait. Voui mon vieux. C'est moi. Il m'a ramené le patron, la serveuse et le barman. J'ai souri à tout le monde.

C'est la première fois que je reviens à Dijon depuis que je suis mannequin.

Pourquoi ? Pas de temps. Trop de travail. Une occasion s'est présentée. L'exposition de Florian Azavic. D'ailleurs vous devriez y aller. C'est un artiste prometteur. J'ai acheté deux photos.

Vous n'êtes pas sensible à l'Art ? Vous êtes sensible à l'argent gagné facilement peut être ? Alors misez sur lui avant que sa cote ne grimpe. Fiscalement, c'est intéressant.

Si je vais jouer une James Bond Girl? Je ne crois pas. Je ne joue pas la comédie.

Pourquoi je ne suis plus avec le footballeur? Parce-ce que toute histoire a une fin.

Par jeu de miroirs, je les ai vus.

Kevin. Patricia. Steven. Joris. D'autres visages connus dont j'ai oublié la légende.

Quatre ans de plus.

Tous en attente de validation sur Facebook.

Elle était là.

En chair et en os.

La petite bande prend racine à Dijon.

Je les ai observé m'observer. Les yeux de Patricia sortaient de son visage. Elle s'est levée pour mater de plus près. Quinze kilos de plus. Kevin lui a fait signe de s'asseoir. Pas franchement mieux conservé que sa copine, au sommet de son crâne se creuse une tonsure. Ils ont tous morflé. Les bourreaux ont perdu de leur superbe.

Le ténia m'a poussée à commettre un acte symbolique. Je me suis souvenue d'une scène du biopic de Basquiat. Il dîne dans un restaurant chic de New York. Il entend une table de rupins glousser derrière lui. Ce jeune métisse hagard est déjà perçu comme un génie dans le milieu de l'Art. Il gagne de l'argent. Il aime l'argent. Basquiat appelle le serveur et règle l'addition de ces messieurs. Sans se retourner. Il savoure le silence.

Comme le ténia, il marche sur l'Avenue de la Liberté. La liberté de faire taire. La liberté de ne plus entendre. La liberté de flamber n'importe comment. Une liberté illusoire pour lui-même, brûlante pour les autres. Le plaisir de voir se décomposer des êtres.

J'ai collé ma bouche contre l'oreille du serveur. J'ai insisté sur trois mots.

Le plus cher.

Mon garde du corps restait scotché devant la porte d'entrée du café. A travers la vitre, je lui ai fait signe de venir s'asseoir. Il a refusé poliment. Je ne connais pas son prénom. C'est peut-être ça qu'il me reproche finalement.

Après quelques minutes, j'ai entendu le bouchon de champagne sauter. J'ai souri à mon reflet dans la vitre. J'ai souri au ténia. Qu'en penserait Jo ?

Il me manque parfois. Jo était mon dogme. Je me sens seule. Même mon garde du corps refuse de partager un thé avec moi.

Ils sont venus les bourreaux. En la personne de Patricia. Avec son gros cul. Sa peau terne. Ses cheveux plats et collants. Un fumet graisseux s'échappait de son être. Une odeur de vieille huile rance.

Obséquieuse.

Hypocrite.

Amnésique jusqu'à la nausée.

Félonne Patricia.

- ≅ Coucou la plus belle!
- ≅ Salut Patricia. Ça va ?
- ≅ Merci pour le champagne. Je ne peux pas en boire. Je suis enceinte. Mais les autres se régalent. Tu veux venir à notre table ?
- ≅ Je te remercie mais non. Je dois rentrer à Paris. J'y vais là.
- ≅ Tu pars là?
- ≅ Oui.
- $\cong$  Tu nous offre le champagne et tu pars?
- $\cong$  *Ça se fait.*
- ≅ Ah... C'est que... J'aurais bien aimé discuter avec toi.
- ≅ Quelle heure est-il?
- ≅ Tu poses pour Boucheron et tu n'as pas de montre! Dix-huit heures.
- ≅ *Ca fait longtemps Boucheron.*
- ≅ Ça devait être un vieux magazine alors.
- ≅ Dans une salle d'attente?
- ≅ Oui.

- ≅ Je suis très présente dans les salles d'attente.
- ≅ C'est vrai. ELLE, GLAMOUR, MADAME... T'es partout!
- $\cong$  Partout.
- ≅ Dis moi. Ton ami d'enfance là....le mec avec sa jambe...
- $\simeq$  Jonathan?
- ≅ C'est ça. Pourquoi tu portes son nom maintenant?
- ≅ Parce-que Tania Mercier, c'est pas très vendeur en France.
- ≅ Pourquoi le nom de ce mec?
- ≅ Comme ça.
- ≅ Il est où ? On ne l'a pas vu à Dijon depuis des siècles.
- ≅ Il a déménagé. Depuis plusieurs années. Tu ne te souviens pas ?
- $\simeq$  Non.
- ≅ Une randonnée ? Ça te rappelle rien ?
- ≅ Non rien du tout. Pourquoi?
- ≅ Je suis bête. La coupure de presse était tellement minuscule. Tiens, tu veux la voir ?
- ≅ Heu...ça parle de quoi ?
- ≅ D'une randonnée entre potes. Laisse tomber. Ça ne compte plus.
- ≅ Je viens de réussir un concours de catérogie C.
- $\simeq$  Pardon?
- ≅ Le concours de la fonction publique territoriale. Catégorie C.
- ≅ Chouette!
- ≅ Tu connais bien le maire non?
- ≅ Sans plus.
- ≅ J'ai mon CV ici. J'ai arrêté le BTS à St Bé. Maintenant, je cherche un boulot à la ville. Mon père a fait faillite.
- ≅ Il faisait quoi déjà ton père?
- ≅ Il construisait des piscines.
- ≅ Ah oui. C'est vrai.
- $\simeq$  Tu pourras donner mon CV au maire?
- ≅ Sans problème.
- ≅ Merci beaucoup. Les autres n'osent pas venir te voir.
- ≅ Je passerai avant de partir. En allant pisser.
- ≅ J'aime bien ce que tu fais. Les défilés, les campagnes de pub, ça fait rêver.
- ≅ Dis moi. Qu'est ce que tu aimes le plus là-dedans?
- $\cong$  La campagne H&M!
- ≅ Shootée aux Maldives.
- ≅ Le rêve! Je tanne Kevin pour partir en vacances. Il a monté un bar de nuit place de la République.
- ≅ Kevin bosse dans le milieu de la nuit?
- ≅ Oui. Il s'est associé à un ami de son père. Ils ont des problèmes avec les voisins. Ils ferment régulièrement pour tapage nocturne.
- $\cong$  L'isolation sonore... C'est dommage.
- ≅ Ils perdent des sous surtout. Kevin a du mal à dormir.
- $\simeq$  Tu parles...
- ≅ Cet été, il a reçu des candidats de Secret Story. Il a fait le plus gros chiffre de l'année!
- ≅ Tu m'étonnes!
- ≅ Tu voudrais, toi?
- ≅ Ouoi?
- ≅ Participer à une soirée ? Ça ferait venir du monde. Tu pourrais même prendre des parts

- dans notre club. Beaucoup de stars le font!
- $\cong$   $\hat{A}$  Paris.
- ≅ Pardon?
- ≅ Les stars françaises comme tu dis, investissent à Paris généralement.
- ≅ Certains soirs il fait carton plein tu sais! Faut pas croire. Dijon, ça bouge. Je te donne la carte du club. Tu as le site Internet dessus. Il est encore en chantier.
- ≅ Le café Rep'...
- $\simeq$  C'est ça!
- $\cong$  Ok.
- ≅ On peut compter sur toi un de ces jours?
- ≅ Pourquoi pas.
- ≅ Tu pourras jeter un coup d'oeil à Facebook ? Kevin et moi, on t'as fait des demandes d'ami mais tu ne réponds pas.
- ≅ Je ne m'en occupe pas. Je délègue.
- ≅ C'est pour ça alors! Kevin se demandait si tu ne gardais pas contre nous une petite rancoeur. Je lui ai dit qu'avec la vie de rêve que tu as aujourd'hui, tu ne dois pas vraiment te souvenir des années collège!
- ≅ J'ai tout oublié.
- ≅ Il est parano Kevin! On était gosse! Il t'as un peu embêtée. Ça arrive. Ça endurcit!
- ≅ C'est certain. Pour endurcir, ça endurcit.
- ≅ Je lui dirai que tu acceptes de venir à une soirée. Tu as un numéro où te joindre?
- ≅ Celui de mon assistante. Kenza. Tiens, prend cette carte.
- ≅ Je suis soulagée que tu ne nous en veuilles pas. On était bête.
- ≅ Et méchant.
- ≅ Heu... Ta famille va bien?
- ≅ ..
- ≅ Tes parents ?.... Ah merde ! J'avais oublié ! J'ai lu dans ELLE que tu les avais perdus. Désolée. C'est récent ?
- $\approx$  2006.
- ≅ Mais...T'étais encore au collège avec nous ?
- $\cong$  Exact.
- ≅ Pourquoi tu nous a rien dit?
- $\cong$  Nous n'étions pas amie.
- ≅ Si! Un peu! Tu m'as permis de gagner des lots de malade dans des soirées...
- $\cong$  Moovin'dijon.
- $\simeq$  C'est ça!
- $\simeq$  Ca n'existe plus?
- ≅ Non. Ils ont un procès au cul. Un truc de mœurs.
- ≅ Etonnant!
- ≅ C'est vrai que c'était un peu chaud parfois. Enfin, me dis pas que dans le milieu du mannequinat, y a pas de parties fines avec des hommes d'affaires...!
- ≅ On est mannequin. Pas pute. Les parties fines, c'est les putes.
- ≅ Tu gagnes bien ta vie?
- ≅ Plus que mon père en dix siècles.
- ≅ Impressionnant! Tu as des trucs gratos aussi?
- $\cong$  Plus qu'il ne m'en faut!
- ≅ Si tu veux faire une bonne action, n'hésite pas à m'en envoyer!
- ≅ *Une bonne action?*
- ≅ Tania, je peux prendre une photo de toi?

- $\cong$  Si tu veux.
- ≅ Je vais la mettre en photo de profil.
- ≅ Allons-y alors!

### **PARTIE 4:**

#### **UNE FIN**

# Georges,

Une année que je n'ai plus écris sur ta peau.

Une éternité et pourtant, rien ne m'a manqué. J'ai bien pensé à toi. Souvent même. Ton odeur, ton grammage. Mais vraiment, rien ne m'a manqué. Ne t'en fais pas va. Ça reviendra.

Les matons t'ont rendu à moi. C'est que je sors demain. Ma peine n'aura duré qu'une poignée de mois. Facteur passionnel, irresponsabilité, bonne conduite, mon avocat a agité cette salade juridique pour en faire sortir une remise de peine. Une aubaine puisque je te retrouve mon Georges. Mon seul ami.

Je vais tout te dire, comme je l'ai toujours fait. Tu devineras la fin. Tu la sentiras. Tu seras auprès de nous.

Pourquoi tuer Georges ? Tu me poses une drôle de question !

Ils ne m'ont pas laissé le choix pardi! Ils m'ont construite sur ces fondations. Ils ont façonné l'alliage qui me compose. Une alliage froid, infiltré de toutes parts.

Ne pose plus de questions Georges. Contente toi d'écouter. Méfie-toi, n'essaie pas de comprendre pour le moment. Le silence de ma cellule est propice au conte . Laisse toi conter. Demain, je serai loin.

Je les ai revus. Je ne me souviens plus très bien. Dans un café je crois. À Dijon, au centre ville. J'ai commandé un thé. Et du champagne pour les impressionner. Je dormais à l'hôtel. J'ai repris un train pour Paris dès le lendemain. Papa était déjà mort.

J'aime bien la cuisine italienne. Je suis sortie ce soir-là, celui de mon retour. J'ai dîné chez Stresa. Avec Pete. Un trader. La mèche dorée, subtilement ondulée. Les ongles polis. Des dents blanches et brillantes. J'ai commandé des légumes marinés. Je ne me souviens plus très bien finalement. J'allais souvent chez Stresa avant. Je confonds un peu tout. Le serveur nous a apporté des grissini. J'ai bu un verre de Chianti, puis un autre. Pete agitait ses lèvres. Aucun son ne me parvenait. Je me souviens bien de ça. Je suis sortie du coton. D'un coup. Brutalement. Comme un bébé césarisé. Pete a commandé des *maigrets* de canard. J'ai éclaté d'un rire tonitruant. Un rire d'entraille. Une plainte. Un son caverneux. Primitif. Je me suis levée je crois. Oui, j'y suis, je me suis levée et je suis partie. Il pleuvait très fort. Un déluge. J'ai couru. Mes escarpins à la main. Je me suis blessée il me semble. Le talon gauche. Une petite entaille. Rien de sérieux. Je n'ai même pas de cicatrice. Laisse moi vérifier Georges. J'enlève ma chaussette. J'ai raison, aucune cicatrice. Il n'y avait personne dans la rue. Je me rappelle bien d'une odeur de cigarette détrempée. Je ne fume pas quand il pleut. C'était quelqu'un d'autre alors. Un passant égaré.

Dans le hall du Meurice, le concierge s'est jeté sur moi. Vous allez prendre froid mademoiselle! Vous êtes trempée de la tête aux pieds!

Il m'a enroulé une serviette autour du corps. Les bleues, celles du spa. Il m'emmerdait. Je m'en souviens très nettement qu'il m'emmerdait. À gauche, dans le petit salon, j'ai eu le temps d'apercevoir un homme de dos, en fauteuil roulant.

Le concierge m'a entraînée vers l'ascenseur. Il a donné quelques ordres avant d'appuyer sur le bouton de l'étage.

Faites couler un bain aux huiles essentielles pour mademoiselle! Qu'on lui prépare une infusion de thym! Avec du miel! Mieux vaut prévenir! Il m'emmerdait ce vieux!

Georges, lorsque je suis entrée dans ma chambre, je l'ai sentie. La fleur d'oranger. Sur mon lit était posé un paquet doré coiffé d'un nœud ivoire. J'ai dévalé les escaliers. Pieds nus, robe trempée, cheveux collés, bave aux lèvres. C'était lui. Qui d'autre que lui ? Quoi d'autre que son retour ?

Mon Georges. Ce qui va suivre, je pourrais savoir par cœur le dictionnaire, je ne trouverais pas de mots assez puissants. Je vais quand même te mettre au parfum. Je vais faire simple. Je vais rester factuelle mon Georges. Tu connais mon cœur, tu en déduiras bien ce que tu veux.

J'ai traversé le hall du Meurice. Ne me demande pas s'il y avait des témoins, je ne sais plus. Dans le petit salon, le rouge avec les canapés en velour, l'homme en fauteuil roulant n'avait pas bougé. Toujours de dos. Je me suis approchée. Pieds nus. Je me rappelle avoir marché sur un tapis bien épais, mes pieds se sont enfoncés dans sa laine douillette. En deux manœuvres, il s'est retourné. Je l'ai vu. Dans son fauteuil il m'a paru grand. La machoire plus volontaire. Le regard plus déterminé encore. Il tenait sa main serrée. Je me suis approchée. J'ai posé mon regard sur cette main, comme s'il avait le pouvoir de la faire lâcher, cette main tendue dans les couloirs du lycée, la première fois. Il a doucement écarté les doigts. Mon mini-tampon. Je le savais. Je savais qu'il ne l'avait pas jeté. Il n'aurait pas pu. Trop symbolique. Trop signifiant. J'air fouillé dans la pochette en bandouillère autour de mon cou, celle qui ne me quitte jamais. J'ai fouillé l'intérieur, bruyament. J'ai sorti la coupure de presse. Trempée. Presque effacée. Le journal du 6 avril 2006. Le fait divers. La dernière fois que je l'ai vu.

Il a actionné son fauteuil. Il a traversé le hall du Meurice. Il est parti. Sans qu'une seule parole ne soit prononcée. Ce silence ne m'a pas effrayée. Bien au contraire. Je me suis sentie rassemblée, comme en apesenteur. J'aurais pu l'inviter à monter dans ma chambre. J'aurais pu. J'aurais également pu m'asseoir et discuter. Pourquoi es-tu parti subitement ? Pourquoi aucune nouvelle ces dernières années ? Pourquoi reviens-tu maintenant sans prévenir ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi ici ? J'aurais pu Georges. J'aurais pu poser toutes ces questions. Elles seraient restées sans réponse. Pour être honnête Georges, les réponses ne m'intéressent pas vraiment. Il est réapparu. J'ai l'intuition qu'il ne repartira plus. Quand bien même s'évaporerait-il à nouveau, j'ai la preuve qu'il reviendra toujours.

Où vit-il ? A-t-il un travail ? Une petite amie ? Un chien ? Des horaires ? Une télé ? Je me suis interrogée en remontant les escaliers. Je serrais mon tampon, délestée de ma coupure de presse. Est-il revenu uniquement pour procéder à cet échange ? Est-il possible qu'il soit revenu pour ça ? Pour un symbole ? Un de plus ? Peu importe. Je le retrouve comme si la veille au soir nous avions regardé un film sur le canapé de Sybille. Personne ne change vraiment.

Je ne me suis pas précipitée pour ouvrir le paquet sur le lit. Il ne se précipite jamais. Il fait tout avec méthode. Je me suis donc appliquée. À défaire le nœud. À écarter le papier.

Un livre Georges. Comme les livres d'or des grands hôtels. Couverture rouge bordeaux. Reliure mordorée. Je l'ai ouvert. Doucement. Surtout avec tempérance. Comme il le voudrait.

Georges, je vais te décrire sans superflu le contenu de ce livre. Tires-en les conclusions que tu voudras. Tu comprendras bien par la suite.

Page 1.

La Sainte

Un collage digne du MoMa, une parfaite maîtrise de l'espace. Une photo de Ravi Guptar devant le

dispensaire qu'il a ouvert au Kérala. Ravi est entouré de patients souriants. J'ai financé pour partie la construction des locaux.

Photo de la cérémonie de Kenza et Lorena. Je leur ai offert un appartement. J'ai donné du travail à Kenza

À gauche, le cliché qui a permis à Abdel de se payer une bagnole. Le tête du paparazzo incrustée en filigramme.

Dans un coin, en pop art, une photo de Crispy, mascotte du refuge créé par Karl grâce aux prodigalités du qatari.

Page 2.

La putain

Fatras de clichés flous, surexposés, mal cadrés.

Je tape une ligne sur le capot de la Ferrari d'un pilote de Formule 1 dont j'ai oublié le prénom.

Position lassive sur un transat à St Bath.

Douche au champagne, un inconnu me tâte le cul.

Page 3.

Le diable.

Page 4.

La mère.

Quatre pages.

Dont deux vides.

Instinctivement, j'ai glissé ma main sous l'oreiller. Un petit paquet. Plus lourd, plus compact. Plus dense que le premier. Je l'ai ouvert.

Une liste.

Des invitations.

Une réservation.

De quoi s'amuser.

J'ai tué vingt personnes.

Le sang a jailli des narines, trouvé son lit dans l'arc de cupidon, roulé en fleuve nourri.

> Des masques de clown. Un charnier ridicule.

Je ne suis pas un monstre. Je suis une œuvre majeure. Je vais maintenant te parler de notre départ.

En sortant de la pièce sombre, en laissant les bourreaux, il m'attendait.

Il a choisi le Sri Lanka pour exil. Il voulait approfondir sa connaissance des védas.

Nous avons atterri à Colombo un matin de janvier. Je m'en souviens. L'air y était lourd et pollué. Le soleil brûlait. Il marchait difficilement à cause des sacs. Il avait abandonné son fauteuil en quittant Dijon. Un élan vital nouveau irradiait ses membres. Il marchait. Lent. Mais debout.

En attendant le train pour le nord de l'île, nous avons acheté des beignets de légumes parfumés, chauds, épicés. À l'ombre d'un préau, nous avons mangé. Une petite brise nous chatouillait. De jeunes garçons, pas plus de quinze ans, jouaient au cricket sur la pelouse juste devant. Un jeu complexe dont les matchs peuvent s'étendre sur plusieurs jours. Le sport national srilankais.

Le train est arrivé en gare. La première classe srilankaise n'a rien à voir avec les standards occidentaux. Ce luxe, aussi relatif soit-il, m'a paru vain. L'employé de la compagnie de chemin de fer nous a servi une barquette en aluminium aux environs de 20 heures. Un curry fort, profond, réconfortant, couleur safran. Nous n'avions pas faim mais nous l'avons mangé.

Du nord au sud. Nous avons visité. Pendant plusieurs semaines.

Anuradhapura.

Kandy.

Malabe.

Ratnapura.

Bentota.

Galle

Il a choisi de nous installer dans une une petite maison en dur à Bentota. Une ville calme. À l'abris. Pas grand chose à faire pour un touriste occidental. Je portais le voile pour cacher mon visage. Bentota est en partie peuplée de musulmans. Dans la rue principale, il a acheté du mobilier. Quelques chaises. Une table. Un lit. De la vaisselle et des casseroles. J'ai investi quelques roupies dans un manuel de cuisine srilankaise. Un exemplaire en anglais. Mon achat le plus raisonné. Le plus utile. Depuis des décennies.

Je me souviens de notre vie au Sri Lanka comme d'une douce routine. Je ne pourrai te dire, mon Georges, si elle a duré quelques jours ou des siècles. Le matin, à l'aube, il partait à pieds admirer le lever de soleil derrière le lagon. La ville sentait déjà les épices. Je fréquentais assidument le marché aux poissons. Dinesh était mon vendeur attitré. Il partageait chaque jour un nouveau conseil de préparation. Un tour de main. Un ingrédient magique. L'inspiration qui manquait à ma cuisine de blanche.

Après une sieste à l'ombre de notre unique arbre, il m'accompagnait à la plage. Je connais les rivages de Bentota comme ma poche mon Georges. Je suis restée longtemps dans l'eau, à flotter sur le dos, désentravée, démobilisée, à la limite du samsara. De l'image que j'en ai. J'ai dérivé aussi. Certains mois de l'année, l'océan indien est trompeur. Des srilankais m'avaient prévenue. En souriant de leurs belles dents blanches. Pas plus profond que la taille!

On ne se méfie pas. La chaleur, le bleu, les mers du sud. On y entre comme dans une piscine. On sent un courant au niveau des jambes. On avance quand même. On commence une brasse, puis deux. On est déporté. Comme rien. Comme un morceau de bois. Inutile de trop résister, il faut nager, se laisser porter, s'orienter, l'air de rien, vers le sable. Utiliser le courant pour soi. Ne pas paniquer.

Les bus srilankais, c'est un poème mon Georges. C'est une chanson. Un hymne. À la vie, à la musique, à la chaleur, un chaos organisé, une mélodie déstructurée mais cohérente. On y monte pendant qu'ils roulent. On y dodeline de la tête sur fond de musique populaire. On y transpire. On y somnole. On y admire. On y est saoulé. On y savoure.

Le voyage pour Sri Pada, ça, je n'oublierai pas ! Les plantations de thé mon Georges ! Imaginerait on cela de ces petits sachets détrempés dans l'eau bouillante ! L'empire de Sir Lipton, ce n'est pas

une construction de l'esprit, une légende marketing.

Aux pieds du Sri Pada se trouve un petit village noyé de fidèles en période de pélerinnage. En dehors de cela, il s'agit d'un coin tranquille flouté de brume humide. Dans ce village, une vieille dame, une très vieille dame, tient une pension. Cette pension s'appelle The Green House. Lorsque l'on descend du bus, il suffit de lever les yeux. Un panneau indique la direction. La vieille acceuille ses clients avec du thé. Le meilleur du monde. Le plus savoureux. Le plus chaud. Le plus imprégnant. Celui qui réconforte après des heures de bus, des jours de voyage. Le thé qui chauffe les parois de l'estomac, celui qui réactive la matière grise, forcément le meilleur des thés. La vieille fait cadeau de quelques fruits à déguster à la cuillère. Le parfum de ces petites boules vertes envahit votre palais, vous tapisse l'oesophage, vous explose d'endorphine. Au dîner, la vieille prépare une soupe pour les grimpeurs du lendemain. Elle sert le repas tôt, vers dix-huit heures. La plupart des pélerins choisissent de partir avant l'aube, aux alentours de quatre heures, pour espérer voir naître le jour au somment du Sri Pada. Alors la vieille s'active en cuisine peu après le déjeuner. Elle broie au mortier. Elle fait cuir le riz. Elle découpe la viande. Elle concocte sa propre interprétation du curry. La vieille débarrasse les assiettes vers dix-neuf heures. Elle disparaît avec son chat.

Il a voulu faire l'ascension du Sri Pada. Malgré la difficulté. Malgré les marches de taille inégale. Malgré la pluie. Il avait pensé à tout. Des vêtements chauds pour partir. Des coupe-vents pour làhaut. Une chienne nous a accompagné pendant une partie de la montée. Elle gambadait. Elle ne peinait pas. Il lui a donné un paquet de biscuits secs. Il les avait achetés le soir pendant que la vieille préparait le dîner. La chienne a boudé les biscuits. Je me suis dit qu'elle ne devait pas mourir de faim. Ça m'a rassurée. J'ai demandé à l'adopter. Il m'a répondu qu'elle était certainement mieux ici. Elle souffrirait de la chaleur de Bentota. Elle devait certainement avoir ses habitudes et profiter de la venue des pélerins pour mendier de la nourriture.

Les deux-cent dernières marches ont été pénibles pour lui. Il ne disait rien. Je lisais la douleur sur son visage. Il a tenu bon. Sur les derniers mètres, grâce à une rampe metallique, il s'est hissé à l'aide des bras. Au somment, le ciel était bas. La brume ne s'était pas levée. Nous étions hors la saison de pélerinnage. Nous ne sommes pas venus pour le lever de soleil. Il n'a pas eu besoin de me le dire.

Voilà Georges. Notre départ. Notre vie là-bas. Tu sais tout. Combien de temps ? Je l'ignore Georges. Je te l'ai dit. Un siècle, une vie, deux, quelques minutes. Je ne sais pas. L'essentiel pour moi est d'en garder le souvenir.

Je sors demain.
Demain.
J'ai eu un enfant Georges.
Ils me le rendront.
Pour le moment, il est bien soigné.

Je suis une œuvre majeure.

# Affaire Tania W, la théorie de la vengeance à l'épreuve de la piste norvégienne

Elle avait tout pour elle. Malgré une enfance raillée en raison de problème d'obésité, le décès prématuré des ses parents, Tania Walkowiak, icône emblématique des années 2010, avait réussi à mettre le monde de la mode à ses pieds. Une gueule, un franc parler, une nonchalance un rien calculée, le jeune mannequin accumulait les contrats avec les plus belles maisons du luxe. Les autorités srilankaises ont déclaré en début de semaine dernière le décès de la jeune femme. Selon toute vraissemblance, sous réserve de nouveaux éléments, le mannequin incarcéré plusieurs mois dans l'affaire désormais célèbre de Clos de Vougeot dans la région de Dijon, libéré début 2013, a choisi de mettre fin à ses jours et, détail pour le moins troublant, à ceux de son fils Michel dont elle a accouché en prison, un bébé d'à peine huit mois, né de ses amours mystérieux avec Jonathan Walkoviak. Cette histoire n'a pas fini d'agiter les esprits. Jonathan Walkoviak, jeune homme torturé, d'une intelligence dite supérieure, a laissé, avant de se donner la mort dans la maison commune de Bentota (Sri Lanka), des aveux complets. Dans cette lettre, le jeune homme de vingt-et-un ans s'accusait d'avoir manipulé sa compage Tania afin de l'amener à comettre l'irréparable. On a déjà tout écrit sur le meurtre de vingt jeunes gens, dont une femme enceinte, dans le caveau dijonnais Le Clos de Vougeot au court de la nuit du 31 janvier 2011. Tout, sauf la vérité peut-être. À la lumière de ces aveux, on comprend que si Tania a distribué aux convives de la cocaine pure, arme du crime ne laissant aucune chance aux victimes, c'est bien dans l'esprit de Jonathan Walkoviak que ce scénario macabre a pris forme. Adolescent moqué en raison d'une méningite contractée à l'âge de cinq ans, pathologie ayant entraîné un handicap irréversible, Jonathan aurait consacré sa courte existence à entretenir rancune et vengeance. Le jeune homme, doué d'une intelligence singulière, aurait-il sacrifié sa vie, celle de son amour de jeunesse, celle de leur enfant, pour un simple dessein vindicatif? Pourquoi n'a-t-il pas opéré seul? S'il fomentait de s'ôter la vie, pourquoi emporter dans sa spirale la jeune fille qu'il a avoué aimer au delà du concevable dans sa lettre d'adieu ? Il y a des zones d'ombres, des incohérences dans l'hypothèse qui voudrait que la tuerie à la cocaine pure du Clos de Vougeot soit la manifestation d'une simple vengeance, aussi motivée et murie soit-elle. Des questions demeurent également sur les circonstances exactes du suicide de Jonathan Walkoviak ainsi que sur l'incompréhensible geste de Tania, entraînant dans la mort, dans une chute vertigineuse du haut d'une montagne srilankaise, son fils Michel.

Des journalistes suedois ont tenté de démêler cet imbroglio digne des histoires romanesques les plus alambiquées. Leur nationalité ne doit rien au hasard. Selon ces trois professionnels de l'investigation criminelle, la clé de cette affaire qui s'inscrit peu à peu dans la légende, se trouve dans l'œuvre du peintre norvégien Edvard Munch. Plus précisément encore, dans un tableau à peine moins connu que Le Cri, La Madone. Une représentation de la femme par Munch, auréolée de sang, à la fois lassive et maternelle. Une vision protéiforme du beau sexe, entre évanescence virginale et perversité diabolique. La théorie proposée par nos confrères norvégiens dans un article de l'Aftenposten daté du 5 mai 2013 milite pour la théorie suivante. Jonathan Walkoviak a patiemment mené avec ou malgré, le doute reste entier, Tania Mercier, un fantasme de reproduction brute de La Madone de Munch. De nombreux éléments plaident en faveur de cette thèse a priori capilotractée mais qui, à l'épreuve des faits et de différents documents manuscrits, semble se fonder sur des arguments solides et remarquablement bien imbriqués. Ainsi, nous renvoyons le lecteur avide de réponses à la lecture de l'article paru dans l'Aftenposten du 5 mai dernier. Traduit en anglais sur le site du journal, vous le trouverez en saisissant son titre dans le moteur de recherche de votre choix, Tania Walkoviak, norvegian work of Art? Pour ceux de nos lecteurs qui restent songeurs, ils comprendront : Tania Walkoviak, un chef d'oeuvre norvégien ? L'apport principal de cet article

consiste principalement dans la lumière nouvelle apportée au massacre du Clos de Vougeot. Il ne s'agirait pas d'une simple vengeance dans l'esprit de M. Walkoviak, mais bien d'une réalisation factuelle d'une des facettes de La Madone : le diable. Sur le fondement de ce postulat, il est alors possible de considérer qu'à travers la naissance du petit Michel, Jonathan a vu la réalisation d'une autre facette de la madone : la mère. De même, Tania Walkoviak, ayant fondé, volontairement ou non, sa popularité sur son engagement humain et financier dans plusieurs actions humanitaires, dont la fondation d'un dispensaire dans l'état indien du Kerala, a bénéficié d'une image de quasi-sainteté dans le superfétatoire milieu de la mode. Elle incarnerait la femme-sainte du peintre.

Enfin, ce qui va suivre illustrera la dernière facette de l'analyse quadripartite du tableau de Munch, la femme « putain », puisque le top modèle, c'est le terme consacré par une certaine presse, a particulièrement bien alimenté les colonnes des papiers à sensation en multipliant déclarations provocantes, pauses suggestives, soirées déjantées et relations éphémères avec les hommes les plus riches de la planète.

Ce parralèle entre les quatre facettes de la femme chez Munch, la sainte, le diable, la mère, la putain, n'est pas à rechercher bien loin dans cette affaire puisque le journal norvégien dans son édition du 9 mai dernier révèle que la police srilankaise aurait retrouvé sur les lieux du suicide de Tania W, un livre manuscrit dont le contenu ne laisserait planer aucun doute quant à la véracité de la théorie des quatre facettes. M Walkoviak aurait donc eu pour ambition de recréer, à travers la jeune et impressionnable Tania Mercier, une réplique vivante de l'oeuvre de Munch.

En attendant une vérité qui ne se sera probablement jamais lumineuse, il est à espérer que Tania et Jonathan, ainsi que leur fils Michel, soient enfin réunis nonobstant le sillon mortel que leur passion a laissé derrière eux. Cette histoire aurait en effet pu être belle dans le sens tragique et racinien du terme, si l'obstination des jeunes gens, dictée par l'Art ou la vengeance, peu importe puisque le mal est fait, avait épargné ces vingt innocents laissés dans leur sang le soir du 31 janvier 2011. Les victimes, âgées de vingt-et-un à vingt-trois ans avait pour seul tort d'avoir été des adolescents quelque peu cruels et moqueurs si l'on adoube la théorie de la vengeanc. Selon la piste norvégienne, les vingt victimes se seraient trouvées là pour permettre à J. Walkoviak de réaliser à travers le pantin Tania, son fantasme de femme diabolique. L'un et l'autre de ces scénarios ont un point commun : il font froid dans le dos.

Il semblerait que l'industrie du cinéma ne soit pas restée indifférente face à l'agitation, aux fantasmes des uns et des autres autour de ce qui aurait pu rester un simple fait divers si la célébrité, l'imaginaire et la mystification ne le rendaient pas exploitable sur grand écran. Quel angle un réalisateur opportuniste choisira-t-il? La vengeance, mobile somme toute assez classique? Humiliés à l'adolescence par leurs camarades de classe, deux jeunes gens décident de les exécuter. Ou la piste de l'identification obsessionnelle d'un adolescent devenu adulte à un grand maître de la peinture expressioniste?

À n'en point douter, les huiles de l'industrie cinématographique sauront faire le choix le plus juteux, pardonnez-moi, ma plume à fourché, le plus judicieux...

I.T.

Le 28 juillet 2013, Sybille Walkoviak, s'est éteinte, succombant à une récidive de cancer du sein. Sybille Walkoviak a terminé sa vie dans une clinique de Colombo, capitale du Sri Lanka. Après l'échec succéssif de deux protocoles de chimiothérapie, S. Walkoviak a souhaité ne plus bénéficier d'aucun traitement à l'exception de soins palliatifs. À ceux qui l'on accompagnée vers une mort que l'on sait douce et apaisée, Madame Walkoviak a laissé un tendre souvenir. Celui d'une femme soulagée par sa fin prochaine, pressée de retrouver ses trois amours.